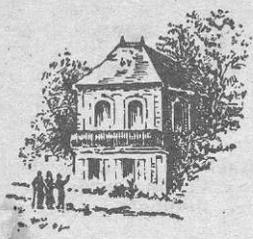


**LES AMIS
DE FLAUBERT**

BULLETIN N° 7

PER 59(7) m

1088000



LES AMIS DE FLAUBERT

SOMMAIRE

Novembre Lorenza Maranini-Balconi

En marge de Salammbô.. . . . Aimé Dupuy

Le Docteur Achille Cléophas Flaubert .. Docteur Galérant

Du nouveau sur la jeunesse de Flaubert Philipp Spencer

Flaubert et M^{me} Schlésinger Heilmut Steinhart-Leins

L'icône de Flaubert Emile Bergerat

Deux Lettres inédites de Flaubert.

Autour de Flaubert et de son œuvre :

Flaubert et les Caluyots. — Flaubert et les éditions de ses œuvres. — Homais junior. — Le prétendu suicide de Louis-Gabriel Campion. — Une évocation de Maître Bottais. — Le certificat d'exemption de service militaire du Docteur Flaubert père. — Une lettre d'Achille Flaubert. — Autour de Madame Bovary.

Correspondance de Gustave Flaubert à M^{me} Brainne (suite).

La Vie de notre Société.

Etudes sur Flaubert et sur son œuvre. Comptes rendus.

Bibliographie.

NOVEMBRE

« Cette poésie ruisselante et douce du cœur de l'adolescent, voilà une corde que personne n'a touchée ». Flaubert à Louise Colet.

En 1842, Flaubert, âgé de vingt ans, écrivait à Gourgaud-Dugazon (1), son maître et ami : « ...à vous je ne cache rien et je vous parle non pas comme si vous étiez mon ancien maître, mais comme si vous n'aviez que vingt ans et que vous fussiez là, en face de moi, au coin de la cheminée » (2). Il a accepté, à contre-cœur, non sans en éprouver une sorte de rébellion intérieure, d'étudier le Droit, et il n'arrive pas à conclure grand'chose. Son vieil amour, sa vieille « idée fixe » le harcèle : écrire ! Il admire de plus en plus les poètes ; il lit et tous les jours il découvre quelque chose de nouveau qu'il n'avait jamais vu avant, il saisit des rapports et des antithèses dont la précision l'étonne. « ...Au mois d'avril, continue le jeune homme, je compte vous montrer quelque chose. C'est cette ratatouille sentimentale et amoureuse dont je vous ai parlé. L'action y est nulle. Je n'en saurais vous en donner une analyse, puisque ce ne sont qu'analyses et dissections psychologiques ».

Cette « ratatouille » sera, justement, **Novembre**.

Quatre ans après, le 12 décembre 1846, Flaubert écrit à Louise Colet : « Je comprends combien je dois te paraître sot, fou, égoïste et dur ; mais rien de tout cela n'est ma faute. Si tu as bien écouté **Novembre** (3), tu as dû deviner mille choses indisables qui expliquent peut-être ce que je suis. Mais cet âge-là est passé, cette œuvre a été la clôture de ma jeunesse... (4). En 1853, Flaubert fait une nouvelle allusion à **Novembre** : « ...Cela m'a paru tout nouveau, tant je l'avais oublié ; mais ce n'est pas bon, il y a des monstruosité de mauvais goût, et en somme, l'ensemble n'est pas satisfaisant... Par ici, par là, une bonne phrase, une belle comparaison, mais pas de tissu de style... Ah ! quel nez fin j'ai eu dans ma jeunesse de ne pas le publier ! Comme j'en rougirais maintenant ! » (5). Cependant, malgré ce jugement négatif, en 1860, après avoir publié la *Bovary*, il lira **Novembre** à Baudelaire (6) et, en 1863, aux Goncourt (7). S'il se félicite de ne pas avoir publié cette œuvre de jeunesse, il ne l'avait pourtant pas détruite, et ce qui est plus significatif, — il aurait pu ne pas la détruire et la laisser traîner tout à fait oubliée parmi de vieux papiers — il la relit de temps à autre et il la fait lire à des gens qu'il estime et admire : Louise Colet, Du Camp, Baudelaire, les Goncourt.

(1) Gourgaud-Dugazon était alors professeur de sixième au Collège Royal.

(2) *Correspondance*, éd. Conard, 1926, 1^{re} série, pp. 93 et suiv.

(3) Flaubert lui-même avait lu **Novembre** à Louise. Le 7 novembre, il lui avait écrit : « **Novembre** est de côté, je te l'apporterai ». (Corr. I, 403). Louise en avait été émue et elle l'avait comparé à René. (Corr. I, 409).

(4) Corr. I, 410.

(5) Corr. III, 379. **Novembre** parut, posthume. (*Appendice aux œuvres complètes de G. Flaubert, Œuvres de jeunesse inédites*. Ed. Conard, Paris, 1910.

(6) Corr. IV, 381.

(7) *Journal des Goncourt*. Champion, Paris, 1888-1892, 157.

Le fait que Flaubert n'ait rien publié avant *Madame Bovary* diminue, en un sens, la valeur de ses Œuvres de jeunesse : elles n'ont même pas la valeur d'un début puisque Flaubert ne les reconnut jamais comme des œuvres achevées : ce n'est qu'avec la *Bovary* qu'il donnera, écrit-il, « son pucelage » au public. Novembre garde tout de même une valeur tout à fait spéciale ; c'est une œuvre indicative du point de départ de l'écrivain et du chemin qu'il a parcouru pour arriver à *Madame Bovary*. Ce Novembre, qui aurait dû expliquer à l'inquiète Louise le cœur vieilli et muré de l'homme, peut éclairer la genèse de l'œuvre flaubertienne et la naissance de ses personnages, enracinés, tous, dans le nœud ancien d'inquiétudes, de passions refoulées et de pressentiments poignants que le jeune artiste avait essayé d'exprimer en *Novembre*. Les choses indissolubles de *Novembre* sont tout de même destinées à être dites : elles seront dites par Emma, par Frédéric, par Matho, par l'armée entière de ces mercenaires qui, poursuivis par la fatalité et par la mort, n'arrivaient pas à saisir et à posséder leur rêve confus. Si les mille choses indissolubles de *Novembre* restèrent longtemps ensevelies dans un oubli apparent, cet oubli fut pourtant semblable à la tiédeur obscure d'une matrice ; des vies nombreuses, ces vies que Flaubert aurait dites « supérieures à la vie » (8) y furent, peu à peu, conçues. Les données de l'art flaubertien sont, en grande partie, présentes dans les analyses, dans les dissections psychologiques que Flaubert avait essayées dans cette œuvre que les critiques considèrent comme le fruit d'une première période d'autobiographisme romantique ; autobiographisme romantique que l'écrivain surpasserait ensuite pour trouver une forme expressive plus authentique dans « l'impassibilité » du roman réaliste.

Pourtant, il ne s'agit peut-être pas d'un véritable changement de direction dans son effort créatif ; il s'agit plutôt d'un processus intérieur d'approfondissement du fait psychologique personnel et d'objectivation dans l'image-personnage de ce fait psychologique ; c'est cette objectivation, parfaitement réalisée dans l'image, qui suggère l'idée de l'impassibilité. On ne saurait autrement comprendre comment Flaubert, justement dans les années où il exige de lui-même et des autres un art « impassible », parle si souvent de « sympathie ». A un moment donné, lui-même, tous les êtres, les passions et la vie ne sont plus à ses yeux qu'« un sujet à exercices intellectuels ». Même les époques disparues deviennent aussi présentes à celui qui les contemple que son propre esprit. L'impassibilité et l'objectivité flaubertiennes, il faut les entendre comme la possibilité d'atteindre un état de contemplation détachée, mais de quoi ? de la vie, des passions et de vous-mêmes » (9). Ne plus vivre en soi signifie vivre en soi plus que jamais, c'est-à-dire pénétrer la réalité par sympathie, jusqu'à l'absorber en soi ; cela signifie se contempler au milieu de l'écoulement sans fin des événements, de manière à fixer dans l'œuvre d'art ce qui s'écoule sans cesse, sans solution ni conclusion possibles ; cela signifie transformer les faits en fantômes — et ces fantômes, en ces réalités corporelles et en même temps incorporelles

(8) En ce sens on peut dire, avec Thibaudet, que la véritable autobiographie, les vraies confessions sincères, se trouvent dans les personnages objectifs, dans les personnages qui vivent une vie personnelle tout à fait indépendante de celle de leur créateur ; tandis que l'autobiographie, l'épanchement lyrique et subjectif, bref, les confessions autobiographiques, ne révèlent d'une vie que ce qui est accepté par la conscience et qui rentre dans les limites d'une personnalité définie. « Frédéric est, comme Emma ou comme Binet, même comme Bouvard et Pécuchet, une possibilité que Flaubert tire de lui-même ». Thibaudet, *Gustave Flaubert*, Paris, 1935, p. 142.

(9) Lettre à M^{lle} de Chantepié. Corr. IV, p. 181.

qui sont le miracle de l'art. Ainsi le romancier peut-il atteindre la représentation de ces images-personnages qui prennent un nom différent mais qui, pourtant, sont toujours et seulement lui-même (10), leur créateur.

« Ecris l'histoire de Delamare », aurait conseillé Bouilhet à Flaubert, après la première version de *Saint-Antoine* (11). Cela devait être une cure contre les excès de son lyrisme ; mais si Flaubert accepta un conseil de ce genre, ce ne fut point une humble soumission d'élève ! L'histoire de Delamare, ou pour mieux dire de la femme de Delamare, la malheureuse Delphine, est pour lui, qui s'en rend compte immédiatement, une histoire racontable et exhaustive.

L'art n'est grand que s'il grandit (12). Bientôt, la petite femme qui avait été Delphine devint pour Flaubert plus grande qu'elle-même ; s'il put avoir l'intuition immédiate de la transformation de l'objet en fantôme, du fait en rythme, c'est que les nerfs sensibles de celle qui avait été Delphine pour devenir Emma avaient déjà vibré dans ses nerfs malades ; mais la tâche dure et splendide de l'artiste « impassible » consistait à organiser les rêves dissolvants dans la ferme plasticité de la représentation esthétique (13).

Novembre est donc une tentative imparfaite de dire des « choses indissolubles » : des jeux avec la folie, une recherche anxieuse et angoissée de quelque chose d'introuvable et d'impossible, et tout cela éclairé par-ci par-là par les pressentiments splendides d'une vie inconnue et magnifique. Il est inutile de s'arrêter sur l'imperfection, l'ingénuité et le « mauvais goût » de certaines parties de *Novembre*, puisque Flaubert lui-même en a déjà fait justice. Les critiques n'ont prêté à *Novembre* que l'attention due à une œuvre de formation, appartenant à cette période que l'on appelle « exorde romantique » (14) de Flaubert : cela est tout à fait justifiable. Le caractère inégal de cette œuvre étant donné, il s'agit en effet d'une œuvre dépourvue d'un rythme constant se développant du commencement à la fin. On y trouve pourtant quelques pages curieuses et très remarquables. Il faut ajouter que ce sont peut-être les révélations que certains grands écrivains des premières années du vingtième siècle

(10) « Toutes les œuvres de Flaubert répondent de la même manière immédiate à la véritable nature et, en ce sens, elles sont toutes franchement lyriques », observe Benédetto dans l'Introduction à *Les origini di Salammbô*. Firenze, 1920. L. Laumet (*La sensibilité de Flaubert*. Alençon, 1951, p. 67) remarque aussi, à propos de l'impassibilité flaubertienne, que les critiques contemporains de Flaubert, lorsqu'ils lui faisaient un reproche de s'être « opéré le cœur », ne voyaient que les apparences : « ...malgré sa volonté de paraître impassible, Flaubert révèle sa nature infiniment complexe... Pour voir en pleine lumière le vrai Flaubert..., il faut chercher dans ses lettres et dans ses *Juvenilia* ».

(11) *Du Camp, Souvenirs littéraires*, Hachette, Paris, 1882-1883, chap. XII.

(12) *Corr.* I, 428.

(13) M. Thibaudet observe que toutes les lettres à Louise où Flaubert fait d'insistantes allusions à ses « affres » d'écrivain, en accusant un sujet qui ne lui aurait pas été congénital, ont été écrites au cœur de la nuit, quand l'homme est fatigué, presque au bout de forces ; il s'agit, en réalité, plus que du mal d'écrire sur un certain sujet, du mal, de la fatigue, de la peine d'écrire. (*Oeuv. cit.*, p. 69). D'ailleurs, Flaubert n'écrivit jamais (à l'exception de la première version de *la Tentation*) avec facilité et avec joie. Les mêmes tourments ; il les exprime pendant la composition de *Salammbô*.

(14) A. Pozzi, *Flaubert, La formazione letteraria*. Milano, 1940 ; A. Coleman, *Flaubert's literary development in the light of his Mémoires d'un Fou, Novembre and Education sentimentale*, Paris, 1914.

nous ont faites sur la psychologie de l'artiste qui nous ont rendu sensible à l'intérêt de ces pages flaubertiennes. Je suppose même que ces écrivains aient prêté à ces pages une attention profonde et spéciale et qu'ils se soient engagés résolument dans le chemin que Flaubert, dans son âge mûr, avait abandonné. Il est incontestable que Flaubert, dans *Novembre*, a mis en évidence les relations mystérieuses existant entre la première vision du monde d'un adolescent destiné à être artiste et les personnages-images qui sont le moyen par lequel l'écrivain réussit à exprimer les courants souterrains de sa personnalité. Analyse psychologique, dissection d'une adolescence ; mais d'une adolescence que j'oserais appeler une adolescence aggravée par le fait d'être l'adolescence d'un artiste. Si toute adolescence est un temps de conflits et d'angoisses, les conflits et les angoisses d'un adolescent destiné à être artiste n'en sont que plus graves, puisque l'artiste est par sa nature même différent des autres, des hommes actifs, pratiques, qui peuplent le monde. Ainsi Gide : « Que s'était-il passé ? Rien, peut-être... Alors pourquoi, tout à coup, me décomposais-je, et tombant entre les bras de maman, sanglotant, convulsé, sentis-je à nouveau cette angoisse inexprimable... On eût dit que, brusquement, s'ouvrait l'écluse particulière de je ne sais quelle commune mer intérieure inconnue, dont le flot s'engouffrait démesurément dans mon cœur ; j'étais moins triste qu'épouvanté ; mais comment expliquer cela à ma mère qui ne distinguait, à travers mes sanglots que ces confuses paroles que je répétais avec désespoir : « Je ne suis pas pareil aux autres, je ne suis pas pareil aux autres ! » (15).

Sur les souffrances de l'adolescent que Flaubert cherchait à vivisectionner (d'après ce qu'il dit dans sa lettre à Gourgaud-Dugazon), de l'adolescent qui poursuit l'apaisement de son besoin d'amour, s'insèrent les souffrances de l'artiste qui ne saurait se satisfaire dans une expérience commune, car il a vécu, par son imagination, des aventures impossibles, plus grandes que le vrai ; les souffrances d'un garçon qui entend sans les comprendre tout à fait (et sans en comprendre les exigences tragiques d'ascétisme) les appels de l'art et de la vie contemplative. C'est pourquoi la femme ne peut apaiser celui qui, par elle, cherche à atteindre, sans en avoir conscience, non seulement la satisfaction de son besoin d'amour, qui est commun à tous les hommes, mais aussi de son besoin de création, qui lui est particulier.

Le jeune écrivain met au point un moment de l'esprit très délicat : celui où l'enfant artiste se procure, presque volontairement, ses visions. Je rappelle ici la lanterne magique dont les images mystérieuses substituaient à l'opacité des murs d'impalpables irisations, de surnaturelles apparitions multicolores dans la chambre de l'enfant qui est le héros du premier volume de la *Recherche* ; mais dans *Novembre*, l'enfant est déjà ce que le personnage proustien va devenir, non seulement le contemplateur des images projetées par la lanterne, mais la lanterne elle-même ; en d'autres termes, le producteur, le poète. Et nous donnons à ces mots tout leur sens, même étymologique. « Je me dépêchais bien vite de faire mes devoirs, pour pouvoir me livrer à l'aise à mes pensées chéries. En effet, je me le promettais d'avance avec tout l'attrait d'un plaisir réel ; je commençais par me forcer à y songer, comme un poète qui veut créer quelque chose et provoquer l'inspiration ; j'entrais le plus avant possible dans ma pensée, je la retournais sous toutes ses faces,

(15) Si le Grain ne meurt, Paris, 1928, p. 136.

j'allais jusqu'au fond, je revenais et je recommençais ; bientôt, c'était une course effrénée de l'imagination, un élan prodigieux hors du réel...

« Et quand le soir était venu, que nous étions tous couchés dans nos lits blancs... comme je me renfermais encore plus en moi-même, cachant avec délice dans mon sein cet oiseau qui battait des ailes et dont je sentais la chaleur ! » (16)

L'intérêt de cette page, plus que dans la représentation de la rêverie de l'enfant, consiste dans la représentation de la « manière » dont cette rêverie se produit : il se hâte de finir ses devoirs pour avoir tout son temps disponible ; aux heures du sommeil de tous les autres, il met en branle son imagination : les lits et les rideaux blancs dans le dortoir silencieux deviennent pareils à un écran, à une toile immense se levant devant les yeux du rêveur pour qu'il la couvre de fantasmagories, telle une page destinée à être couverte de phrases et de rythmes, prête à recevoir toute possibilité d'existence évoquée ou imaginée.

La nuit (le temps) est tout entière devant l'enfant et les blancs rideaux (l'espace) que le censeur a tirés s'étendent aussi devant ses yeux ; il cache dans son sein, avec délice, un oiseau qui bat des ailes, dont il sent la mystérieuse chaleur ; cet oiseau mystérieux, que peut-il signifier sinon l'imagination du poète ?

Sans doute, l'enfant ignore la signification exacte de sa rêverie : il est d'autant plus heureux que les heures sans sommeil sont longues ; chacune de ces heures semble le pousser vers un but mystérieux et brillant ; il croit que c'est la vie qui s'annonce ainsi ; mais c'est l'art, au contraire. Ceux qui sont destinés à la vie n'écartent point le présent pour peupler de fantômes une toile candide et sans signes !

L'enfant eut bien mille petites amours qui dureraient huit jours ou un mois : c'étaient de vagues désirs, convergeant vers un but inconnu. « ...C'étaient... comme une aspiration vers quelque chose d'élevé dont je ne voyais pas le faite... » (17) Rêves, plutôt que d'un adolescent romantique, d'un adolescent artiste : ce sont encore les rêves de cet enfant qui, à neuf ans, avait écrit à son ami Chevalier, au milieu d'innombrables fautes d'orthographe : « ...Le jour de l'an est bête... Si tu veux nous associer, moi, j'écrirais des comédies et toi tu écriras tes rêves, et comme il y a une dame qui vient chez papa et qui nous conte toujours des bêtises, je les écrirais » (18). Ce sont encore les rêves de cet enfant qui avait regardé avec des yeux avides, par la fenêtre de l'amphithéâtre, le travail paternel, la réalité tragiquement exposée et sectionnée, pour courir ensuite à cette table verte de billard, qui était pour lui la scène de ses rêves les plus hardis, la rampe de la poésie :

« ...Le jour de l'an est bête. ...Toi tu écriras tes rêves... ».

Pour un tel enfant, l'invitation et l'appel de l'amour s'entremêlent et se confondent avec l'invitation et l'appel de l'art ; il ne fait pas que rêver, il peut et il sait provoquer ses rêves et entrer le plus avant possible dans sa propre pensée et la retourner sous toutes ses faces, aller jusqu'au fond et revenir pour recommencer son jeu ou, pour mieux dire, son expérience. La femme qui l'attire le plus, c'est la femme qui est sortie de ses conditions naturelles, la danseuse de corde, celle qui vit

(16) Œuvres de jeunesse inédites, II, p. 165 et suiv.

(17) Œuv. cit., p. 169.

(18) Corr. I, p. I.

dans l'illusion, dans l'irréel, qui paraît vaincre les lois de la gravitation et casser son lien étroit avec la terre pour se transformer en chimère. Il désire quelque chose de splendide et d'informulable, et ce quelque chose, il le poursuit dans la danseuse « admirable »... « Avec quelle avidité inquiète je la contemplais quand elle s'élançait jusqu'à la hauteur des lampes suspendues entre les arbres et que sa robe brodée de paillettes d'or claquait en sautant et se bouffait dans l'air » (19). Une femme que l'on désire ainsi est, en réalité, moins femme que toute autre ; elle est plus que toute autre près de l'illusion de la lumière, détachée de la terre, suspendue parmi les branches des arbres, atteinte par les yeux du poète dans son élan vers l'idéal ; elle annonce déjà le « saut fantastique » parmi les étoiles du « clown admirable » de Banville.

L'actrice a le même pouvoir que la saltimbanque : elle est la femme qui « marche dans l'idéal d'un poète » comme dans une vie faite pour elle : « ...la rampe me semblait la barrière de l'illusion ; au-delà, il y avait pour moi l'univers de l'amour et de la poésie, les passions y étaient plus belles et plus sonores » (20).

L'amour et la poésie, on les confond encore. Le jeune homme croyait-il possible que la poésie se réalisât dans l'amour ? Ou bien son illusion était-ce encore l'illusion romantique, l'illusion de Musset affirmant que la douleur est poésie ?

On ne dirait pas qu'il ait jamais cru à l'identité amour-poésie ; mais plutôt qu'il a pris, de même qu'il arrivera de le faire à Swann, l'appel de celle-ci pour l'appel de celui-là : la femme doit se libérer de son existence concrète, définie et limitée pour être poursuivie et désirée ; elle doit devenir image, vision ; la danseuse de corde et la femme de théâtre sont justement une image et une vision. Marie, la prostituée, devient elle aussi une image et une vision lorsque le jeune homme la regarde dans l'immobilité du sommeil, dénuée de toute résistance à la fantaisie du contemplateur, ou lorsque, après l'avoir perdue, il se met à l'aimer dans le passé ; il la cherche sans la trouver, elle n'est plus qu'un souvenir ; et c'est alors qu'il l'aime. Mais ce souvenir, c'est une image : les inquiétudes et les rêves du jeune homme sont les inquiétudes et les rêves de l'artiste qui ne se connaît pas encore et qui ne s'est pas encore accepté. Son drame ne consiste pas dans l'impossibilité de satisfaire son désir de vie, mais dans la nécessité de ne pas le satisfaire pour pouvoir accomplir la transposition de la réalité du plan de l'existence au plan de l'image ; ce plan où l'on ne peut que connaître et contempler ; aussi doit-il détourner de lui la réalité pour pourvoir la connaître dans le souvenir. Si l'adolescent ne pénètre pas au cœur de la vie vécue, c'est qu'il s'engage tout entier dans un travail intérieur de découverte du monde et de projections d'images sur l'écran intact d'une vie qui n'a pas été vécue dans une sorte de disponibilité intérieure : « ...Je tâchais de découvrir, dans les bruits des forêts et des flots, des mots que les autres hommes n'entendaient point... je composais avec les nuages et les soleils des tableaux énormes que nul langage n'eut pu rendre, et dans les actions humaines également, j'y percevais tout à coup des rapports et des antithèses dont la précision lumineuse m'éblouissait moi-même » (21). Ce demiurge, qui est l'homme destiné à l'art, n'a pas encore une idée claire de son destin, mais il sent

(19) Œuvres de jeunesse inédites, II, 165.

(20) Œuv. cit., II, 173.

(21) Œuv. cit., II, 173.

déjà obscurément que pour lui il ne s'agit pas tant de vivre que de composer une vie supérieure à la vie, de soustraire les tableaux qu'il a entrevus dans les nuages au devenir de l'existence, d'en préciser les rapports et les antithèses. Il saisit les nuages d'un geste magique pour en composer des tableaux qu'aucun langage ne saurait rendre ; de même, il se sert de certains détails humains pour composer des personnages plus authentiques que les hommes qui nous frôlent chaque jour ; ces personnages, soustraits, eux aussi, au devenir, sont amenés dans un premier plan où ils sont plus vrais que le vrai, plus grands que toute réalité commune.

L'homme actif, destiné à consumer sa vie toute entière en la vivant, ne s'attarde certainement pas dans le tourbillon des rues ; mais le jeune homme, qui deviendra un artiste, en est fasciné ; de ce chaos, il va tirer son cosmos : « ...J'aimais à me perdre dans le tourbillon des rues : souvent je prenais des distractions stupides (22), comme de regarder fixement chaque passant pour découvrir sur sa figure un vice ou une passion saillante... ou bien je ne regardais seulement que les pieds qui allaient dans tous les sens et je tâchais de rattacher chaque pied à un corps, un corps à une idée, tous ces mouvements à des buts, et je me demandais où tous ces pas allaient et pourquoi marchaient tous ces gens... » (23). C'est là le processus de tout grand écrivain, qui ne part pas d'une idée dans laquelle il contraint la réalité échoyante, mais qui, étant parti d'un détail concret, remonte au corps entier, aux buts. Du détail concret, on arrive à l'architecture générale, à la construction, par images harmoniques et antithétiques, de la réalité poétique.

La vie humaine, pour le garçon, tourne autour de deux ou trois idées, de deux ou trois paroles, comme les planètes autour de leur astre. S'il est vrai qu'il se plaît en des rêves que l'on pourrait appeler romantiques (passions d'amour, nuits étoilées, monarchies perdues, tombeaux et berceaux, flots dans les roseaux, bruits d'armes), il est vrai aussi qu'il contemple tout cela avec une sorte de détachement et qu'il observe ses rêves se produire comme il avait observé les pieds de la foule allant et venant dans les carrefours : « ...Je contemplais tout du même regard béant, comme une fourmilière qui se fût agitée à mes pieds. Mais, par dessus cette vie si mouvante à la surface, surgissait une immense amertume qui en était la synthèse et l'ironie » (24).

Voilà quelques lignes où nous trouvons le commentaire le plus vrai que l'on ait fait aux œuvres mûres de Flaubert. C'est un commentaire « avant la lettre », un pressentiment de la plus haute importance de ce que son art deviendrait : un univers fantastique et lyrique, un élan effréné vers le rêve, une convoitise d'une vie supérieure à la vie, se critiquant, se contraignant, se moquant, dirait-on, d'eux-mêmes, s'organisant dans une vision tragique : l'immense amertume des choses ! Emma dont la pauvre vie se débat entre la casquette de Charles et l'impassible château de Rodolphe ; Mâtho qui, après avoir parcouru un chemin extraordinaire protégé par le voile de la déesse, est obligé à parcourir de nouveau ce même chemin comme un homme qui a été volé et trahi et dépouillé, un « ecce homo », à la merci d'une foule furieuse ; Félicité dont la grande réserve d'amour se confine à l'idolâtrie d'un

(22) En quel sens, stupides ? Stupides pour les autres, pour les hommes qui vivent, pour les esprits actifs, ou stupides en tant qu'elles expriment la stupeur du contemplateur ? C'est un mot, dans ce cas, prégnant.

(23) OEuv. cit., II, 175.

(24) OEuv. cit., II, 173.

perroquet empaillé ; Charles, pauvre homme médiocre qui, entre tous, est celui qui souffre la passion la plus dissolvante et aveugle ; Frédéric, avec sa rêverie profonde, dont la vie s'écoule entre les doigts comme du sable, sans qu'il lui arrive rien de vrai, de vivant ; Bouvard et Pécuchet, pauvres diables qui ont cherché des choses plus grandes qu'eux et à qui toute chose a toujours dit : non ! comme toute chose a toujours dit : non ! à Charles, à Emma, à Justin (on te crut un voleur de pommes de terre, ô pathétique, ô doux Justin !).

Grands personnages de Flaubert, si différents l'un de l'autre et si semblables, si profondément frères dans votre impossibilité à traduire en réalité vos aspirations et vos rêves, vous viviez déjà tous dans les fantômes qui peuplaient l'esprit d'un enfant génial ; dès lors, avant de vous avoir détaché de lui comme des objets, il avait vu sur vos visages communs, pathétiques ou désespérés, les mêmes signes saisissants : amertume, ironie. Et sur ces visages profondément marqués, la fatalité projetait son ombre funeste : « ...La fatalité, qui m'avait courbé dès ma jeunesse, s'étendait pour moi sur le monde entier. Je la regardais se manifester dans toutes les actions des hommes, aussi universellement que le soleil sur la surface de la terre ; elle me devint une atroce divinité » (25). Cette fatalité-là, c'est la même dont Charles connaîtra l'amertume écrasante, la même qui sera la dernière déesse de ces mercenaires, lesquels, à force de ravager et de piller des temples, finissent par ne plus croire « qu'au destin et à la mort ».

**

Les rêves flaubertiens se projettent donc sur le rideau candide de la vie non vécue ; ils s'y composent en images mesurées, en rythmes visifs, dans une lumière fatale d'ironie et d'amertume ; ces rêves vont bientôt se confondre avec les images souvenirs, en se plaçant sur le même plan et en acquérant la même signification. Ici se révèle une véritable filiation Flaubert-Proust (26). Le jeune héros de *Novembre* cherche dans l'amour, qu'il ne connaît pas encore, une révélation. S'il arrive chez Marie troublé par le désir, il n'est pas moins anxieux de saisir le sens mystérieux d'une révélation qu'il avait déjà cherché à découvrir « dans le pli de chaque vague, dans le contour des nuages enfés ». La femme qu'il possède est une prostituée mythique, presque sacrée, c'est la femme-désir, elle aussi sans paix et sans repos et, comme lui-même, inassouvie et inassouvissable. Le jeune homme reste en effet inassouvi et inassouvissable dans l'acte d'amour ; la valeur véritable de l'amour se révèle non dans le présent, mais dans le passé, non dans la possession physique, mais dans la connaissance de l'image-souvenir : « ...Quelquefois mon souvenir me revient, si vif, si précis, que tous les détails de sa figure m'apparaissent de nouveau, avec cette étonnante fidélité de mémoire que les rêves seuls nous donnent quand nous revoyons avec leurs mêmes habits, leur même son de voix, nos vieux amis morts depuis des années... » (27). Plus tard, la femme étant perdue, il pensera

(25) OEuv. cit., II, 184.

(26) Marie Ortiz, dans son essai *Flaubert visto da Proust* (La Rassegna d'Italia, décembre 1948, p. 1213) a remarqué l'analogie entre la conception proustienne de la mémoire involontaire qui serait à l'origine de la représentation artistique et la manière tout à fait involontaire et inconsciente de laquelle certains souvenirs appartenant à un passé révolu reviennent dans la représentation artistique flaubertienne, presque en contraste avec le processus de l'observateur précis et minutieux — attitude qui a donné lieu au courant réaliste.

(27) OEuv. cit. II, 203.

à elle : « ...Quelquefois je m'enferme exprès et seul, je tâche de revivre dans ce souvenir » (28). L'image de la femme absente se prête au même travail intellectuel auquel s'étaient prêtés les rêves du collégien : « ...Aux imaginations que je m'étais faites naguère et que je m'efforçais d'évoquer, se mêlait le souvenir intense de mes dernières sensations, et le tout se confondant, fantômes et corps, rêve et réalité, la femme que je venais de quitter prit pour moi une proportion synthétique, où tout se résuma dans le passé et d'où tout s'élança pour l'avenir. Seul et pensant à elle, je la retournais encore en tous sens pour y découvrir quelque chose de plus, quelque chose d'inaperçu, d'inexploré la première fois ; l'envie de la revoir me reprit, m'obséda... » (29). La réalité ne se résout pas en soi en tant qu'acte, mais elle vaut être analysée et contemplée en synthèse quand, sous la forme d'image, elle revient au poète du fond de la mémoire. Que cherche encore le poète dans la femme qu'il a possédée ? Un nouveau plaisir, de la satisfaction, de la joie ? Certainement pas, mais plutôt la pleine révélation de ce qu'autrefois était resté inaperçu, inexploré. Si le désir d'amour se confond dans le jeune homme avec l'invitation à une révélation, à une connaissance, même le souvenir de la femme est une invitation non à un nouvel acte d'amour, mais à la recherche de l'inexploré. L'objet du désir se résout rapidement, par l'intermédiaire de l'image-souvenir, en objet de connaissance.

« ...Si l'on pouvait extraire de soi tout ce qui y est et faire un être avec la pensée seule ! Si l'on pouvait tenir son fantôme dans les mains et le toucher au front, au lieu de perdre dans l'air tant de caresses et tant de soupirs... » (30).

Flaubert doute déjà de la réalité de l'amour. Qu'y a-t-il de vrai, sinon le rêve, le fantôme que le moi a créé et dont il peut faire une image ? « ...Elle n'était peut-être ni plus belle ni plus ardente qu'une autre, j'ai peur de n'aimer qu'une conception de mon esprit et de ne chérir en elle que l'amour qu'elle m'avait fait rêver... » (31).

La pensée de Marie devient obsédante lorsqu'elle n'est plus qu'un souvenir, un de ces souvenirs-flambeaux qui éclairent la nuit de l'existence ; tristes ou gais, n'importe, ils résument pour nous l'infini : « ...Et l'on épuise quelquefois des siècles à songer à une certaine heure qui ne reviendra pas, qui est au néant pour toujours et que l'on rachèterait par tout l'avenir.

« Mais ces souvenirs-là sont des flambeaux clairsemés dans une grande salle obscure, ils brillent au milieu des ténèbres ; il n'y a que dans leur rayonnement que l'on y voit, ce qui est près d'eux respandit, tandis que le reste est noir, plus couvert d'ombres et d'ennui... »

« Le jour de l'an est bête ! » il est vrai ; mais de quelle allure royale les images-souvenirs, confuses avec les images-rêve, avancent sur le vert tapis du billard ou sur la candeur des rideaux tirés par le censeur ! Espace et temps, passé et avenir se résolvent en une seule dimension, la dimension de l'art et de la création.

Même Marie des Mémoires d'un fou avait été aimée de cet amour spécial, amour dans le passé, non comme réalité mais comme « tendre souvenir ». « ...Je ne l'aimais pas alors, et en tout ce que je vous ai

(28) OEuv. cit. II, 235.

(29) OEuv. cit. II, 205.

(30) OEuv. cit. II, 237.

(31) OEuv. cit. II, 238.

dit, j'ai menti : c'était maintenant que je l'aimais, que je la désirais ; que, seul sur le rivage, dans les bois et dans les champs, je me la créais là, marchant à côté de moi, me parlant, me regardant. Quand je me couchais dans l'herbe et que je regardais les herbes ployer sous le vent et la vague battre le sable, je pensais à elle et je reconstruisais dans mon cœur toutes les scènes où elle avait agi, parlé. Ces souvenirs étaient une passion » (32).

Voilà donc le chemin que Flaubert vient de parcourir : de la réalité au souvenir, du souvenir à l'image, de la création de l'image à la contemplation de cette même image, c'est-à-dire à la réalisation artistique qui, seule, peut l'assouvir. C'est déjà l'aventure qui conduira Proust du Temps Perdu au Temps Retrouvé, de la vie à l'art-connaissance, en passant par l'oubli et la mémoire involontaire (33).

**

Il y a pourtant une heure où le héros de Novembre jouit du bonheur, de l'ivresse solennelle qui sont le propre de la contemplation, en présence de la femme elle-même. Quelle heure étrange et symbolique ! C'est dans le silence que la bouche de Marie se remplit de paroles, c'est dans le calme du sommeil que les angoisses et les passions du passé s'agitent vivantes autour d'elle, de même que des tentations innombrables prennent vie autour de Saint Antoine en prière : « ...Le malheur, qui avait dû passer dessus, la rendait belle de l'amertume que sa bouche conservait, même en dormant, belle des deux rides qu'elle avait derrière le cou et que le jour, sans doute, elle cachait sous les cheveux. A voir cette femme si triste dans la volupté et dont les étreintes mêmes avaient une joie lugubre, je devinais mille passions terribles qui l'avaient dû sillonner comme la foudre à en juger par les traces restées, et puis sa vie devait me faire plaisir à entendre raconter, moi qui recherchais dans l'existence humaine le côté sonore et vibrant... » (34).

Dans l'abandon du sommeil, la femme apparaît belle de son histoire, de son passé ; belle l'amertume, belles les rides cachées sous les cheveux : belles, parce que évocatrices. L'entendre raconter ! Contempler son sommeil, comme on écoute un conte !

Il est impossible de lire ces pages sans se souvenir de Proust et du sommeil d'Albertine : le sommeil d'Albertine et le sommeil de Marie ont la même puissance évocatrice ; si Albertine dormante est paysage, spectacle de la nature muette, Marie dormante est histoire, drame, conte. L'une est une image rythmique dans l'espace, l'autre une image rythmique dans la succession du temps : l'une et l'autre, invitation, prétexte à la contemplation.

Ainsi Proust : « ...Le pouvoir de rêver que je n'avais qu'en son absence, je le retrouvais à ces instants auprès d'elle, comme si en dormant elle était devenue une plante. Par là, son sommeil réalisait, dans une certaine mesure, la possibilité de l'amour ; seul, je pouvais penser à elle, mais elle me manquait, je ne la possédais pas. Présente, je lui parlais, mais j'étais trop absent de moi-même pour pouvoir penser. Quand elle dormait, je n'avais plus à parler, je savais que je n'étais plus regardé par elle, n'avais plus besoin de vivre à la surface de

(32) Œuvres de jeunesse inédites, I, 538.

(33) Sur la théorie proustienne de l'art, je renvoie à mon étude. Proust, *Arte e Conoscenza*, Firenze, 1933.

(34) Œuv. cit. II, 214.

moi-même... Elle n'était plus animée que de la vie inconsciente des végétaux, des arbres, vie plus différente de la mienne, plus étrange et qui cependant m'appartenait davantage... Ce que j'éprouvais alors, c'était un amour devenu quelque chose d'aussi pur, d'aussi immatériel dans sa sensibilité, d'aussi mystérieux que si j'avais été devant les créatures inanimées qui sont les beautés de la nature... Son sommeil au bord duquel je rêvais... c'était pour moi tout un paysage... J'ai passé de charmants soirs à causer, à jouer avec Albertine, mais jamais d'aussi doux que quand je la regardais dormir... » Et plus loin : « ...Ce plaisir de la regarder dormir et qui était aussi doux que la sentir vivre... » (35).

Chez Proust, c'est la jalousie, qui déclenche ou, pour mieux dire, qui cristallise l'amour ; et encore, l'amour n'existe qu'en tant que jalousie, c'est-à-dire désir d'appréhender une connaissance, qui échappe, d'accueillir en soi une image durable, soustraite aux vicissitudes de l'existence. L'amour du jeune héros de *Novembre* pour Marie répondait déjà à des exigences de ce genre : « ...Je l'avais écoutée avec avidité, j'avais regardé tous les mots sortir de sa bouche, tâchant de m'identifier à la vie qu'ils exprimaient. Agrandies tout à coup des proportions que je lui prêtais, sans doute, elle m'apparut une femme nouvelle, pleine de mystères ignorés et, malgré mes rapports avec elle, toute tentante d'un charme irritant et d'attraits nouveaux » (36). Evidemment, le charme nouveau de la femme est en rapport avec le fait qu'elle se transforme en personnage dramatique ; nous ne voyons plus un homme pourchassant une femme, mais un poète poursuivant derrière cette femme, un drame. Il se sert de ses souvenirs à elle et des passions qui, autrefois, l'avaient bouleversée, pour composer des tableaux, comme il avait déjà fait avec les nuages et avec le soleil : dans les passions éteintes de la femme, il découvre ces mêmes passions et ces mêmes antithèses qu'il avait entrevues autrefois dans les actions des hommes et dont la précision lumineuse l'éblouit maintenant plus que jamais. La plus grande beauté de la femme, c'est son passé : les traces des passions éteintes semblent ouvrir à l'homme qui les observe, non plus comme amant mais comme poète, les horizons illimités de la connaissance et de l'art, à travers l'objet même du désir. Eros révèle ainsi sa nature de daimôn ; amour, ce n'est que désir de connaissance. L'étrange plaisir de regarder la femme dormir, c'est le plaisir de la connaissance ; la beauté ravagée de la femme, c'est la beauté des images qui se lèvent de la contemplation d'une vie appartenant au passé.

Si la condition du héros de *Novembre* est la condition d'un homme qui ne sait pas encore démêler la passion de la contemplation, mais les superpose et les confond (condition qui sera la condition de Swann), cependant des intuitions soudaines et des pressentiments éblouissants le touchent au plus profond de lui-même : au bord de la mer, dans un champ de blé, une félicité céleste atteint son âme : « ...La nature m'apparut belle comme une harmonie complète... quelque chose de tendre comme un amour et de pur comme la prière s'éleva pour moi du fond de l'horizon... tout me sembla beau sur la terre... j'aimais tout jusqu'aux pierres qui me fatiguaient les pieds, jusqu'aux roches dures où j'appuyais les mains, jusqu'à cette nature insensible que je supposais m'entendre et m'aimer... » (37).

En revenant à la vie, il se sent tomber d'une grande hauteur :

(35) M. Proust, *La Prisonnière*, Paris, 1923, 192 et suiv.

(36) OEuv. cit. II, 230 et suiv.

(37) OEuv. cit. II, 191.

« ...De même que j'avais un inconcevable bonheur, je tombai dans un découragement sans nom ». Il revient, en parcourant de nouveaux mêmes chemins, et en revoyant la trace de ses pas, il croit avoir rêvé : « Il y a des jours où l'on a vécu deux existences, la seconde déjà n'étant plus que le souvenir de la première, et je m'arrêtais souvent devant un buisson, devant un arbre, au coin d'une route, comme si là, le matin, il s'était passé quelque événement de ma vie » (38).

Il a reçu une authentique annonce : et il demande au buisson, à l'arbre, de même que Proust demandera à l'aubépine, à la saveur de la madeleine, à la dalle de la rue de Venise, le sens du mystérieux message. Stephen, le héros de *Portrait of the artist as a young man*, par Joyce, recevra une révélation du même genre ; c'est lorsqu'il contemple la ravissante jeune fille touchée par le miracle de la beauté mortelle, pendant qu'elle joue avec son pied avec les flots de la mer.

L'image de la jeune fille s'empare de son âme à jamais : aucune parole n'interrompt le silence de son extase : « Un ange sauvage lui avait apparu, l'ange de la jeunesse et de la beauté mortelle... Son âme se perdait dans un monde nouveau, fantastique, obscur, aussi incertain qu'un monde sous-marin, traversé par des formes et par des êtres nébuleux » (39).

Voici donc les choses indissolubles de *Novembre* qui auraient dû expliquer Flaubert à Louise : le jeune homme qui est un artiste ne saurait s'assouvir sur le plan de l'existence ; les passions qui entrent dans son cœur, où elles se trouvent dans un lieu trop étroit et s'y enflamment l'une l'autre « comme par des miroirs concentriques » (40), ne peuvent en sortir que transformées en images. Mille principes féconds, cherchant leur forme et attendant leur moule, se pressent en foule dans le cœur de l'artiste. Pourtant, le jeune homme aime toutes les manifestations de la vie : de cette vie qu'il n'a point la tâche de vivre, mais de représenter, après l'avoir attirée à lui, vécue par sympathie.

Dans la deuxième partie de *Novembre*, le protagoniste est amené à une mort lente et inexplicable ; il mourut « lentement, petit à petit, par la seule force de la pensée, sans qu'aucun organe fut malade, comme on meurt de tristesse, ce qui paraîtra difficile aux gens qui ont beaucoup souffert, mais qu'il faut bien tolérer dans un roman par amour du

(38) OEuv. cit. II, 191 et suiv.

(39) E. Dujardin (*Le monologue intérieur, son apparition, ses origines, sa place dans l'œuvre de James Joyce et dans le roman contemporain*, Paris, 1931), en définissant l'expression « monologue dans le roman », se rapportait à Flaubert, mais ce me semble, sans approfondir assez la question : « ...Il y a monologue... lorsque l'écrivain, employant la troisième personne, rapporte les pensées du personnage de la même façon que les historiens de l'antiquité rapportaient les paroles de leurs héros en « discours indirect », ou de la même façon dont usaient Flaubert et les naturalistes avec leurs récits à l'imparfait... » (p. 39). Je suppose même qu'un épisode tel que l'épisode des rêveries divergentes et simultanées de Charles et d'Emma dans *Madame Bovary* ait été le premier pas vers le véritable monologue intérieur. Sans doute, c'est Flaubert qui a fait, le premier, usage constant dans le roman de deux registres différents : dans l'un, on représente la forme extérieure des choses et des actes ; dans l'autre, la rêverie des personnages. Il n'arriva pourtant pas jusqu'à des couches si profondes et si inconscientes que, plus tard, Joyce ; ce dernier, en effet, descendra jusqu'à un chaos de sentiments et de reminiscences, jusqu'aux images, à l'instant où elles forment la pensée, bref, à la pensée elle-même en train de se former. (L. Gillet, *Revue des Deux Mondes*, 1^{er} août 1925). Mais cela ne se rapporte pas à notre sujet.

(40) OEuv. cit. II, 179 et suiv.

merveilleux (41). Cette mort a sans doute la valeur d'une allégorie et, pour la justifier, l'auteur invoque l'amour du « merveilleux ». Ce merveilleux ne peut signifier que la conscience, encore irrationnelle, que la poésie, comme le dit si bien Diego Valeri, est « un modo di morire al mondo, come la santità » (42). C'est Flaubert, cet homme mort pour le monde, ne vivant que par la méditation contemplative, qui sortira de la dépouille de ce jeune homme qui meurt par la seule force de la pensée. Sans doute, c'est là une métamorphose merveilleuse ; la métamorphose de Swann en Proust, de l'homme commun dans « le prêtre de l'immagination éternelle », lequel transfigure le pain quotidien de l'existence dans le corps d'une vie impérissable (43).

Flaubert pourtant ne représente pas d'une façon artistiquement exhaustive cette espèce de « transsubstantiation » du plan confus de la vie dans le plan conscient de la représentation, comme le feront plus tard Proust et Joyce, ou Gide dans *Les faux monnayeurs* : il ne fait que la suggérer allégoriquement dans la mort « merveilleuse » de son héros. Comment le « prêtre de l'éternelle imagination » a pu naître de la dépouille du héros de *Novembre*, cela resta pour lui une « chose indisable ; mais une « chose indisable » que Louise aurait dû comprendre et trouver, justement, exprimée dans cette mort merveilleuse. On ne saurait pourtant pas représenter ce « blanc » (44), qui sépare *Novembre* de la première édition de la *Tentation*, la *Tentation de Madame Bovary*, que par ces paroles de Joyce : « La personnalité de l'artiste, d'abord un cri, une cadence ou un état d'âme, puis une narration fluide et extérieure, s'amincit à la fin jusqu'à disparaître, se personifie pour ainsi dire. L'image artistique dans la forme dramatique est la vie, purifiée par l'imagination humaine et projetée de nouveau au dehors par celle-ci. Le mystère de la création esthétique, comme celui de la création matérielle, s'est accompli. L'artiste, comme le Dieu de la création, reste dedans ou derrière, au-delà ou au-dessus de son œuvre, invisible... » (45)

C'est par cette voie que Flaubert, de *Novembre*, arriva à *Madame Bovary* et à *L'Éducation Sentimentale* ; entre la sympathie et l'impassibilité flaubertienne, il n'y a qu'une contradiction apparente ; l'une serait sans signification sans l'autre.

Si *Novembre* est une œuvre imparfaite, inégale et emphatique, dépourvue, comme remarque Flaubert lui-même, de « tissu de style », elle garde quand même une importance remarquable, puisqu'elle représente une première tentative d'analyse psychologique non d'un enfant romantique, mais d'un enfant artiste, de quelqu'un en somme, pour lequel la vie et les passions ont une valeur non en elles-mêmes, mais en tant qu'elles sont susceptibles de se transformer « dans le corps radieux d'une vie impérissable ». *Novembre* a été la première tentative de représentation artistique d'un drame de l'intelligence. Les grands romanciers des premières années du vingtième siècle y reviendront, pour atteindre une expression accomplie et parfaite.

Lorenza MARANINI.

(41) OEuv. cit. II, 256.

(42) Introduction à *La Signora Bovary*, Milano, 1936.

(43) Joyce, œuv. cit.

(44) Je me sers ici d'une expression proustienne. (A propos du style de Flaubert, dans *Chroniques*, Paris, 1927, p. 193 et suiv.).

(45) OEuv. cit.

En marge de Salammbô

(*Le Voyage de Flaubert en Algérie-Tunisie, Avril-Juin 1858*)

Conférence prononcée par M. Aimé DUPUY, Inspecteur d'Académie honoraire de Tunis à la « Société des Amis de Flaubert » - Rouen, le 19 Octobre 1952

I

Un manuscrit mal lu : Le Carnet

Flaubert s'étant, du 12 avril au 5 juin 1858, « esbigné pour le rivage du Maure » (1) dans le but que chacun sait, il reste, de son déplacement aux lieux où fut Carthage, le texte cursif de l'un des treize Carnets de *Notes de Voyage* dont les manuscrits sont déposés à la Bibliothèque Historique de la Ville de Paris (2). Le carnet correspondant au voyage en question, de dimensions 16 1/2×9, portant le numéro 10 de la collection dite Série 61, compte 77 feuillets écrits, au recto et au verso, complétés par une dizaine de croquis sommaires (profils de montagnes, détails de ruines) et, — folios 72 et 73, — par quelques renseignements : « poudre d'or..., scorpion... œufs, caille et Gibraltar..., demoiselle de Numidie... etc... » que l'écrivain espérait utiliser dans *Salammbô* (3). Comme, en majeure partie, les Notes furent prises sur le terrain, ou consignées au soir de longues courses, l'auteur les a écrites au crayon ; puis, repassées à l'encre lorsque Flaubert eut regagné Croisset. Le temps aidant, plus d'un mot est devenu aujourd'hui presque illisible. Si bien que les diverses éditions du Carnet 10 (Conard, 1910 ; *Librairie de France*, 1922 ; *Belles-Lettres*, 1948) (4), n'ayant pas fait l'objet d'une recension suffisamment attentive du manuscrit comportent, — en dehors d'omissions volontaires de certains passages des Notes, jugés d'une crudité d'expression susceptible de choquer le lecteur —, de nombreuses et graves erreurs de lectures.

Aussi bien, et avant tout, la présente étude se propose-t-elle, — compte tenu du manuscrit lui-même que M. de Saint-Rémy, Conservateur-Adjoint de la Bibliothèque, a bien voulu revoir minutieusement avec nous, (5) — de rétablir le texte tel qu'il est sorti de la main de Flaubert. Quelques-unes de ces transcriptions défectueuses paraissent être de simples inadvertances de plume ; par exemple, page 566, de l'édition la plus récente (*Belles-Lettres*), un pantalon « bordé » pour

(1) Lettre du 23 mars 1858 à l'archéologue Alfred Baudry.

(2) Outre les Carnets de *Notes de voyages*, la Série 61 compte également 18 Carnets de *Notes de lectures* dont certaines ont récemment fait l'objet d'une méthodique et vivante critique par M^{me} M.-J. Durry, Professeur à la Sorbonne : *Flaubert et ses projets inédits*, Paris, 1951.

(3) On trouve même, folio 74, une esquisse de phrase tout à fait dans la manière de *Salammbô* : « ...la ville illuminée et les navigateurs qui allaient de X à X si ce n'était pas un volcan qui surgissait des flots ».

(4) Cette dernière édition, comme celle dite du Centenaire, a reproduit la plupart des erreurs de lecture de l'édition Conard. Elle a même corrigé malencontreusement : Sakiet Sidi Ionsen en Sakiet Sidi Lonsen, alors que Flaubert avait correctement écrit : ...iousef.

(5) Qu'il veuille bien recevoir ici nos meilleurs remerciements.

« brodé de soie » ; ou, p. 550, « un enfant aux narines relevées et fines », pour « relevées et pincées ». On fait dire à Flaubert, p. 569, que le Bey a reçu « les corps consulaires », alors que le singulier, comme il se doit, était employé correctement. Plus sérieuses s'avèrent les erreurs suivantes : d'une lecture hâtive, p. 562, « la prairie de la Goulette se distingue... », au lieu de : « la prairie et la Goulette se distinguent », comme l'a écrit Flaubert, résulte une confusion regrettable : l'écrivain a, en effet, parfaitement exprimé deux aspects différents du paysage : d'une part, les étendues vaguement herbeuses (la prairie au pied de la colline de Carthage) ; d'autre part, les mornes terrains amphibies, salés et stériles constituant proprement les abords de La Goulette.

Ailleurs, p. 572, — Flaubert cheminant sur la piste de Medjez-el-Bab, — le texte imprimé parle d'un « second paysage de jujubiers », alors qu'il s'agit du mot *passage*, lequel veut exactement traduire le réel obstacle représenté, pour le voyageur et son escorte, par ces « jujubiers sauvages » arbustes épineux dont ils avaient déjà éprouvé le rêche contact dans la brousse, au delà de Bordj-el-Amri, la première étape. Mauvaises lectures encore, à propos de ce P. Jérémie, desservant de Bizerte, dont l'écrivain note, p. 566, qu'il est « spirituel et très *ironique* » (et non « *comique* »), en particulier pour ce que ce brave homme de curé avoue seulement « quatre paroissiens » (6). Incompréhensibles sont, p. 581 et 582, les évocations de « larges quais » rencontrés auprès d'une rivière que le voyageur et son escorte ont dû « passer plusieurs fois » et « remonter après » ; car il s'agit de *gués* (7) orthographiés « guais » par un écrivain souvent en délicatesse avec le dictionnaire (8). Également mystérieuse apparaît une note du texte, de la page 580, par suite d'un oubli de guillemets, mis cependant par l'écrivain, avant les propos, — qu'il rapporte, — d'un de ses compagnons de route, officier subitement devenu fou, et qui croit voir en un convive de table d'hôte, puis en Flaubert lui-même, un certain Carpentin (et non Carpentier), « vétérinaire de son régiment ». Enfin, p. 584, le mot « *Crique* » et l'exclamation : « Flaubert, c'est toi, Flaubert ! » signifie simplement que, rentré à Paris, le romancier s'est rendu au *cirque* où il a retrouvé l'une de ses amies, l'actrice Person (9), exprimant, par ce « c'est toi ! » son ahurissement et sa joie à revoir le voyageur.

Une édition enfin correcte du Voyage en Algérie-Tunisie, qui tiendrait compte à la fois des erreurs de lectures signalées ci-dessus et de celles, relevées par M. P. Martino (10), à propos des fautes de transcription des toponymes relatifs à l'itinéraire suivi par Flaubert, nous paraît donc devoir être envisagée avant que les lettres françaises célèbrent, en 1962, le centenaire de *Salammbô*.



Cela dit, notre travail peut, semble-t-il, se justifier pour une autre et aussi importante raison. En examinant, en effet, le contenu du

(6) Alors que, selon Flaubert, le Père a parlé de « 41 paroissiens ».

(7) Victor Guérin, voyageant en Tunisie en 1860, écrit p. ex. : « nous franchissons à gué la Medjerdah ».

(8) Flaubert écrit, folio 15 v° : « des tambourins raisonnaient » (sic).

(9) V. à ce sujet M.-J. Durry, op. cit. p. 279.

(10) Pierre Martino : Notes sur le voyage de Flaubert dans la Régence de Tunis et en Algérie (1858), in. Mélanges d'Histoire et de Littérature offerts à Joseph Vianey, Paris, 1934.

Carnet 10, il est facile de remarquer que, sur une cinquantaine de pages de texte imprimé, le tiers à peine de ces Notes répond strictement au souci du voyageur : savoir, la visite des lieux historiques ou présumés tels où se situera l'action du roman projeté ; et en outre, la prise de contact effective de l'écrivain avec le décor naturel et humain de la future *Salammbô*. Documentation, du reste, précieuse et féconde, puisqu'au romancier rentré dans la solitude de Croisset, elle fournira la substance d'une « authentique » évocation des sites puniques et aussi des images permanentes du *ciel* et de *l'homme* nord-africains (11). N'empêche que la majeure partie des pages de notre Carnet concerne, en réalité, quantité de notations qui semblent hors sujet, puisqu'elles intéressent, prises sur place, non l'Afrique ancienne, mais bien l'Algérie constantinoise et surtout la Régence de Tunis telles que Flaubert a pu les observer à l'époque de son voyage.

D'où, — l'on s'en doute — l'intérêt qu'il y aurait, comme nous allons le tenter, à relever puis à grouper d'une manière cohérente, tant de constatations dispersées dans cette « Relation » sans style ou plutôt cet Aide-Mémoire à usage strictement personnel, afin d'en dégager une sorte de « Tableau de l'Algérie-Tunisie, en 1858, tel qu'il résulte des remarques immédiates, des jugements impromptus d'un observateur de race.

(11) Voici quelques-unes de ces images, telles qu'elles sont notées au cours du voyage, puis reparaissent utilisées dans *Salammbô* :

Voyage (P. 568 de l'éd. Belles-Lettres) :

« la terre se fend si régulièrement, en forme de dalles... »

P. 542 : « ...des Arabes couverts de grands linges grisâtres... »

P. 545 : « ...ce sont des mangeurs de haschisch, chasseurs de pores-épics... : ces mêmes hommes prennent les hyènes, les amènent à Constantine et les lâchent à leurs chiens... »

P. 577 : « ...Je rencontre une petite Bédouine, le coude dans la main et la joue dans les trois doigts... »

P. 572 : « (les montagnes) elles semblent devoir nous boucher la route, puis elles se placent à gauche, comme si elles glissaient invisiblement... On dirait qu'elles se déplacent... »

Salammbô (éd. Belles-Lettres) :

P. 36 (II) : « la terre était toute fendillée par des crevasses qui faisaient, en la divisant, comme des dalles monstrueuses... »

P. 102 (II) : « ... sa peau semblait grisâtre comme l'infect haillon suspendu à ses flancs... »

P. 60 (I) « ...des gens d'une autre race... tous chasseurs de pores-épics... Ils allaient dans les cavernes prendre des hyènes vivantes, qu'ils s'amusaient à faire courir le soir... »

P. 31 (I) : « ...d'autres (prêtresses de Tanit, à Sicca) restaient accoudées, le menton dans la main, et plus immobiles que les sphinx... »

P. 29 (I) : « ...puis on redescendait dans une vallée, et les montagnes qui semblaient boucher l'horizon, à mesure que l'on s'approchait d'elles, se déplaçaient comme en glissant... »

Les Notes sont agrémentées de croquis sommaires, indiquant les reliefs (p. ex. : « adossé à la chapelle Saint-Louis — le premier plan touche au 2^e le golfe, au 3^e, les montagnes ») et les couleurs (« indigo très foncé, bronzé doré, plans de sables jaunes — notes prises par un temps couvert — les tons dorés l'emportent... » (folios 13 V^o et 14).

II

Flaubert et l'Algérie-Tunisie de 1858

A. — AU « ROYAUME DU SABRE »

Rappelons qu'en annonçant le 23 janvier 1858, à M^{lle} Leroyer de Chantepie, son prochain voyage « au pays des dattes », afin, dit-il de « connaître à fond les paysages que je prétends décrire », cette randonnée, Flaubert la réalisa en effet du 12 avril au 5 juin suivant. Le 16 avril, il s'embarque à Marseille ; le 18, il accoste l'Algérie par Stora-Philippeville, profitant de l'escale pour une courte incursion à Constantine, la Cirta punique ; s'arrête également à l'échelle de Bône ; arrive, le 24 à Tunis où il séjourne et d'où il rayonne dans la banlieue, puis au Nord jusqu'au 22 mai, date de son départ pour le Kef par Dougga ; il quitte le Kef, le 25, vers l'Algérie par Souk-Ahras, Guelma, Constantine ; et bien qu'il ait, de Croisset, projeté une expédition de « huit jours » jusqu'à Sfax, le voyageur reprend, le 2 juin, le bateau pour Marseille.

**

Donc, et sans que nous nous astreignions à suivre pas à pas Flaubert dans son bref itinéraire (12), voici d'abord des instantanés concernant, à l'aller et au retour, l'Algérie et son milieu autochtone : Arabes de Stora « couverts de grands linges grisâtres ; un surtout, un vieux chassant un âne qui porte des fagots ». — D'autres, aux abords de Constantine, « couverts de haillons (pas une femme) chassant des ânes couverts de branches avec leurs feuilles... ; un palmier, mais vilain ; une chèvre jaune et sans cornes broute sur une pente à droite ; troupeaux de chèvres... » — Sous les remparts de Constantine, « place grise, en pente, couverte d'Arabes. Leurs cahutes, en forme de loge à chien, ont un toit (ce qui les distingue de celles des fellahs... Les hommes font de longues masses blanc sale flottant ; ce qu'il y a de plus brun, ce sont les visages, les bras et les jambes, cela est d'une pauvreté et d'une malédiction supérieures... » L'interprète du Bureau Arabe, « Salah-Bey, petit-fils du bey de Constantine ; grand jeune homme pâle, à la tournure distinguée et un peu molle ; il a pris une seconde femme et s'échigne dessus », lui fait visiter trois mosquées. Puis, le chef du bureau arabe lui même lui montre, au cours d'une promenade « trois gallards grêles et étranges : ce sont des mangeurs de haschich, chasseurs de porcs-épics : qui deviendront dans *Salammbô*, les Mangeurs-de-Choses-Immondes.

**

Beaucoup plus nombreuses se présentent les notations témoignant de la présence européenne en Algérie. Celles-ci d'abord, qui concordent pour donner à tout instant au voyageur l'impression d'un pays soumis à l'Armée, où le militaire règne en maître : casernes et fortifications de Philippeville ; les soldats de la terrasse en face jouent des fanfares ; place d'Armes de Constantine ; « zouaves faisant l'exercice ; en face, la pyramide du général Damrémont » ; — pénitencier de Bône où « les prisonniers militaires terrassent une terre blanche en plein-soleil (et leurs)

(12) Itinéraire de six semaines, dont 11 jours en Algérie et 31 en Tunisie. Le passage par l'Algérie, avec les escalades de Stora et de Bône, était alors obligatoire. Le service était hebdomadaire.

inscriptions-exaspérantes sur les murs ». — Guelma, où « les monuments pour la troupe tiennent une grande place »..., bref, cet aspect « Algérie, corps de garde d'Occident », cette « forte odeur d'absinthe et de caserne » qui frapperont immédiatement, trois années plus tard, Alphonse Daudet et son cousin Raynaud lorsqu'ils débarqueront en Alger. (13)

D'ailleurs, la plupart des Français rencontrés ou auxquels Flaubert aura affaire appartiennent à l'armée et, puisqu'on ne se bat plus, le voyageur appelle « bureaucrates militaires », ces officiers de bureaux arabes, tels l'accueillant M. Vignal de Constantine, ou le « sécot, inhospitalier » M. de Serval (14), ou encore M. Borrel, lequel, à Guelma, « débarrassa » opportunément l'écrivain d'un certain commandant Gosse du 5^e Hussards, chaperonnant Flaubert depuis Souk-Ahras et dont la cervelle venait de se déranger : (« vous êtes Carpentin » et il me prend au collet » (15). — Avec eux, déjeune « M. Constant, brave et gros hussard » répétant à plaisir : « Un bon déjeuner, S., n... de D..., un bon déjeuner ! » C'est encore, — lorsque le romancier atteint le bordj frontière de Salkiet sidi Youssef, — un officier chef de poste dont l'intervention opportune permit à Flaubert, « arrêté par des cavaliers du gouverneur de la province étonnés de son accoutrement romantique et de ses véhémentes gesticulations », d'être relâché par ces auxiliaires trop zélés. (16)

Les fonctionnaires civils d'alors partagent souvent la vie des militaires qu'ils singent d'ailleurs, en s'accoutrant eux aussi, de tenues martiales (17). Flaubert rencontre, par exemple, à la table d'hôte, voisinant avec « Messieurs les officiers », le « directeur des postes : ignoble et bête, au collet crasseux ». A celle de Contantine encore, un postier et trois autres messieurs qui ont voulu flatter leur hôte puisqu' « ils connaissaient la *Bovary* ». Et ce détail fait songer à Chateaubriand écrivain, étant étonné sans doute que flatté, qu'il vit, en 1807, à son passage « à Tunis, tant à la Légation que dans la ville, plusieurs jeunes Français à qui mon nom n'était pas tout à fait étranger »... (18) Par contre, Flaubert note, d'un conseiller de préfecture sans doute peu lettré : « homme bien et complètement nul ». Lui plaît davantage le pittoresque procureur impérial Arembourg » ; « léger, petit, gai, chapeau de paille de matelot bordé de noir, guêtres ». Partie de campagne au Hamma, dans les environs de Constantine, chez un hôte au nom baléare, avec polkas, parties de cartes., et déjeuner où Flaubert s'est solidement « empiffré ».

Le culte catholique est représenté par un abbé de la Fontan, « charmant, un Fénelon brun » ; par « trois religieuses surveillant des

(13) V. J. Caillat : *Le Voyage d'Alphonse Daudet en Algérie (1861-62, Alger, 1924.*

(14) Pierre Martino pense qu'il s'agit du Capitaine J. Lewal, commandant le Cercle de Souk-Ahras, auteur d'études archéologiques. Du reste, sur le carnet, on peut hésiter à lire Lewal ou Serval.

(15) Il s'agit du Chef d'escadrons Arsène Gosse, vieux soldat d'Afrique, qui dut en effet interrompre son service le 10 juin 1858 et fut, le 19 mai suivant, rayé des contrôles « en raison de la perte de ses facultés intellectuelles » (Archives Ministère de la Guerre, dossier 20.775).

(16) V. Paul Ginisty : *Avant Salammbô*, Journal des Débats, 26 avril 1911.

(17) V. à ce sujet l'Akbar, du 20 novembre 1849 : *La question des uniformes, à propos d' « un agent du fisc que l'on aurait pu prendre pour un maréchal de France, tant son collet et ses parements étincelaient de broderies... »* — V. également *Tartarin de Tarascon*, 3^e épisode, chapitre IV.

(18) V. Marthe Conor : *Chateaubriand à Tunis*, Revue Tunisienne, sept.-nov. 1918.

enfants qui faisaient s'envoler des écouffes... » Et, entrant à l'église Saint-Augustin de Bône, des « plongeurs napolitains vont prier pour que le ciel leur accorde une augmentation de paie ».

**

Au cours de sa randonnée, Flaubert n'a pas manqué de noter l'impression que lui font les petites villes algériennes de création récente : Stora par exemple : sa « rue principale a des arcades genre rue de Rivoli... ; beaucoup de cafés... » Ou Philippeville, avec « ses maisons à toits en tuiles blanches et toutes modernes ; ...le soir, baraques de saltimbanques... » Ou encore Souk-Ahras, « ville neuve, atroce, froide, boueuse ».

Mais il a été beaucoup plus frappé, en plein bled, par les images ou les incidents de la route elle-même Et il retrouve sa verve pour décrire ses compagnons de diligence, européens, soldats, gens d'affaires :

« Parti le soir (de Philippeville), sur la banquette. Il y a derrière moi deux Maltais, un spahi et un Provençal ou Italien. La voiture craque et gargouille comme un ventre trop plein. Ces animaux, derrière moi, puent et gueulent ; le Provençal veut blaguer le spahi, qui rit en arabe ; les Maltais hurlent ; tout cela n'a aucun sens qu'un excès de gaieté. Quelles odeurs ! Quelle société ! « Macache ! Macache ». A ma droite, un petit monsieur tout en velours, entrepreneur de toutes espèces de choses, assurances, terrains, etc... Il a été spahi ». Scène d'une parfaite couleur locale et qui aura tellement enthousiasmé Flaubert qu'il la contera, deux ou trois jours plus tard, le 25 avril, au brave Louis Bouilhet, — Rouennais de la rue Beauvoisine —, d'une manière aussi fidèle, mais encore plus caricaturale :

« En fait d'ignoble, je n'ai rien vu d'aussi beau que trois Maltais et un Italien... qui étaient saouls comme des Polonais, puaien comme des charognes et hurlaient comme des tigres. Ces messieurs faisaient des plaisanteries et des gestes obscènes, le tout accompagné de pets, de rots et de gousses d'ail qu'ils croquaient dans les ténèbres à la lueur de leurs pipes. Quel voyage et quelle société ! C'était du Plaute à douzième puissance. Une crapule de 75 atmosphères... »

Complaisamment, Flaubert s'attarde dans une narration qui, sous sa plume amusée, ne le cède en rien, par ses détails savoureux et précis, à de pareilles rencontres évoquées dans le *Tartarin* de Daudet. Il n'omet rien, de ce qu'il observa avidement, ni la « route bordée de saules » ; ni les montées à pied, pour soulager l'attelage, avec « ce voisin (qui lui) montre une place où il a, une nuit, en pissant ainsi avec d'autres voyageurs, aperçu trois lions, couchés tranquillement ; le pays en est plein ». Ni, un peu plus loin, avant d'accéder au rocher de Constantine, l'interminable ascension au cours de laquelle un de ses compagnons (un horloger) horriblement « pied-bot, monte avec sa béquille ».

Rien de plus expressif, dans ce raccourci, et même de plus poignant, même dans les si vivantes descriptions de « Louis Bertrand l'Africain » (19), que tel tableau de villages de colonisation entrevus dans la nuit chaude et poussiéreuse, avec « un incendie sur la droite » ; des « files de charrettes dételées », des ponts mal conditionnés, « plus étroits que le chemin », et ces minables relais d'auberges « qui sont pleines, (mais) ont

(19) P. ex. dans *Le Sang des Races, Le Jardin de la Mort ou Sur les Routes du Sud*.

l'air d'abord désertes » ; une « grande salle nue... une longue table, des hommes qui dorment, un comptoir et des tonneaux ».

Mieux encore, quelle impression désolée, en dépit de leur sécheresse de procès-verbal, se dégage des notes concernant un autre centre de colonisation traversé, cette fois, en plein jour :

« Millésimo. — Village atroce, tout droit ; lignes d'acacias devant les maisons basses, petites clôtures... Enseignes de marchands de vin, et les maisons sont vides, les fenêtres, sans carreaux ; des femmes, dans les champs labourent ou sarclent en vestes et en chapeaux d'hommes, portières de Paris transportées au pays des Moresques. Et les misères qu'il doit y avoir là dedans, les rages, les souvenirs, et la fièvre pâle et famélique ! »

Tableau étonnant : exactitude cursive du détail ; vision intégrale, implacable, et qu'on pourrait dire symbolique d'un spectacle trop fréquent : celui de l'une de ces quarante-deux « colonies agricoles » fondées en 1848, mieux pour se débarrasser des ouvriers parisiens remuants des Journées de Juin, que pour développer vraiment la colonisation de l'Algérie. Ce village de Millésimo a été en effet constitué par « le seizième convoi d'émigrants parisiens arrivés le 30 décembre 1848 et installé, tout comme les autres centres, par l'Armée, selon un type rigoureusement invariable. Et il a subi le sort de beaucoup de ces créations « politiques », donc artificielles, réalisées sans conviction de la part de la haute administration locale ; régies sans souplesse, avec défiance même de ceux que le général Péliissier appelait des « échappés des barricades » ; et qui, en tout cas, n'étaient nullement préparés au rude métier de colon. Car, avec leurs bicoques entourées de jardinets pour banlieusards, leurs concessions dérisoires, ces « colonies » étaient dès leur naissance, marquées pour la mort sans phrase ; ou, tout au moins, tel Millésimo, condamnées à une vie stagnante, à la situation pitoyable de centres abandonnés pour le seul triomphe des mastroquets ou des rapaces marchands de biens guettant les successifs et infortunés « renoncataires ». Or, cet épisode dramatique de la colonisation en Algérie, Flaubert, encore une fois, l'a « rendu » avec une probité et une autorité remarquables chez un homme qui n'avait cependant rien d'un commissaire-enquêteur : en notant, incidemment, dix ans après la création de Millésimo, les résultats de cette « expérience algérienne » les quelques lignes du carnet prennent et gardent valeur de témoignage. (20)



Encore quelques colons, ceux-ci visités dans leurs fermes isolées ; l'un Auberger, le meunier de Mezelfah, « gros mastoc, assez cordial », qui fait à Flaubert un bout de conduite le long des « lauriers-roses et des saules pleureurs ». Toutefois, la « ferme Fauchoux », avec son « fermier, monsieur dégradé, borgne, le bras luxé » lui apparaît évidemment bien moins sympathique qu'une métairie normande.

On remarquera qu'à part une certaine M^{me} Auberger, la meunière de Mezelfah, « brune, distinguée », aucune autre femme n'apparaît dans la partie algérienne de ces Notes. Et cela pourrait sembler étrange si l'on ne se souvenait que l'Algérie de 1858, prise entre trois systèmes : la dictature militaire, le royaume arabe, le régime civil, en sera, de

(20) V. à ce sujet, aux Archives Nationales, le dossier F. 80, consacré aux Colonies Agricoles d'Algérie, notamment 1392 et suivants et aussi 1413.

longues années encore à chercher sa voie, toujours « sous l'empire d'un régime provisoire », comme l'écrivait un ami de Daudet, Clément Duvernois (21), ex-fonctionnaire algérien. Socialement parlant, la colonie, outre ses soldats encore sur le qui-vive, reste, par quantité de ses colons et même de ses fonctionnaires, à la phase du *pionnier*, souvent célibataire (22). Ou alors, si le voyageur a aperçu des femmes, quelles silhouettes, plutôt masculines, comme « celles qui, dans les champs, labourent et sarclent en vestes et en chapeaux d'hommes » ! Cependant, l'élément féminin ne perd aucunement ses droits dans les Notes d'un écrivain qui n'était pas un intégral misogyne, car voici d'autres femmes observées sur le paquebot du retour : ce sont d'ailleurs soit des algériennes de condition assez suspecte, telle cette « demoiselle de Philippeville, fille d'un pharmacien, grosse dondon enceinte » ; soit de ces pseudo-théâtres qui, telle la « vieille actrice de Bône », font les garnisons du littoral ; soit, plus nettement encore, de ces « épaves de Bullier ou du Casino », comme, à l'embarcadère de Stora, les trop classiques « vierges folles suivant l'armée », (23) comme cette « petite garce des quatrièmes » flanquée d'un gendarme « guallant », les unes et les autres passagères de l'*Oasis*.

Au total, cette Algérie des indigènes, des colons et des militaires n'a guère inspiré à Flaubert que des Notes sévères dans l'ensemble. Et qui, correspondant à une réalité assez peu flatteuse, l'amèneraient, si tel était son souci littéraire du moment, à conclure, d'accord avec les propres observations de son ami Daudet, à une espèce de *faillite* « à l'endroit de la politique de l'Empire en Afrique du Nord ». (24)

B. — LA RÉGENCE AU TEMPS DE MAHOMED-BEY

Toutefois, ce n'est point l'Algérie qui devait retenir l'attention du voyageur. S'il a quitté Polybe et la Bible, Corippus et Strabon, l'Abbé Mignot et Diodore de Sicile, c'était expressément pour pouvoir, à son retour, les yeux pleins d'images précises, naturellement « aller dans Carthage. »

Mais, outre ces visions antiques ou permanentes, réelles ou imaginées, quels autres tableaux Flaubert rapportera-t-il spécialement de la Régence de 1858 ? A priori, et même compte tenu du fait qu'il passa d'une colonie française en pays étranger, rien, semblerait-il, — d'un point de vue autre que politique, — ne devrait différencier profondément ces deux territoires étroitement unis, au contraire, par la géographie, sans oublier, incidemment, une très ancienne histoire. Or, nous allons, avec Flaubert découvrir une *Tunisie* sans quasi rien de commun avec une *Algérie* apparemment dissemblable par les seuls postes-frontière.

Tout d'abord, voici une constatation assez paradoxale : sur ce sol qui en a presque encore pour un demi-siècle avant d'être érigé en « protectorat », et où l'on accède du reste sans obligation de passeport (25), la présence, non seulement nominative mais effective, d'une forte,

(21) C. Duvernois : *L'Algérie, ce qu'elle est ; ce qu'elle doit être*, 1858.

(22) Dans son livre : *Le Peuple Algérien*, Alger, 1906, Victor Demontés a montré que la « société algérienne » fut longue à se constituer. Des arrivants, « tous, ou presque tous étaient célibataires : des hommes pour la plupart... »

(23) *Tartarin de Tarascon*.

(24) V. Caillat, op. cit. p. 216.

(25) « On ne demande aucun passeport au voyageur qui débarque à Tunis » (H. Dunant : *Notice sur la Régence de Tunis*, Genève, 1858).

vivante, bien que peu nombreuse « colonie européenne » (26) avec ses deux « sociétés », au sens rigoureusement balzacien du terme : 1° le monde des divers consulats, auquel se joint le personnel d'encadrement de l'armée tunisienne et de certains services beylicaux ; 2° les négociants, installés soit pour leur compte, soit comme agents presque héréditaires de très vieilles maisons de commerce. « Colonie », qui, en particulier pour nous, a ses titres de noblesse remontant officiellement à l'an 1577, date de fondation du Consulat de France. Situation privilégiée, par la nature et les « relations de bonne correspondance », de nos consuls et marchands en cette échelle de Tunis où, aussi bien qu'en sa voisine barbaresque, le dicton vaudrait que « le Français peut cuire sa soupe chez lui et venir la manger chaude à Alger ». Et cette prééminence de nos couleurs, traditionnellement soutenue et affirmée, nous la voyons soulignée par les voyageurs en la Régence à l'époque de Flaubert.

C'est ainsi qu'envoyé en mission archéologique par le comte Walewski, A. de Flaux note, en 1861, que si « les Français sont peu nombreux à Tunis, cependant le Consul de France a le pas sur tous les autres » et qu'« il faut avoir été à Tunis pour se faire une idée de la grande situation que M. Léon Roches (le consul d'alors) a prise ; je n'exagère rien en disant qu'après le Bey et à côté du Khaznadar et du général Khereddine, il n'y a point d'individualité comparable à la siennè... » Notre Consul a pourtant affaire à forte partie en la personne de son collègue britannique, — « très instruit et très riche » —, M. Wood et de son épouse laquelle « tient par orgueil national à représenter dignement Populente Angleterre ». Néanmoins, remarque l'envoyé du Comte Walewski, « c'est du consulat de France que part toujours le signal des fêtes. M^{me} Roches est à peine de retour de sa belle résidence de la Marsa qu'elle inaugure le carnaval par un grand bal ». Et, bien entendu, M^{me} Wood de « répondre de suite à ce joyeux appel » (27). En l'absence du Consul Général et de sa femme, M^{me} et M. Alphonse Rousseau, premier drogman, reçoivent au nom de la France. Outre les Roches, les Wood, les Rousseau, assistent à ces réunions de la *season* d'hiver toutes les autorités diplomatiques de la Régence « représentant, nous dit le genevois Henry Dunant, dix à douze pays » : auprès de S.E. le comte Raffo, interprète en chef et presque ministre des Affaires Etrangères du Bey, diverses notabilités, comme les de Nyssen, dont la famille est fixée à Tunis depuis de longues années ; le D^r Heap, fils de l'ancien représentant des Etats-Unis à Tunis ; la famille de Montès où l'hospitalité est traditionnelle de père en fils ; les « familles Davis, Cubisol, Tullin, Chandlers..., Chapelié, dont le nom est plus que séculaire à Tunis... » (28) figurent aussi les chefs de la Mission Militaire qui, depuis 1827 et surtout avec Ahmed-Bey, a été créée pour donner à la Régence une armée à l'européenne, notamment le lieutenant-colonel français de Taverner ou le colonel piémontais Calligaris, lequel a laissé, de cette vie mondaine de Tunis une Relation des plus pittoresques :

...« Je dis, écrit-il par exemple sur le sujet, *haute société*, parce qu'il ne faut pas confondre les réunions des commerçants avec les salons

(26) Pélissier de Raynaud l'estime à 15.000 « chrétiens » en 1956 ; et, en 1860, Victor Guérin, à 10.000 Européens, savoir : 5.000 Maltais, 3.000 Italiens, 500 Grecs, 1.500 Français, Espagnols, Allemands et Anglais, mais « ce sont les Français qui dominent », — par la qualité, bien entendu, plus que par le nombre.

(27) A. de Flaux : *La Régence de Tunis au XIX^e siècle*, Paris, 1865. — V. aussi P.H.X. (Paul d'Estournelle de Constant) : *La Politique Française en Tunisie, 1854-1891*.

(28) V. Henry Dunant : *Notice sur la Régence de Tunis*, Genève 1858.

des fonctionnaires diplomatiques : ce sont deux classes très distinctes et entre lesquelles il passe une immense ligne de démarcation » (29).

Loin d'être une digression superflue, — comme la plupart des noms précités se retrouvent dans les Notes de Flaubert, — les détails précédents montrent clairement qu'au rebours de l'existence assez grossière des militaires, fonctionnaires et colons d'Algérie, il y avait, depuis longtemps, au « Royaume de Tunis », une véritable *vie de société*, laquelle se manifestait, en dehors de salons, par l'existence d' « un cercle européen, *circolo europeo di Tunisi* avec journaux, billard, où l'on reçoit avec complaisance les Européens de passage ; une société philharmonique... et une bibliothèque où l'on trouve une collection de manuscrits arabes très intéressants ». (30)

Au reste, milieu européen, — malgré ses deux castes, — très fermé, et, du fait de l'ancienneté de familles « fransques » établies à Tunis, d'une réputation bien assise. Monde d'une parfaite moralité. Le temps n'était pas encore, des premières années de l'occupation française, où certains aventuriers s'abattaient, tout comme dans l'Algérie d'après 1830, sur le nouveau Protectorat et donc où, « avant de serrer la main au nouvel arrivant, on lui demanderait d'abord son casier judiciaire ». (31)

(A suivre).

Aimé DUPUY.

(29) V. Ch. Monchicourt : Documents Historiques sur la Tunisie, Relations inédites de Nyssen, Filippi et Calligaris, Paris, 1929.

(30) J. H. Dunant, op. cit. — A. de Flaux, op. cit., écrit en 1865 : « J'ai trouvé à Tunis des protestants du Languedoc qui, à l'époque de la Révocation, étaient allés chercher auprès d'un prince musulman un abri contre les fureurs du roi très chrétien... »

(31) Albert Canal : La Littérature et la Presse Tunisienne, Paris, 1924.

Le Docteur Achille-Cléophas Flaubert

« Dupuytren de la province »

Les habitants de l'insignifiant village champenois de Maizières-la-Grande-Paroisse ne se doutaient pas que le marmot qui venait de naître ce 14 novembre 1784, chez le vétérinaire Nicolas Flaubert, était destiné à devenir une célébrité. Et le plus étonné aurait été le vétérinaire lui-même, si quelqu'un lui avait révélé que ce nouveau-né serait le père d'un illustre écrivain. Tout paraissait tellement immuable en ce 18^e siècle finissant, qu'un Flaubert traditionnellement attaché à son état et ancré à son terroir ancestral ne pouvait envisager d'autre situation pour son fils que la sienne propre et comme cadre de son existence, que la région d'Arcy-sur-Aube. Il est vrai qu'en cette dernière ville, un certain Danton ne raisonnait pas autrement, et qu'à Versailles, le Roi ne pensait pas encore à la mort de Louis XVI.

Est-ce à dire que Nicolas Flaubert dut porter sa tête sur l'échafaud ?

Oui, disent les Mémoires de Samson. Non, répond la tradition familiale : il fut bien mené au supplice, mais l'essieu de la sinistre charrette s'étant rompu, il fallut reconduire tout le monde à la Conciergerie. Tandis qu'on réparait le véhicule, l'aube de Thermidor se levait, les prisons s'ouvraient et l'exécuteur des hautes œuvres en était pour ses frais.

Fariboles que tout cela, affirme l'Histoire : point de charrette à l'essieu rompu, point de Samson non plus, ni de sanglant couperet, mais une simple déportation réduite à quelques mois d'emprisonnement.

Quand, sorti des geôles révolutionnaires, le vétérinaire retrouva son petit Achille, le galopin avait onze ans. Mal dégrossi par un quelconque magister de campagne, il risquait de faire piètre figure à l'Ecole d'Alfort où il se devait d'être présenté, et il fallait au plus vite pourvoir à son instruction secondaire. Le Collège de Sens était tout proche ; on en disait grand bien, et c'est sur lui que Nicolas Flaubert arrêta son choix.

Si curieux que cela puisse paraître, c'était, au lendemain de la Terreur, un prêtre — un vrai, — pas un de ces lamentables curaçonniers qui profitèrent de la Révolution pour jeter la soutane aux orties, qui dirigeait cet important établissement. Cela supposait de sa part une soumission absolue aux lois régissant les rapports entre l'Eglise et l'Etat, et en particulier la prestation du serment schismatique. Il n'apparaît pas que cette formalité ait beaucoup embarrassé notre homme, l'abbé Salgues ; et l'habitude qu'il avait déjà de chanter la Carmagnole entre deux Oremus, lui permit de surmonter aisément les quelques scrupules fanatiques qu'il pouvait garder de ses années de Séminaire. C'est d'ailleurs avec la même aisance d'esprit qu'il se rétracta au bon moment, ce qui lui valut de devenir Vicaire Général à Paris, poursuivant ainsi, par d'habiles retournements de soutane, une carrière parallèle à celle de certains Ducs ou Princes à la poitrine tatouée du fatidique « Mort aux Aristos ».

L'abbé Salgues n'était pas pour cela mauvais précepteur, et il eut en Achille Flaubert un élève brillant et reconnaissant, ce qui n'est pas

coutume. Gustave entendra souvent son père parler avec émotion de son vieux maître et rappeler le temps où, étudiant parisien, il fréquentait son salon, lieu de réunion « des grands hommes et des grandes garces d'alors ». Il citait aussi un de ses livres : *Des erreurs et des préjugés répandus dans la société*. « Livre plein d'esprit », dit l'auteur de *Madame Bovary*, qui avoue l'avoir utilisé « pour son roman », ayant besoin de quelques préjugés pour le quart d'heure.

Ce n'est donc pas un sombre ascète qui façonna l'esprit du jeune collégien de Sens, mais un de ces abbés de cour, matérialistes et voltairiens, qui adoptèrent avec fougue — avec foi — les idées révolutionnaires, persuadés que tout était permis en cette époque de raison triomphante.

D'autres influences vinrent-elles s'ajouter à celle-là ?

Il n'y paraît pas. Durant les courtes vacances qu'on octroyait autrefois aux collégiens, Achille Flaubert retrouvait le cadre étroit du foyer familial, les jeux avec sa sœur aînée, les baisers sonores de sa grosse paysanne de mère et son brave homme de père pesamment encroûté dans sa profession et politiciaillant un peu à ses moments perdus. De cabinet de lecture, éternel refuge des lycéens en liberté, point ; sinon quelques ouvrages dépariellés que leur proximité d'avec les instruments professionnels incite à classer parmi les traités se rapportant aux épizooties, au vèlage, à la castration du bétail et autres gentillesse pour instructives pour un garçon ayant dépassé l'âge de sa Première Communion.

Achille Flaubert demeura six ans au Collège de Sens. Quand il en sortit, vers 1800, il possédait une solide instruction, pétri d'idées nouvelles. L'élève de l'abbé Salgues était devenu athée, ou peu s'en faut ; partisan d'un égalitarisme libéral, il allait grossir les rangs des admirateurs du Petit Caporal. En dehors de cela, il était dénué de tout et en particulier d'argent, ce qui le rendait semblable à beaucoup de bacheliers de tous les temps.

C'est alors que son père adressa une belle supplique au Citoyen Sous-Préfet pour l'adjurer de faciliter l'admission de son fils à l'École d'Alfort ou à l'École Polytechnique. Malgré son accent touchant (et ses fautes d'orthographe), la prose du vétérinaire n'impressionna pas l'Excellence, puisque fin 1802, il proposait, incompréhensif ou facétieux, de céder à un autre sa priorité d'inscription.

Il y avait déjà deux ans qu'Achille était étudiant en médecine à Paris.

On est peu documenté sur les années que passa le jeune homme à la Faculté, jusqu'en 1806, où il est interne de Dupuytren. Nous savons seulement que très bon élève, premier à l'Internat, lauréat à l'École Pratique d'Anatomie, il avait mené la dure vie des impécunieux de son âge, tristement logé, pauvrement vêtu et chichement nourri. A ce régime, sa santé s'était altérée et une pleurésie suivie d'hémoptisies lui valut d'être exempté de ses obligations militaires.

C'est ici le moment de s'en prendre à une tenace légende, celle qui veut que le docteur Flaubert ait appartenu à la brillante pléiade de chirurgiens sortie du tablier de Bichat. Il y a à cela deux impossibilités : la première voulant que Bichat ait été physiologiste et non chirurgien ; la seconde, qu'il soit mort en 1803, à 31 ans, n'ayant donc rien pu enseigner à un étudiant de première année.

Il est assurément singulier que Gustave Flaubert, qui contrôlait avec une minutie vétilleuse la moindre de ses affirmations, se soit si

lourdement trompé sur un sujet où aucun renseignement ne pouvait lui manquer. Et cependant, rien de plus compréhensible, si l'on veut bien se souvenir que Bichat était ce matérialiste glacial qui, parlant de l'esprit vital cher aux animistes, faisait remarquer qu'il avait longtemps disséqué « sans jamais rencontrer le bout de l'oreille de ce petit animal là ».

On devine la résonance profonde que les paroles de ce maître inconnu, rappelées et commentées par ses disciples, devaient éveiller chez l'ancien élève de l'abbé Salgues. Sa vie durant, le docteur Flaubert les rabâchera d'autant plus que sa culture générale n'ira jamais plus loin. Chacun sait qu'à son fils délirant d'enthousiasme littéraire, il opposera toujours le placide et révoltant « à quoi ça peut servir ? » de l'épicier. Impiété artistique devant laquelle Du Camp aura des écoeurements de vieille bigote.

Quand le docteur Flaubert parlait boutique, c'était d'un autre maître que Bichat qu'il se réclamait, et cela Gustave n'était pas obligé de le savoir, car le sanctuaire de la Science médicale lui a toujours été fermé. Ce maître, on a honte de l'écrire, c'était le pitoyable Broussais, dont il faut bien dire quelques mots.

Au moment où Flaubert faisait ses études, l'École de Médecine de Paris brillait d'un éclat qu'elle ne dépassera jamais. Le Directeur, c'est Thouret, un Rouennais propagateur de la vaccination jennérienne ; les Professeurs s'appellent : Dubois, l'accoucheur de l'Impératrice, à qui Napoléon demandant ce qu'il désirait comme honoraires, répondit simplement : « Beaucoup d'honneurs, beaucoup d'argent » et qui méritait largement l'un et l'autre ; Boyer, fondateur de la chirurgie moderne, ainsi que Dessault, moins illustre que Dupuytren, mais au moins son égal ; enfin, Corvisart, qui sut codifier les règles de la clinique telles que tous les médecins les appliquent encore de nos jours : « Le diagnostic — écrit-il — est affaire de raisonnement et non d'intuition, le médecin doit donc se méfier de son imagination et réunir le plus de faits qu'il pourra trouver, les analyser puis, de leur synthèse, tirer ses conclusions. A l'hôpital, le malade sera suivi jour par jour, la moindre modification de son état notée par écrit jusqu'à la guérison, et si le malheur veut qu'il meurt, chaque symptôme observé sur le vivant fera l'objet d'une vérification sur le cadavre entièrement disséqué ».

Nous voici loin des Fagon et de leurs perruques poudrées, du jargon mollièresque et de l'éternelle référence à Aristote. D'ailleurs, tous ces médecins de l'Empire sont les cousins des Maréchaux partis de rien : Dubois était portefaix à l'âge où Brune était forgeron ; quant à Boyer, venu du fond de l'Auvergne en menant des bœufs à Paris, il travaille d'abord comme garçon de laboratoire ; il s'intéresse aux gestes des élèves chirurgiens qui s'exercent sous ses yeux. Une fois qu'ils sont partis, il se donne à lui-même un petit récit de médecine opératoire et devient tellement habile qu'on en fait un démonstrateur. Dès lors, il étudie, passe les examens de médecine et gravit tous les échelons de la hiérarchie universitaire.

C'est hélas ! au même moment qu'apparaît la violente figure de Broussais, un Breton de Saint-Malo, quelque peu médecin puisque pourvu d'un diplôme d'officier de santé, mais fibustier de profession. S'il est venu à Paris en quête de diplômes plus reluisants, c'est, en réalité, la Faculté de Médecine qu'il va prendre à l'abordage ; réunissant en plein vent ce qu'il peut ramasser d'auditeurs, il s'agite, hurle, et ce qu'il vocifère n'a guère de sens. On l'écoute quand même, et chose surprenante, on l'approuve. Narguant le bon sens, Broussais ne voit à toutes les maladies qu'une seule cause : l'irritation, et en particulier

l'irritation du tube digestif, c'est ce qu'il appelle pompeusement « les phlegmasies ». Dès lors, point de remèdes compliqués : la saignée suffit à tout, à condition de lui adjoindre dans les cas désespérés la diète et l'eau de gomme. Jamais, depuis Guy Patin, qui se vantait de saigner les enfants à la mamelle, on était tombé si bas ; et Flaubert, comme Dupuytren, comme tous ses confrères, saignera ses malades avec autant de discernement qu'un automate. A ce régime là, il meurt deux opérés sur trois entre les mains des chirurgiens les plus habiles. Quant aux pauvres hères qui se confient aux maladroits...

C'est de ce tablier là qu'est sorti le père Flaubert et son maître n'est pas Bichat, mais Broussais, despote sanguinaire de la médecine, sentant la brutalité des entre-ponts où il avait grandi, chez qui la violence et l'invective tenaient lieu de raisonnement et dont la pauvreté d'esprit n'avait d'égale que la prétention. Ces débauches de saignées à faire crever d'envie tous les Diafoirus du monde feront dire de lui que si Napoléon a décimé la France, il l'a saignée à blanc, et inspireront aux représentants du peuple qui, au 20^e siècle, savent flairer le vrai génie, l'idée de donner son nom au plus grand hôpital de Paris.

Il nous faut donc reléguer le tablier symbolique et glorieux parmi les vieilles nippes, ce qui est dommage pour la mémoire du docteur Flaubert que nous allons maintenant retrouver auprès de Dupuytren dans le service de Pelletan, à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Mais voici que délivrés d'une légende, il nous faut buter sur une autre : celle d'un Dupuytren qui, d'humeur jalouse, expédia Flaubert en province pour se débarrasser d'un dangereux concurrent.

Il est de fait qu'en 1806, le docteur Laumonier, chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen et proche parent du docteur Thouret, directeur de l'École de Médecine de Paris, s'étant trouvé sans assistant, avait reçu de son confrère parisien une recommandation élogieuse en faveur de Flaubert. C'est ainsi que ce dernier vint à Rouen, mais s'il y resta toute sa vie, c'est simplement parce qu'il épousa la nièce de son « patron » et non à la suite d'une interdiction de séjour proférée par l'atrabilaire Dupuytren.

En 1810, Flaubert était retourné à Paris pour terminer ses études et rien ne s'opposait à ce qu'il restât dans la capitale. Or, qu'a-t-il fait ? Il a soutenu sa thèse sur la façon de préparer les malades aux opérations et dans un prologue dithyrambique couvert de fleurs son maître et ami Dupuytren, dont il n'aurait pas encore, après quatre ans, découvert la félonie ? Après quoi, il est revenu à Rouen, s'est marié et installé 8, rue du Petit-Salut, dans cette maison détruite en 1944 et dont les peintres ont maintes fois reproduit la curieuse cour Renaissance avec son massif escalier apparent. Notons qu'aucune fonction officielle ne retenait Flaubert à Rouen et que, là encore, c'est de son plein gré qu'il y est resté.

Et puis, eût-ce été un bon moyen de neutraliser un concurrent éventuel dans un métier où compte avant tout la dextérité, que de l'envoyer se perfectionner dans un hôpital aussi important ? Après deux ou trois ans de ce régime, c'était un rival imbattable que Dupuytren retrouvait en face de lui. Laissons donc à Chéreau et à Védie la responsabilité de leurs affirmations que rien ne vient étayer mais que tout contredit ; au surplus, Dupuytren n'avait pas à jouer des coudes pour se débarrasser d'un concurrent : sa valeur suffisait.

Le ménage Flaubert vécut donc des seules ressources de la clientèle privée du chirurgien jusqu'en 1815, date à laquelle l'existence du docteur

sera transformée par son accession au poste de chirurgien résidant à l'Hôtel-Dieu.

Neveu par alliance du docteur Laumonier, à qui il allait succéder, il semble que sa nomination ait été chose aisée. C'est malheureusement le contraire qui s'est produit, et on ne connaîtra jamais complètement les noires intrigues qui ont failli lui faire préférer un rival obscur et oublié.

Au début de 1815, l'état de santé du docteur Laumonier devint inquiétant; ce Normand court et gras ayant été frappé de plusieurs attaques d'apoplexie qui l'avaient beaucoup diminué physiquement et intellectuellement. En d'autres temps, cette situation eut été ennuyeuse pour la bonne marche des services hospitaliers; en avril 1815, c'était une catastrophe, car l'Hôtel-Dieu de Rouen était encore encombré des blessés de la Campagne de France que les hôpitaux de Paris avaient évacués vers la province. Par surcroît de malchance, le tableau était identique à l'Hospice Général, second Hôpital de Rouen, où le chirurgien était paralytique. Les administrateurs envisagèrent donc de recruter deux chirurgiens adjoints, et le 7 mars 1815, le comte Stanislas de Girardin, préfet de la Seine-Inférieure, donnait son approbation à cette mesure. Le lendemain, on délibérait sur le choix du successeur à donner au docteur Laumonier; deux candidats étaient en présence: Flaubert et un certain Aumont, chirurgien militaire de la Maison du Roi et comme tel fortement recommandé. Or on était sous la première Restauration et tous les hommes sur qui reposait la responsabilité de la décision étaient, le Préfet en tête, des bonapartistes ralliés aux Bourbons, donc soucieux de donner des gages au nouveau régime. Si encore Flaubert avait fait comme eux! Mais, au contraire, il restait farouchement entêté dans ses idées libérales, vomissait les émigrés et ne se gênait pas pour le dire. A croire qu'il savait que, depuis le 1^{er} mars, l'Usurpateur était débarqué au Golfe Juan. On en était là quand une nouvelle effarante jeta la consternation chez les Flaubert: Laumonier, l'oncle chéri, l'ami de toujours, celui qui au vu et au su de tous avait fait d'Achille son Dauphin, avait écrit à la Commission Administrative pour solliciter « comme récompense la plus douce de ses longs travaux » la nomination du docteur Aumont!

Hélot, qui eut connaissance de cette démarche inattendue, s'est demandé ce qui avait bien pu se passer pour que Flaubert ait encouru la suprême disgrâce de son maître bien-aimé. On en est réduit à des suppositions. La plus vraisemblable veut qu'il se soit agi d'un faux; l'écriture de la lettre n'est pas celle de Laumonier, seule la signature est de lui et tellement tremblée qu'on ne peut se défendre de croire qu'il était presque inconscient quand il parapha ce document. Heureusement, les administrateurs qui savaient à quoi s'en tenir n'en firent aucun cas et portèrent leur choix sur Flaubert.

Restait à obtenir la ratification du Ministre qui, lui, pouvait en bon serviteur de Louis XVIII préférer Aumont.

Est-ce pour gagner du temps au moment où l'Empereur s'approchait de Paris que les Rouennais établirent leur demande dans des formes illégales? Toujours est-il que le 17 mars, le Ministre retournait l'inacceptable dossier Flaubert à la Commission Administrative pour complément d'information.

Le surlendemain, Napoléon couchait aux Tuileries.

C'est le 7 juin suivant que la nomination de Flaubert fut définitivement acquise. Il était temps, on était à quinze jours de Waterloo.

Quelques mois après, le 9 septembre 1815, d'adjoint, il devenait chirurgien-chef, situation qu'il occupera sans défaillance jusqu'à sa mort, trente ans plus tard.

En pleine fièvre romantique, c'est l'image d'un couple de style Louis-Philippe que nous offrent les Flaubert : point d'éclats tumultueux dans cette carrière de bourgeois qui semble avoir ignoré les soucis domestiques et professionnels ; c'est ailleurs que chez lui que Gustave devra chercher des modèles pour ses cœurs ravagés.

Est-ce à dire qu'il ne se passait rien dans la journée du docteur Flaubert, à l'Hôtel-Dieu de Rouen ? Jugeons-en plutôt.

A cinq heures et demie du matin en été, à six heures en hiver, entre l'appartement privé du chirurgien et la salle Saint-Charles où l'interne de garde se tient en permanence, une porte s'ouvre et laisse entrer le docteur dans toute sa majesté : bottes vernies, redingote et huit reflets.

La visite commence aussitôt : interminable défilé au long des rangées de lits avec une longue station auprès de chacun d'eux, lecture morne et malhabile d'un élève qui décrit « l'observation » du malade, interrogation, commentaire par le chirurgien qui, souvent, annote de sa propre main le registre tenu par l'étudiant, colloque avec l'interne, dialogue laborieux avec les malades trop peu loquaces ou exagérément volubiles, mais toujours à côté de la question. Voilà à quoi se passe une bonne partie de la matinée.

Après, on ouvre la consultation, en général très fournie : les assurances, les Mutuelles étant inconnues, ceci oblige les petits rentiers et les boutiquiers à côtoyer les gens du commun malgré leur aversion non déguisée pour l'hôpital. Le dernier consultant parti, le chirurgien et son escorte de tabliers blancs gagnent l'ampithéâtre de dissection, où il est devenu d'usage, depuis Corvisart, de s'essayer à juxtaposer aux lésions constatées sur le mort les symptômes que présentait le vivant. C'est toujours la démonstration péremptoire d'un échec ; à cette leçon d'humilité plus instructive que toutes les déductions artificielles, le docteur Flaubert ne cherche jamais à se soustraire : il travaille ses cadavres avec furie et profitant de la communication facile entre son logement et le dépositaire mortuaire situé contre le mur de son jardin, il s'échappe souvent de chez lui, plantant là Madame et ses invités, pour « disséquer comme un carabin ». Parfois, cramponnés au treillage de la vigne, Gustave et Caroline jettent par dessus le mur des regards curieux qui mettent leur père en courroux...

Quand les vérifications anatomiques se terminent, il est en général près de midi. Chose singulière, c'est aussitôt après ce puant intermède qu'il est d'usage d'opérer, sans asepsie et même sans hygiène élémentaire (les chirurgiens se lavent bien les mains, mais c'est une fois l'ouvrage terminé, quand le malade a été pansé, ses plaies bourrées de charpie poissée de miel, de cérat, d'axonge et autres friandises régalières pour les asticots). On le voit, la salle d'opération sent encore la boutique crasseuse du barbier, ce berceau de la chirurgie. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, au bout de quelques jours, toutes les plaies suppurent, c'est ce qu'on appelle la pourriture d'hôpital, et loin de le déplorer, médecins et chirurgiens s'en réjouissent au point de se lamenter si d'aventure ce redoutable phénomène n'apparaît pas.

Bien entendu, pas d'anesthésie. Ce n'est qu'en 1840, que le dentiste américain Morton tentera les premiers essais dans ce domaine, et le docteur Flaubert n'a que mépris pour cette dangereuse nouveauté.

En revanche, quelle habileté ne lui faut-il pas déployer pour épargner le plus possible de souffrance au cours de l'opération. Tout y est réglé d'avance comme pour un ballet, chacun des aides sachant quel instrument il devra présenter à l'instant précis et au point exact où la main du chirurgien pourra le saisir en économisant ses gestes pour qu'il soit plus prompt. Et ils sont nombreux, ces instruments, surtout avec le docteur Flaubert, qui recommande toujours d'en avoir trop plutôt que de risquer d'en manquer. Quant au patient, purgé, saigné, tremblant, il contemple d'un œil hébété les préparatifs de son supplice ; on l'assujettit de liens qui le meurtrissent, tandis que des voix charitables murmurent à son oreille que ce n'est rien, qu'on ne va faire qu'une toute petite incision, juste pour débrider les chairs, qu'on ne commencera pas sans le prévenir et qu'il y a encore un bon quart d'heure de préparatifs.

A ce moment, la voix du docteur Flaubert laisse tomber ces mots : « Y sommes-nous ? » C'est le signal convenu. Un hurlement, un ruissellement tragique, un choc sourd, une jambe est tombée en l'espace de cinq à dix secondes. On applaudit, comme au théâtre, et n'y est-on pas vraiment au théâtre, lorsque des chirurgiens, Pean par exemple, opèrent en habit à queue ? Le docteur Flaubert déteste ce cabotinage de mauvais aloi, mais il sera toujours sensible aux compliments des confrères sur sa virtuosité opératoire, et la plus grande satisfaction de sa vie sera de savoir que son fils Achille, chirurgien comme lui, l'égale et le surpasse peut-être, au point de gagner de vitesse, lors d'un concours, les membres du Jury qui avouaient ne rien avoir suivi de l'opération exécutée en un clin d'œil.

C'est seulement après cette matinée bien remplie que le docteur Flaubert regagnait son appartement. L'après-midi, il recevait chez lui des consultants fortunés, retournait ensuite dans les salles de malades pour la contre-visite, puis faisait atteler pour aller en ville où au fin fond de la campagne normande, l'usage voulant qu'on se fasse opérer chez soi quand « on avait de quoi ».

Ce n'était donc pas une sinécure que la place de chirurgien de l'Hôtel-Dieu. Ajoutons-y les cours de l'École de Médecine et la surveillance des élèves, chapitre sur lequel la police royale ne transige pas : la jeunesse est insubordonnée, chacun sait cela, et c'est parmi elle que se recrutent tous les conspirateurs. Voyons plutôt : « Le fils Guérin — écrit le Préfet au docteur Flaubert — a été abordé l'autre nuit non loin de l'Hôtel-Dieu par un particulier portant une lévite blanche (ou bien noisette), qui lui a montré une fenêtre en lui disant qu'il revenait d'Angleterre et qu'il fallait se méfier des mouches. Un tel état d'esprit est inquiétant chez les élèves en Médecine, aussi ne saurais-je trop vous engager à bien les surveiller ».

On en frémit encore avec le défunt Préfet.

« Surveillez vos élèves ». C'est aussi le leit motiv de l'Administration, qui se plaint de l'irrespect des étudiants envers les religieuses. Le docteur Flaubert lui-même est surveillé de près, et un rapport de police le range parmi les libéraux, ce qui vous a un relent d'anarchisme, en ajoutant toutefois qu'il ne cherche pas à faire prévaloir ses opinions politiques.

Cela n'empêchera pas le chirurgien de l'Hôtel-Dieu de parvenir au faite des honneurs sans autres difficultés que d'inévitables heurts avec des confrères trop ambitieux ou jaloux de la place réservée au fils Flaubert avant même qu'il ne succède à son père.

Membre de l'Académie de Rouen dès 1815, le docteur Flaubert ne

s'est pas signalé par l'importance de ses communications et son discours de réception trahit les difficultés qu'il rencontra toujours dans son commerce avec les Muses. Discours tellement creux et ampoulé, qu'il évoque irrésistiblement celui des Comices Agricoles de *Madame Bovary*. On tremble à la pensée que Gustave ait déniché dans un tiroir la prose de son papa, pour oser s'en servir en vue de ce chef-d'œuvre de ridicule oratoire. N'en était-il pas capable, lui qui respectait si peu de choses ?

Les qualités du docteur Flaubert étaient surtout pédagogiques ; excellent démonstrateur, doué d'une personnalité rayonnante, il est normal qu'il ait marqué de son empreinte tous les élèves qui ont suivi son enseignement et conquis l'estime des malades aussi sensibles à sa bonté qu'à ses amicales brusqueries. Mais ce n'est pas de lui qu'il fallait attendre de volumineux traités ; vivant dans l'immédiat, il n'attendait rien de la postérité et il est inévitable que son souvenir se soit éteint avec la dernière génération qui l'a connu. « Dupuytren de la province », l'a-t-on surnommé à juste titre, mais avec cette réserve que le célèbre baron a décrit des affections qui portent toujours son nom, tandis que du chirurgien de Rouen, il ne reste que ces quelques lignes rappelées récemment par le docteur Pierre Jouanneau, l'un de ses successeurs les plus émérites : « La Médecine et la Chirurgie sont deux sciences qui, toujours, veulent marcher ensemble, mais qui faiblissent et chancellent dès qu'elles sont désunies ».

Dans les premiers jours de janvier 1846, le docteur Flaubert se mit à souffrir d'un phlegmon de la cuisse. Ce fut son fils qui l'incisa, sans réussir à empêcher que l'infection n'entraînât la mort. Cet événement fut douloureusement ressenti à Rouen et les ouvriers du port se souvinrent avec émotion de celui auquel bon nombre d'entre eux devaient la conservation de la vie ; et c'est, porté sur leurs bras, que le cercueil du chirurgien gagna le Cimetière Monumental.

Ce jour-là, dans la jolie maison de Croisset, les mêmes mains qui avaient incisé puis pansé le phlegmon meurtrier du docteur Flaubert, accouchaient la bien-aimée Caroline. Il n'en fallait pas davantage pour déclencher une fièvre puerpérale à laquelle la jeune femme ne pouvait survivre, et les pauvres moyens que possédaient les médecins de l'époque ne lui furent, on le devine, d'aucun secours.

Huit jours après, M^{me} Flaubert n'avait plus pour reposer des yeux qui pleuraient un mari et une fille, qu'un nouveau-né vagissant que son fils Gustave berçait déjà comme une vieille nounou.

Docteur GALÉRANT.

Du nouveau sur la Jeunesse de Flaubert

Une des principales difficultés rencontrées dans toute étude psychologique sérieuse réside dans le manque de documents se rapportant aux années, si décisives pour la formation, de l'enfance et de l'adolescence. La gloire, mis à part ceux qui sont destinés au trône, vient trop tard pour garder la trace de ces circonstances singulières qui contribuent à expliquer les déformations et les nuances de la personnalité. Le biographe doit se contenter d'une poignée de lettres d'enfant, peut-être de quelques bulletins scolaires, d'un certain nombre d'anecdotes conventionnelles et d'une masse de pieux souvenirs. Ceci est particulièrement vrai de Flaubert et c'est particulièrement irritant, car il est peu d'écrivains d'une telle envergure dont l'imagination plonge aussi profondément dans la jeunesse. Chez lui, l'esprit était captivé du passé et ressuscitait les scènes et les enthousiasmes des premières années ; mais de celles-ci nous savons peu de choses, sauf ce qu'il nous dit lui-même. Louise Colet a eu beaucoup moins d'influence sur la personnalité du romancier qu'Elisa Schlesinger ou même Gertrude Collier. Mais s'il existe beaucoup de documents sur la première, il n'en est pas de même sur la seconde, à part les faits révélés par la persévérance de Gérard-Gailly et pratiquement rien de la troisième.

Tout ceci est sans doute inévitable ; en tout cas, malheureux. Mais on ne pourrait guère mieux faire en 1954. Il est donc heureux qu'on dispose enfin d'un nombre considérable de documents sur les Collier. Ils constituent deux lots : le premier, qui concerne la plus jeune des filles, Harriet, a été découvert à Edimbourg ; le second, qui concerne l'aînée, Gertrude, est à Londres. Harriet, qui revint de Paris en Angleterre avec sa famille en 1846, épousa plus tard Sir Alexander Campbell de Barcaldine et non Sir Thomas Campbell, comme Flaubert l'indique par erreur (1), et elle semble n'avoir rencontré celui-ci qu'une fois par la suite, en 1851, lors de sa visite à la Grande Exposition de Hyde Park. Pendant l'automne de 1952, Miss C. B. West, du Royal Holloway College de l'Université de Londres, étudiant les papiers des Barcaldine à Edimbourg, découvrit huit lettres autographes de Flaubert adressées à Harriet et une de Caroline, la sœur de l'écrivain, morte en 1846. Ces huit lettres ayant paru dans le Supplément des Lettres de Flaubert, nul besoin d'en parler ici davantage (2). Les papiers de Gertrude Collier, en revanche, sont si importants qu'ils réclament une explication préliminaire.

Penser à Gertrude Collier en se limitant à la jeunesse de Flaubert, comme on le fait toujours, est trompeur et injuste envers sa mémoire, car elle avait une grande distinction personnelle. Peu après son retour en Angleterre, elle épousa Charles Tennant de Cadoxton Lodge, qui fut pendant des années membre de St-Alban's. Pendant au moins deux générations, la maison de Mrs Th. Tennant, à Richmond Terrace, fut le rendez-vous d'éminentes figures de la Politique et des Lettres. Née en 1819, Gertrude n'est morte qu'en 1918, dans sa 99^e année. La petite fille

(1) Flaubert. Correspondance. Ed. Conard, 1926-1933. Tome IV, page 87. (Henriette se maria en 1855).

(2) Miss Constance West m'a fait profiter aimablement d'un certain nombre de notes complémentaires qui n'ont pas été publiées en France.

qui avait dansé à la Cour de Charles X vécut assez pour connaître les trois grandes batailles d'Ypres et dans l'intervalle, elle avait reçu John Bright et Ruskin, Tennyson et Huxley. Mr Gladstone et Lord Kitchener avaient été ses hôtes et elle avait connu Daudet et Hugo, Gambetta et Renan (3). Son amitié d'enfance avec Flaubert fut loin d'être sa seule rencontre avec le génie et il est faux de la représenter comme une femme s'accrochant désespérément à sa seule connaissance célèbre. Si elle se souvenait de lui trente ans après sa mort et si son nom semble avoir tenu une place à part dans ses affections, ce fut pour d'autres raisons plus intimes.

Les papiers, dans la mesure où ils se rapportent à Flaubert, forment six lots : 1° un paquet de lettres, quatre de Caroline Flaubert à Gertrude ou à Harriet, trois de Maxime Du Camp, Fauvel et Emile Hamard sur la mort de Caroline et une de Flaubert ; 2° un manuscrit intitulé *Souvenirs du Passé* de Mrs Tenant de Cadoxton ; 3° un carnet manuscrit intitulé *Ecrit sur demande* et renfermant le récit romancé de sa jeunesse ; 4° un *Recueil de Souvenirs*, manuscrits destinés à Caroline Commanville, qui en a traduit un passage dans l'étude qu'elle a consacrée à son oncle en tête de la première édition de ses lettres en 1884 (4) ; 5° un feuillet manuscrit séparé, sur sa première arrivée en France, écrit à 92 ans (*Feuillet Simple*) ; 6° 56 pages in-4° de souvenirs dactylographiés (5). Grâce à l'amabilité et à la libéralité de Mrs Coombe Tennant et de Mr Alexander Coombe Tennant, l'actuel détenteur de ces papiers et petit-fils de Gertrude, on peut maintenant évoquer la jeunesse de celle-ci et son amitié avec Flaubert.

Quand les Collier gagnèrent-ils la France ? La réponse traditionnelle, à savoir que le Capitaine Collier était alors attaché naval britannique à Paris (6), n'est pas la vraie ; le Foreign Office précise qu'à aucun moment, il n'eut de mission officielle. La vraie raison de son départ d'Angleterre fut d'échapper à ses créanciers et de vivre à meilleur compte sur le Continent. D'après Gertrude, il avait emmené sa famille en voyage à Madagascar et, à son retour, appris « la terrible nouvelle que son banquier, à qui il avait confié l'argent de la succession échue de son frère aîné, le Colonel Collier, des Coldstream Guards, avait levé le pied. La banque était ruinée entièrement. Il fallait nous enfuir en France. On nous mit donc à bord d'un bateau de pêche, je crois, et nous débarquâmes de nuit à Honfleur. Là, mon père prit une petite maison dont je me rappelle surtout le papier, comme si je le revoyais » (7).

(3) Pour ces deux portraits, voir Mrs Bellöc Lowndes. *Les joyeuses Epouses de Westminster*, Londres, 1946, p. 119, an Mr Olivier Lodge, *Christophe : Etude d'une personnalité humaine*, Londres, 1918, pages 93 et 94.

(4) Correspondance, Tome I, page IX, XLV.

(5) *Réminiscences*. La pagination dative de la plupart de ces feuillets est à peu près impossible et ne saurait être admise en référence. Il est difficile de donner une date certaine aux lots 2 à 6, à en juger par l'écriture ; ces feuillets furent écrits dans des périodes variées entre 1880 et 1911. En plus de ces sources écrites, il a été considérablement profité des recherches personnelles de Miss Coombe Tennant.

(6) Voir aussi René Dumesnil, *Gustave Flaubert*, Paris, 1932, page 70 ; Philip Spencer, *Flaubert*, Londres, 1952, page 27. Il appert d'une lettre en possession de Mrs Coombe Tennant que Léon Degoumois a découvert cette erreur aux environs de 1928, mais qu'il ne publia jamais le fait. Sur l'Amiral Collier, voir W. R. O'Byrne, *A Naval Biographical Dictionary*, Nouvelle édition, volume 1, 1861, page 223.

(7) *Réminiscences*. Le *Feuillet simple* donne comme nom de banque : Stevenson (sic) et ajoute : « J'étais âgée d'environ 4 ans ».

Gertrude naquit le 9 novembre 1819. La Banque Stephenson fut déclarée en faillite au début de 1823 (8), et c'est au printemps de cette même année que les Collier arrivèrent vraisemblablement en France.

Six mois plus tard, ayant recouvré quelque chose du naufrage de sa fortune, le Capitaine Collier décida d'aller vivre à Paris, où il prit maison dans les Champs-Élysées. C'était, selon Gertrude, un caractère si vigoureux que Flaubert, tout en se préoccupant des problèmes de l'adolescence, a pu l'observer suffisamment pour en faire le portrait dans les *Mémoires d'un Fou*. « Il jurait par ses marins et se vantait de ne pas comprendre un mot de français » (9). Le prestige militaire dont jouissaient les Anglais dans le Paris de la Restauration lui servait, dans ses marchandages, d'arme favorite, mais jamais il ne pouvait se passer des services de Gertrude comme interprète. « Ainsi, s'il entraînait dans une boutique, il disait : « Dis à ce drôle que je suis Anglais et qu'un Anglais, à lui seul, peut envoyer quatre Français sur le tapis et qu'ils doivent me livrer tout de suite ». Et il commandait une foule de choses : sucre, pain, beurre, légumes... Il allait d'une boutique à l'autre et l'on inscrivait sur un bout de papier le montant de ses achats (10).

...On suppose généralement que les Collier rencontrèrent les Flaubert à l'Agneau d'Or, auberge tenue par la Mère David, à Trouville. En réalité, les deux familles occupaient des maisons séparées. Gertrude explique que son père, l'Amiral Collier ; sa tante, Mrs Aidé ; sa mère et tous ses frères et sœurs passaient l'été ensemble à Trouville. L'endroit était sauvage et peu fréquenté, sans orchestres, foules ou esplanade. On pouvait y mener une vie sauvage, sans être observé de personne et s'y amuser librement. La maison était primitive. Ce qui pouvait manquer, on trouva bientôt qu'on pouvait se le procurer à l'Hôtellerie de la Mère Oseraie dans le petit port de Trouville (11). « Le docteur Flaubert, ajoute-t-elle, venait là tous les ans et occupait la plus belle et la seule maison de la plage, en mettant à part celle de la Duchesse de Royan (12). C'était une demeure démodée, située à l'écart, à un seul étage avec des fenêtres tout autour à volets gris. Elle était enclose d'une palissade peinte aussi en gris et ensevelie, d'un côté, en partie, sous des monticules de sable couverts d'herbes rudes et de jones marins. L'intérieur était très confortable » (13).

Dans ses carnets, Gertrude se répète beaucoup. Dans le plaisir qu'elle trouve à se souvenir, elle revient plusieurs fois sur la même histoire et en en changeant si peu les détails que l'on croit à sa véracité. Non seulement dans le *Recueil de Souvenirs*, mais aussi dans le demi-romancé *Écrit sur demande*, elle décrit sa première rencontre avec les Flaubert. Peut-être le *Recueil de Souvenirs* est-il plus coloré.

« Un jour... je remarquai perché en haut d'un roc, tout au bout du

(8) La Gazette de Londres, 15 février 1823, page 263.

(9) *Souvenirs du Passé*.

(10) *Réminiscences*.

(11) *Recueil de Souvenirs*, Spencer, Flaubert, page 43. Suivant Bourke, est dans l'erreur en parlant de six enfants : il y en avait une septième, Adeline. Le nom de Harriet est écrit tantôt Harriet, Harriette et Henrietta.

(12) Gertrude indique dans ses *Souvenirs du passé* qu'un chalet appartenait à la Duchesse de Royan.

(13) *Recueil de Souvenirs*. L'indication que les Flaubert descendaient régulièrement à l'Agneau d'Or est probablement due à la description de l'Auberge, faite au second chapitre de *Un Cœur simple*, où Trouville et ses environs sont décrits.

petit port de Trouville, un pittoresque chalet appartenant, me dit-on, à un peintre de marines qui l'avait construit, M. Mozin (14). Je proposai à mon cousin (15) de nous lancer à l'assaut du chalet enchanteur pour voir un vrai artiste... Nous escaladâmes hardiment la hauteur en plein soleil et nous nous trouvâmes devant une porte grande ouverte menant à une vaste et belle pièce, à plafond haut et qui s'étendait sur toute la longueur de la maison avec une fenêtre à chaque bout. Les cloisons étaient de bois teint tapissées de peaux variées et recouvertes d'un indescriptible bric-à-brac. Mais, surpassant en beauté le cadre et la mer bleu sombre que l'on voyait par les fenêtres, une jeune fille, vêtue d'une robe de mousseline à la teinte fraîche, dessinait à une des tables. Elle leva les yeux sur nous, un instant, et reprit son travail avec une fière indifférence (16).

Gertrude s'arrange pour prendre des leçons en même temps que la jeune fille qui est Caroline Flaubert et elles rentrent ensemble. « Mon père m'aperçut de la fenêtre, accompagnée d'une étrangère. Il s'avança vers nous et enleva son chapeau. Je m'écriai en anglais : « Papa, n'est-elle pas jolie ? » Elle parut très embarrassée, rougit et dans l'anglais le plus pur : « Excusez-moi, je dois vous dire que je comprends l'anglais ». Puis elle nous salua et, à notre surprise, pénétra dans la maison grise à la palissade (17).

Puis, voici Gustave :

« Quelques jours s'écoulèrent. Comme nous revenions à petits pas à la maison, un jeune homme que j'avais souvent remarqué passa : « Ah ! c'est toi », dit-elle familièrement. C'était un jeune homme grand, mince et gracieux, en chemise de flanelle rouge, pantalon de gros drap bleu, une écharpe de même couleur serrée autour de la taille et un espèce de sombrero mou campé négligemment sur la tête. Je lui demandai gravement qui c'était : « C'est mon frère, répondit-elle. Il est très sauvage. Il vient de se baigner. Il est toujours dans l'eau » (18). Gustave s'efforçait de nous éviter, mais Trouville était si petit et il n'y avait là personne d'autre.

» Il était toujours accompagné d'un Terre-neuve noir appelé Néo. Le chien se baignait avec lui, partageait sa vie. Ils se promenaient lentement ensemble avec un magnifique dédain de « la famille anglaise ». Un jour que le vent soufflait et que je me promenais avec mon petit frère, l'amusant à ramasser des pierres pour les jeter dans la mer, l'une d'elles dut involontairement atteindre Néo qui bondit de la vague écumante et se précipita sur moi. Je reculai en titubant, mon grand chapeau de paille tomba et fut emporté par le vent. J'étais couverte d'écume, le chien se secouait avec violence. Son maître accourut pour s'excuser et rappeler le coupable et il me ramena mon chapeau. Ce fut la première fois que je lui parlai (19).

» De nature, j'étais sauvage, gaie, coquette, peut-être ; bientôt, je

(14) Charles-Louis Mozin (1806-1862), de même que Paul Huet et Jadin vinrent à Trouville avec Alexandre Dumas père. Voir aussi René Dumesnil (G. Flaubert, p. 69).

(15) Celui-ci fut Hamilton Aidé, le poète nouvelliste, une des relations de Flaubert. Voir Flaubert : *Mémoires d'un Fou*.

(16) Recueil de Souvenirs.

(17) Écrit sur demande.

(18) Écrit sur demande.

(19) Recueil de Souvenirs.

lui dis toutes mes idées insensées et magnifiques sur ce qu'on devrait apprécier, ce pour quoi on devrait vivre et combattre. Hélas, il écoutait et souriait avec une superbe indifférence, sifflait son chien et s'éloignait. Cette indifférence me piqua. Je résolus d'attirer ses regards et de l'obliger à m'écouter et à rechercher ma société. Mon père, ignorant ce qu'il faisait, me dit : « Quel superbe jeune homme, quel dommage qu'il » soit français ! » (20) En devenant plus intime, Gustave ne changea pas de manières. Il traitait ma mère, ma tante, Mrs Aidé, avec la plus complète indifférence, riait du français de mon père, m'appelait par mon prénom, ridiculisait notre respect du dimanche, mais s'informait des habitudes anglaises avec intérêt. Il s'étonnait que l'on agisse par devoir et exprimait le plus grand mépris et la plus profonde pitié de toutes les concessions que l'on nous apprend à faire à la société... Je trouvais sa vie sans but et je le lui dis. Alors, avec des plaisanteries et des drôleries sans fin, il décrivait toutes ces vies vulgaires et mesquines d'épiciers et de bourgeois qui faisaient, selon lui, mon admiration. Quant à lui, il lui suffisait de regarder le ciel bleu, le sable jaune et les flots verts (21).

» Tel était l'être à qui je donnai mon premier amour. Ma coquetterie n'était qu'une forme de l'ambition. En réalité, je ne voulais pas m'avouer que je l'aimais et qu'au fond de moi-même je partageais toutes ses aspirations passionnées » (22).

Tel est le revers de l'histoire racontée par Flaubert au Chapitre XV des *Mémoires d'un Fou*, et à tout prendre, c'est la version de Gertrude qui est la plus convaincante. Il est vrai qu'elle n'est pas entièrement d'accord avec elle-même. Alors que tous ses *Souvenirs* semblent avoir été destinés au lecteur et manifestent un respect scrupuleux des faits, le demi-romancé *Ecrit sur demande* paraît, malgré son titre, avoir été écrit pour elle seule. On l'ouvre donc avec une certaine prudence ; et il tourne certainement au roman quand l'héroïne Nellie Neville entre en possession d'une fortune et d'un titre, alors que son père hérite d'un comté. Mais cet élément romanesque est, pour ainsi dire, la revanche du désir ; il s'explique amplement par la pauvreté subie par Gertrude dans sa jeunesse. Toutes les fois que le livre met en scène des gens connus (sous un voile transparent, Marguerite Hébert, c'est Caroline Flaubert, et César, c'est Gustave), il semble digne de foi. A comparer les points où ce manuscrit touche aux autres souvenirs de Gertrude, l'écart est négligeable et explicable (23). La valeur de *Ecrit sur demande* est dans sa franchise. Il montre les sentiments véritables de Gertrude. Ici, comme dans ses autres écrits, elle fait preuve d'une remarquable mémoire visuelle. Aussi peut-on la considérer comme l'un des rares, mais sûrs témoins de la jeunesse de Flaubert.

Ainsi la mise en scène précoce de soi-même et l'espèce de jactance qui nous frappent dans les *Mémoires d'un Fou* trouvent leur correctif dans les notes de Gertrude. Qu'elle et Flaubert aient été attirés l'un vers l'autre, n'est pas douteux, surtout elle par lui. Peut-être flirta-t-il avec elle, comme il le raconte ; peut-être, sans le vouloir, l'encouragea-t-elle plus qu'elle ne le crut ? Mais on ne peut se défendre d'un soupçon :

(20) *Ecrit sur demande.*

(21) *Recueil de Souvenirs.*

(22) *Ecrit sur demande.*

(23) Dans le récit de leur première rencontre avec Caroline, à titre d'exemple, Gertrude ne parle pas de son cousin qui, après tout, n'a rien à faire avec l'histoire.

ces épisodes des *Mémoires d'un Fou* sentent trop ce vieil ennemi de la Vérité : la Littérature.

Quand tous ces événements eurent-ils lieu ? Eclaircissent-ils la chronologie contestée de Trouville ? Flaubert, lui-même, note que quand il rencontra Gertrude pour la première fois, elle avait quinze ans. « J'étais, je crois, en cinquième » (24). Ces indications concordent et désignent l'été de 1835. Malheureusement, la seule indication de Gertrude sur ce point, à savoir « qu'elle avait alors près de 17 ans » (25) correspond à l'année 1836. Bien que l'on soit naturellement porté à croire Gertrude, il est pratiquement certain qu'ici elle se trompe, car, comme l'a montré Gérard-Cailly, c'est dès 1836 que les Schlésinger arrivent à Trouville (26). Mais si Gertrude fait erreur, il ne s'ensuit pas que Flaubert ait raison. En réalité, la date de 1835 soulève de sérieuses difficultés. Car, comme on le verra bientôt, Gertrude parle d'une époque où Harriet était déjà malade, et d'après une lettre de la mère de celle-ci, c'est au plus tôt en 1837 que les symptômes apparurent (27). Or, cette année de 1837 répond fort bien à l'atmosphère émotionnelle du récit de Gertrude, mais ne cadre pas du tout avec les *Mémoires d'un Fou*. Peut-on choisir entre les deux dates de 1835 et de 1837 ? Aucune solution définitive n'est possible, attendu que Flaubert ne parle pas de la santé de Harriet à l'époque en question. Mais Mrs Collier est un témoin irrécusable et Gertrude un témoin sûr. N'est-il pas très vraisemblable que Flaubert en a pris à son aise avec les dates ; qu'il a transposé les deux rencontres ; cherché à donner plus d'importance à son amour pour Elisa, en prétendant qu'il l'avait rencontrée après les Collier et non avant ; rajéuni délibérément son portrait de Gertrude et que la composition des *Mémoires d'un Fou* est beaucoup plus habile et savante qu'on ne l'a jusqu'ici supposé ? Il est certes difficile de croire que les faits racontés par Gertrude eurent lieu en 1835, alors qu'elle n'avait que 15 ans et que Flaubert était deux ans plus jeune.

Bien que Gertrude n'ait jamais rencontré Elisa, on trouve dans son portrait de M^{me} Flaubert une certaine compensation.

« Elle était brune comme une bohémienne avec des yeux noirs mélancoliques et des cheveux noirs luisants. La face était pâle, imposante et solennelle, comme si elle n'eut jamais souri. On aurait dit qu'elle avait eu une grande épreuve dans son passé et qu'elle en pressentait une autre un jour » (28).

Gertrude parle longuement de l'admiration de Flaubert pour Victor Hugo et décrit ainsi sa passion de la littérature :

— Et vous, me dit-il, en se tournant vers moi, alors que nous arpentions lentement le rivage, que lisez-vous ? — Oh, je lis rien que

(24) *Mémoires d'un Fou*, dans *OEuvres de Jeunesse*, Paris, Conard, 1910, Tome I, page 517.

(25) Écrit sur demande.

(26) Pour la discussion de cette chronologie, lire Spencer, *Flaubert*, pages 43 à 45. Gertrude commit une erreur curieuse en signalant la présence du fils aîné du docteur Flaubert, récemment marié, et de sa femme, et de son petit enfant. *Recueil de Souvenirs*, Achille Flaubert ne se maria pas avant 1839. Gertrude confond évidemment cette rencontre avec une autre rencontre en famille quelques années plus tard, vraisemblablement à Rouen.

(27) Communiqué par Miss West et écrit aux environs de 1843. La date de naissance de Henriette Collier peut se situer entre 1821 et 1823.

(28) *Recueil de Souvenirs*.

pour m'amuser ! — Vraiment ? Quel dommage ! Ne lisez pas, comme les enfants, pour vous amuser, ni comme les ambitieux pour vous instruire. Non, lisez pour vivre (29). Je ne voudrais pas qu'une nature aussi fine que la vôtre se perde dans les tracas et l'oïseté » (30).

Harriet, supposait-on, devait avoir quelque chose dans la colonne vertébrale et gardait constamment le lit (31). Un soir d'été que les fenêtres de sa chambre étaient ouvertes, un coup de vent de la mer poussa le rideau de mousseline sur la chandelle allumée et mit le feu à la chambre.

« Les Flaubert virent les flammes de leurs fenêtres et le père et le fils accoururent à notre secours. Gustave monta immédiatement à la chambre d'où sortaient les flammes et descendit ma sœur. Cependant, les secours étaient arrivés, le feu éteint et tous s'étaient rassemblés autour de ma sœur craignant que l'émotion ne lui eut donné un choc grave. Les Flaubert offrirent de la transporter chez eux. Dès lors, nous les vîmes à toute heure. Caroline devint ma compagne assidue et après de longues discussions, ma sœur fut mise sous la surveillance du docteur Flaubert. Mais les courtes vacances de celui-ci furent bientôt finies et il fut obligé de reprendre son service à l'Hôpital de Rouen. Il fut donc décidé que nous l'y rejoindrions quand l'automne serait plus avancé et que nous descendrions au Grand Hôtel » (32).

Ce séjour à l'hôtel confirme et explique l'hypothèse parfois émise selon laquelle les Collier furent un moment en pension à Rouen. Harriet reçut effectivement les soins du docteur Flaubert pendant plusieurs années, grâce à quoi les deux familles restèrent liées (33). Parfois on eut l'impression qu'un lien encore plus étroit pouvait se nouer, mais des obstacles s'élevèrent.

« Je me rappelle que, alors que nous étions revenus depuis des mois à Paris, les Flaubert, qui étaient tous à l'Hôtel Bristol, nous invitèrent à venir déjeuner avec eux et leurs amis, les d'Arcet de la Monnaie. J'avais apporté une petite gravure représentant la Face de Notre Sauveur, que j'admirais beaucoup, pour la montrer à mon amie Caroline. Le docteur Flaubert la prit, l'examina et, se tournant brusquement vers moi, me demanda : « Vous croyez donc au crucifié ? » Je compris qu'il voulait dire : « En cet imposteur ? », bien qu'il n'eût pas employé ces mots. Je murmurai simplement : « Oui, Monsieur ! » craignant je ne sais quoi. Je roulai et cachai la gravure, et je ne la montrai jamais plus à Caroline, craignant qu'elle, non plus, n'eût pas la Foi. Cet incident, si insignifiant fut-il, eut une influence insoupçonnée sur mon intimité avec les Flaubert. Je compris que renoncer à mon idéal, à mon espoir d'une vie future, à ma croyance au Christ serait pour moi un sort si terrible, qu'aucune amitié, qu'aucun amour ne pourraient l'adoucir, et en moi-même, je craignais l'influence qu'ils exerceraient secrètement sur moi. Je suis sûre que jamais Gustave n'y pensait, contrairement à moi, mais cela me surprenait » (34).

(29) Ceci est une boutade qui est plus révélatrice que l'auteur ne le pensait.

(30) Écrit sur demande.

(31) Recueil de Souvenirs.

(32) Recueil de Souvenirs.

(33) Miss West a découvert une ordonnance médicale concernant Harriette, datée de 1842 et signée Flaubert.

(34) Recueil de Souvenirs.

A Rouen, Gertrude passait la plus grande partie du temps avec les Flaubert.

« Gustave approuvait toutes les excentricités et je prenais un vif plaisir à lancer le père et le fils dans de bruyantes discussions. Ce qui m'étonnait, c'était le bruit, l'éclat et le manque de courtoisie avec lesquels ils discutaient, surtout Gustave. Sa voix semblait dominer toutes les autres.

» A mon départ de Rouen, il me donna une grande boîte dans laquelle il avait fait emballer des douzaines de « mirlitons », gâteau très délicat fait à Rouen, ainsi qu'un magnifique petit Terreneuve que j'appelai Néo... Néo courait sur les Champs-Élysées, moi après lui ; de plus, il fallait un domestique pour s'en occuper et il ennuyait constamment ma mère et mes sœurs » (35).

Voilà ce qu'elle se permet de dire dans le *Recueil de Souvenirs*, mais dans *Écrit sur demande*, elle se livre davantage. Il semble que c'est Marguerite (autrement dit Caroline) qui leur apporta le cadeau.

« Très affectueuse, elle ne put retenir ses larmes en nous faisant ses adieux. César était très occupé, nous dit-elle, puis elle rougit, hésita et nous avoua que les adieux étaient trop pénibles à son frère, et elle nous demanda de l'excuser. Il l'avait priée de me remettre un petit paquet. Il renfermait son exemplaire de Montaigne annoté et ces mots sur la feuille de garde : « Souvenir d'une inaltérable affection » (36).

Je les lus et les relus plusieurs fois, mon cœur battait à se rompre. Je courus à ma petite chambre sous les combles, me jetai à genoux et, me cachant la tête dans l'oreiller, pleurai longtemps, très longtemps ».

Peut-on croire à tout cela ? Cette fois, oui, certainement. Le volume de Montaigne a disparu, mais, à sa place, nous avons les exemplaires dédiacés de ses œuvres envoyés par Flaubert à Gertrude (37). Sur celui de *Madame Bovary*, on lit :

A Me. TENANT, NÉE GERTRUDE COLLIER,
HOMMAGE D'UNE INALTÉRABLE AFFECTION.

G^{ve} FLAUBERT.

en souvenir de la plage de Trouville et de nos longues lectures au rond-point des Champs-Élysées.

Et vingt ans plus tard, sur celui des *Trois Contes* :

A Me. TENANT, NÉE GERTRUDE COLLIER,
HOMMAGE D'UNE INALTÉRABLE ET PROFONDE AFFECTION.

SON VIEIL AMI : G^{ve} FLAUBERT.

A partir de ce moment, les deux familles se virent plus rarement. Le docteur Flaubert, cependant, donna ses soins de loin en loin à Harriet. Les deux sœurs vinrent à Rouen ; plusieurs fois et quand Gustave alla faire ses études à Paris, il fut toujours bien reçu au rond-point des Champs-Élysées. Le Capitaine Collier avait dit à Gertrude ce qu'il pensait de Flaubert : « Je crois que c'est un homme honorable, mais crois-moi, il ne pense pas à toi, et, dans le cas contraire, aucun pouvoir sur terre ne me ferait consentir à ton mariage avec un Français » (38).

(35) *Recueil de Souvenirs*.

(36) *Écrit sur demande*.

(37) Ces livres sont en possession de Mr Alexandre Coombe Tennant.

(38) *Écrit sur demande*. Gertrude remarque elle-même dans son *Recueil de*

Peut-être le Capitaine Collier avait-il tort de croire Flaubert indifférent. Ecrivain à Le Poittevin en novembre 1842, à l'époque de son arrivée à Paris, Flaubert parle vaguement de sa solitude et de la possibilité d'un mariage. « Qui vivra verra, répond Le Poittevin, laissons faire ! » (39) Un mariage avec qui ? Il ressort d'une lettre de Flaubert à Louise Colet qu'un moment, entre 1842 et 1845, il ne fut pas indifférent à Harriet (40). Gertrude avait-elle été écartée ? On pourrait le croire, n'était un curieux passage de *Écrit sur demande*, dans lequel Gertrude raconte que, bien avant de quitter la France, son père invita Marguerite et César à dîner, puis à une représentation à l'Opéra. « La musique de Faust m'émut profondément. La dernière note s'éteignit. Ma mère se leva et sortit de la loge avec Marguerite. A mon tour, je me levai : la loge était vide, je me tournai vers César pour lui demander mon manteau. Il semblait absorbé dans un rêve. Je fis un pas vers lui et lui demandai une seconde fois de décrocher mon manteau. Il tressaillit, se dressa mécaniquement, m'enveloppa dans mon manteau, puis, soudain, je me sentis serrée passionnément dans ses bras, sa tête penchée sur la mienne qu'il embrassait délicieusement. Je sentais son cœur battre, mais je n'osai ni parler, ni bouger tant qu'il ne desserrait pas son étreinte. Ainsi finit le soir où pour la première fois je connus ce qu'on appelle le bonheur » (41).

Si, comme il est très probable, cette petite histoire n'est pas que du roman, le fait que Caroline était accompagnée de Gustave et non du complaisant Emile Hamard, montre qu'il précéda leur mariage le 3 mars 1845. Un passage mystérieux des *Notes de Voyage* de Flaubert, au mois de juin de la même année, peut faire allusion aussi bien à Gertrude qu'à Harriet. « Champs-Élysées, trois fois le lundi, le mardi et le mercredi. La belle histoire que celle de ces visites ! J'y ai vu le départ de la cuirasse de mon âme comme à celle des autres » (42).

Il est vrai que, plus tard, Gertrude devina que Harriet avait essayé, même sans succès, de lui dérober le cœur de Flaubert (43), et quelques années durant, après le mariage de Gertrude, il y eut même un léger refroidissement de la part de Flaubert lui-même. Pendant sa visite à Londres en 1851, il ne vit que Harriet et c'est à celle-ci qu'il demanda de trouver un acheteur pour l'album de Louise Colet. Peut-être devina-t-il une certaine jalousie entre les deux sœurs. En tout cas, écrivant à Harriet le 3 avril 1852, il insinue :

« Vous me recommandez dans une de vos dernières lettres de ne rien

Souvenirs : « Je grandissais dans ma féminité et ses excentricités étaient plus perceptibles dans un salon de Paris que sur la plage de Trouville. Il ridiculisait toutes les conventions d'une vie à la mode. « Ces plaisirs sans bonheur si pleins d'un vide immense », il n'y prenait jamais part et cela me faisait pitié qu'il en fut ainsi ».

(39) Référence, René Descharmes, *Flaubert avant 1857*. Ed. Paris, 1909, pages 485 et 486. Cette lettre de Flaubert ne paraît pas avoir survécu. La lettre de Lepoittevin est publiée presque en entier par Descharmes dans *Lettres inédites d'Alfred Le Poittevin à Gustave Flaubert*. *Annales Romantiques* VII (1910), pages 134 et 135.

(40) *Correspondance* I, page 332. Gérard Gailly, *Flaubert et les Fantômes de Trouville*, Paris, 1930, p. 120.

(41) *Écrit sur demande*. Le seul Faust qui pouvait être vu à l'époque était celui de Spohr.

(42) Flaubert, *Voyages*. Ed. Les Belles-Lettres, 1948, I, p. 155.

(43) Ceci est curieusement montré dans *Écrit sur demande*, dans lequel toute trace de Henriette est systématiquement écartée. Ainsi dans l'épisode de l'incendie, c'est la mère de l'héroïne qui est en danger.

dire de ce que vous me contez à Gertrude. N'ayez de cela aucun souci ; je ne suis point en correspondance avec Gertrude qui se soucie peu, je crois, de mes lettres et de mes visites. J'ai, du moins, tout lieu de le penser... » (44).

Mais peu après, il lui demande avec moins de doigté : « Avez-vous quelquefois des nouvelles de Gertrude ? » (45) Puis, en juin : « Que devient Gertrude ? La voyez-vous quelquefois ? Son mari a-t-il réussi dans sa grande entreprise ? » (46). Après quoi, Harriet disparaît. C'est à Gertrude qu'il dédicace ses livres ; c'est elle qui lui rend visite quand elle vient à Paris en 1876 (47) avec ses filles Dolly et Eveline ; elle qui sonde Lord Houghton sur un projet de statue à G. Sand ; elle qui le voit régulièrement jusqu'à sa mort. Avec son inclination à exagérer les émotions toutes les fois qu'il prend la plume, il lui dit : « Pendant de longues années que j'ai vécues sans savoir ce que vous étiez devenue, il n'est peut-être pas un jour que je n'aie songé à vous » (48).

Ailleurs : « Savez-vous comment je vous appelle au fond de moi-même quand je songe à vous ? (Ce qui m'arrive souvent). Je vous nomme « ma jeunesse » (49). Et trente ans après sa mort, c'est encore Gertrude, la vieille dame à l'esprit toujours jeune et à la beauté encore remarquable qui, touchant à la fin d'une longue vie, se souvient de Flaubert avec complaisance et évoque le temps de Trouville, de Rouen et de Paris.

Philipp SPENCER.

Traduit de l'Anglais par G. BOSQUET.

(44) Document fourni par Miss West. Maintenant indiqué dans *Correspondance*. Supplément, 1830-1863, p. 153.

(45) Même source, page 157.

(46) Même source, page 159.

(47) Entre 1862, où Flaubert envoya *Salammbô*, et 1876, il y a un intervalle pendant lequel ils ne correspondaient point. Les condoléances de Flaubert sur la mort de son neveu. *Correspondance* VIII, pages 53 et 54, se réfère au fils de son frère Clarence, noyé dans l'Isis, alors qu'il était étudiant à Balliol.

(48) *Correspondance*, VII, page 378.

(49) *Correspondance*, VIII, page 21.

Gustave Flaubert et Madame Schlésinger ⁽¹⁾

Les Portraits de Madame Arnoux

Je me suis toujours intéressé aux arts graphiques. Mais c'est seulement après avoir atteint l'âge mûr que je me suis mis à la recherche des portraits de M^{me} Arnoux, mon arrière Grand'Mère.

Nul portrait datant de son enfance, passée à Vernon, n'a été conservé ; on peut d'ailleurs se demander, si l'on a fait des portraits d'elle à cette époque.

Son premier et excellent portrait la représente alors qu'elle était déjà l'épouse de l'auteur Schlésinger. C'est la lithographie de Déveria. Ma famille en a possédé trois exemplaires. M^{me} Arnoux porte un vêtement ample et flottant. Ses cheveux noirs, ramenés en arrière du front sont enroulés en nattes qui forment, au dessus de la nuque, un chignon haut. Elle serre avec précaution son enfant dans ses bras. Celui-ci n'est pas Adolphe, mais Maria, ma Grand'Mère, Von Leins. Flaubert l'appelle Marthe. Elle est toujours restée attachée par un amour incomparable au pays de sa naissance.

Une petite peinture à l'huile, disparue entre temps en Italie, représente les trois membres de la famille. Maria a environ dix ans. Teichel est sans doute l'auteur de ce portrait. Seule subsiste une belle gemme qui ornait ce tableau. Cependant ce portrait, un peu conventionnel, n'est pas sans valeur. En tout cas, il est beaucoup plus lumineux, plus gai que le portrait austère et presque sombre, exécuté en 1849 par François Fatil. Fatil a souvent exposé au salon de Paris, et ses œuvres sont conservées aux Musées d'Aix-en-Provence, de Toulouse et de Montpellier. Le visage de M^{me} Arnoux a sur ce portrait une expression de mélancolie que seule une boucle retombant le long de l'oreille droite adoucit un peu.

Le tableau de Delacroix doit avoir été exécuté quelques années plus tôt. Mais il n'en subsiste ni copie, ni reproduction. Ayant été endommagé, il fut relégué dans le grenier de la maison de Baden-Baden, et il y a disparu.

Cette lacune pourrait être comblée par un excellent petit dessin au crayon dont l'auteur est inconnu. Il était en 1941 encore en la possession d'une petite-fille de M^{me} Arnoux. Malheureusement, il ne fut jamais reproduit, et jusqu'à maintenant on n'a pu le retrouver. Ce dessin représente M^{me} Schlésinger à sa table à ouvrage, cette table à ouvrage à côté de laquelle le jeune Flaubert s'assit bien souvent, trouvant de nombreuses occasions de jouer le rôle de chevalier servant.

Et voici venue l'époque où l'on va chez le photographe. La photographie de 1864 la représente assise à un bureau, une coiffe de dentelle sur la tête. Je possède deux petites photographies de 1870, qu'un hasard heureux m'a fait découvrir. Elles ont été prises à Stuttgart où M^{me} Arnoux avait fait un séjour, chez son gendre Friedrich Von Leins, le célèbre architecte du roi de Wurtemberg. Nous la voyons avec deux

(1) Notre Bulletin publié avec autant d'intérêt que de plaisir, cette courte étude de M. Hellmut Steinhart-Leins, arrière petit-fils de M^{me} Schlésinger, qui réside au Wurtemberg et y entretient fidèlement la flamme du souvenir.

petits enfants : Marguerite, sa préférée, et ma mère Emma, âgée de six ans, sa sœur.

Je n'ai jusqu'à ce jour eu connaissance d'aucun des portraits qui ont été la propriété de Flaubert, George Sand, Dumas et autres personnes de cette époque.

Telle est l'image de cette vie que la profondeur de l'amour et de l'amitié de Flaubert a rendue immortelle.

Heilmut STEINHART-LEINS.

L'icône de Flaubert

« Je serai le seul homme de mon temps, s'écriait Flaubert, dont on n'aura pas l'icône ! »

Un dimanche, cependant, je lui apportai un crayonnage que Goncourt lui-même jugea fort ressemblant et que je racontai avoir trouvé dans la malle d'un peintre suicidé et dont on avait vendu les bibelots de l'Hôtel Drouot pour indemniser son propriétaire. Au-dessous du portrait, on lisait en lettres mal formées : M. Flobert de Rouen, car un peintre n'est point forcé de savoir l'orthographe des noms illustres, et je comptais sur cet effet de probabilité.

Flaubert, très vexé de la découverte de l'icône qui démolissait la légende, ne voulut jamais convenir de sa ressemblance. « Non, non, ce n'est pas moi, c'est le père Sandeau ! C'est visiblement la « gueule » du père Sandeau ! » Et à tous ceux qui entraient, il produisait le papier, provoquant leur jugement. Il fut unanime, car on l'aimait : c'était et ce n'était que le père Sandeau, mais à la sortie, ils voulaient tous l'avoir.

A quelques jours de là, Flaubert me fit prier par un ami commun de détruire l'icône. Je le jurai et n'en fis rien. Et quand le Maître mourut, je le donnai à Liphart qui en tira le seul portrait que l'on ait de ce grand et excellent homme. C'est mon unique succès de peintre...

Extrait de *Caliban* (Emile Bergerat). *Figaro* reproduit dans le *Journal de Rouen* et le *Nouvelliste de Rouen*, le 8 janvier 1887.

Deux Lettres inédites de Flaubert

I.

27 Septembre

Je te remercie bien de ton obligeance, ma bonne Laure. Ton petit mot à M. Danton sera très utile et j'espère que G. Pouchet sera rétabli au Muséum.

Hélas, non ! Je n'irai pas à Etretat ; à peine si j'aurai le temps d'aller à Dieppe passer un dimanche. Je manque de parole à Du Camp, au père Cloquet et à M^{me} Sand. Mais la mort est plus forte que tout : celle de Bouilhet, qui a bouleversé ma vie, a dérangé mes projets de

vacaces. J'ai à m'occuper maintenant 1° de ses affaires; 2° de mon roman et 3° de mon emménagement rue Murillo.

Toutes les douleurs se tiennent. Comme j'ai pensé à mon pauvre Alfred dans ces derniers temps! Mais quand je l'ai perdu, j'étais plus jeune et, partant, plus robuste qu'aujourd'hui. Je me sens très vieux et fatigué jusque dans la moëlle des os.

Tu reviens sans doute à Rouen vers le commencement d'octobre? Je serai forcé d'être à Croisset au milieu de novembre, pendant une huitaine de jours. Alors, je pourrai te voir. J'ai grand besoin de passer avec toi un long après-midi, au coin du feu.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ma chère Laure.

Ton vieil ami,

G. FLAUBERT.

Cette lettre est adressée à Laure de Maupassant, née Le Poittevin. On peut à coup sûr en compléter la date : 1869, année de la mort de Bouilhet, le 18 juillet. L'original (elle semble inédite) est en possession de M. G. Bosquet, qui nous en a aimablement adressé copie.

**

II

Mon cher ami,

Donnez-moi donc des nouvelles!

Soyez sans inquiétude sur votre caisse de livres! La certitude où l'on est à Rouen que Paris ne bouge pas a redonné de la confiance.

Mes pauvres parents de Champagne nous ont écrit ce matin une lettre épouvantée. Ils se disposent à déménager comme en 1815. Mais nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci!

N. B. — Quelle résolution a-t-on prise?

La bêtise, l'inertie des autorités Rouennaises ne laisse rien à désirer. Par l'initiative de mon frère et de Raoul-Duval, la ville va envoyer au ministère de la guerre un bataillon de 500 hommes qu'elle entretiendra à ses frais.

L'ouvrier est comme l'Autorité : il dort, ô, abrutissement!

Quelle leçon, mon bon!

Répondez-moi poste pour poste!

Tout à vous, quoi qu'il advienne.

Gustave FLAUBERT

Croisset. Vendredi midi.

Cette lettre (qui paraît inédite) nous a été aimablement communiquée par M. G. Bosquet, de Versailles, qui en a l'original. On en ignore le destinataire et la date exacte, mais puisqu'elle est indiquée : vendredi, elle a été écrite soit le vendredi 19 août, soit le vendredi 26 août 1870, « l'initiative » Raoul-Duval, Achille Flaubert ayant eu lieu au Conseil Municipal de Rouen aux deux séances du mercredi 17 août 1870 et du samedi 20 août 1870, et les Bonenfant étant arrivés à Croisset entre le 26 et le 31 août 1870. Les mots soulignés le sont sur l'original.

Autour de Flaubert et de son Œuvre

Notes et Documents

Flaubert et les « Caluyaux (ou Caluyots) »

Notre ami M. le docteur Mongnet, de Bolbec, nous a fait récemment parvenir un très intéressant article publié dans la Revue *Au bord de l'Eau* de novembre 1953.

Il y est parlé de l'alose, poisson venu au printemps des eaux profondes des Océans et remontant (tels les Vikings) les estuaires des fleuves et les cours d'eau.

L'alose est qualifiée de « parent noble du hareng ». Gustave Flaubert avait, à Croisset, quelques raisons de s'y intéresser, car l'alose, dont le mâle est appelé caluyau, abondait sur le fleuve au bord duquel s'édifiait la propriété Flaubert.

L'écrivain a d'ailleurs donné une noble publicité au caluyau, en parlant de lui dans une phrase célèbre de ses *Notes du Voyage*.

« Là-bas, sur un fleuve plus doux, moins antique, j'ai quelque part une maison blanche dont les volets sont fermés, maintenant que je n'y suis plus. J'ai laissé la longue terrasse Louis XIV, bordée de tilleuls, où l'été, je me promène en peignoir blanc. J'ai laissé le grand mur tapissé de roses avec le pavillon au bord de l'eau. Une touffe de chèvrefeuilles pousse en dehors sur le balcon de fer. A une heure du matin, en juillet, par le clair de lune, il y fait bon venir voir pêcher les caluyots ». (1)

Lors de la remise, en 1907, à la Ville de Rouen, du pavillon de Croisset, le Comité du Rachat fit graver cette phrase sur une plaque de bronze scellée sur la façade du pavillon, en bordure de Seine, Jean Revel, président du Comité, jugea bon cependant de ne point mettre le mot : ...« les caluyots », et la phrase s'arrête à : « ...venir voir pêcher ». Timidité regrettable, car caluyot ou caluyau, est un mot bien normand que Flaubert aimait beaucoup, et le bon géant se penchait souvent le soir, sur le balcon de fer, pour effectivement y voir pêcher les caluyots.

Le docteur Mongnet ajoute à l'envoi un Souvenir de Jeunesse que voici :

« Vers 1890, étant en promenade sur la rive gauche de la Seine, à peu près en face Dieppedalle, avec des camarades de pension, nous avons assisté à la mise à terre d'un filet, un tramail, je crois. Il y avait plusieurs poissons, dont certains atteignaient 50 centimètres de long. J'ai su que c'étaient des aloses. Les pêcheurs les tuaient avec un coup de bâton sur la tête. Si un des spectateurs voulait en faire autant, on

(1) Flaubert écrit : caluyot.

lui remettait le bâton, on lui apportait le poisson et il mettait un franc dans la main du pêcheur.

» Il m'est arrivé de manger de l'alose chez mes parents, grands amateurs de poisson, étant havanais quoiqu'habitant Rouen. Certes, l'alose est bien le parent noble du hareng : Dieu que je trouvais qu'il y avait des arêtes... »

Souvenir de jeunesse demeuré bien vivant.

Flaubert et les Editions de ses Œuvres

Madame Bovary et Salammbô

Parmi les lettres autographes de Flaubert que M^{me} Vidal-Mégret dispersa (le 2 juillet 1954) à l'Hôtel Drouot, figurait une lettre (inédiée) que l'auteur de *Madame Bovary* écrivit, le 14 juin 1857, à sa cousine Olympe Bonenfant :

« Je n'ai pas, je crois, répondu à ta dernière lettre qui m'est arrivée il y a déjà plus d'un mois, dans le coup de feu de ma publication, lui écrivait-il. Elle marche sur des roulettes et si je n'avais pas été un sot j'aurais maintenant la bourse ronde, puisque mon éditeur a déjà vendu 15 mille exemplaires, ce qui, à deux francs le volume, fait 30 mille francs — et la vente ne fait qu'augmenter. C'est en somme une somme de quarante à cinquante mille francs qui me passe sous le nez ».

Flaubert s'abusait étrangement sur le succès de librairie de son roman. Il avait pris pour argent comptant les estimations fantaisistes qu'avaient dû lui faire certains de ses amis. Il n'était qu'un débutant, et Michel Lévy ne l'avait pas trop mal traité. Il l'édiée aux mêmes conditions que d'autres romanciers qui étaient plus connus que lui. Cela ressort d'une lettre que P.-M. Malassis écrivait le 23 octobre 1857 à l'un d'eux et que l'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux publia en 1908.

« Je crois, Monsieur, lui disait-il, que vous êtes dans l'erreur relativement à la manière de traiter de MM. Lévy. MM. Lévy achètent 400 francs des exploitations de quatre ans d'un livre. C'est ainsi qu'ils ont acheté les nouvelles de Jules de la Madelène, de M^{me} Bovary de Flaubert, etc., etc. Ces faits sont à ma connaissance. Pour prendre un exemple dans les traductions, ils ont acheté à Baudelaire : 400 francs le tirage à 6.000 des Poe. Nous n'opérons pas ainsi. Nous achetons 200 francs les tirages de 1.200 des livres qu'on veut bien nous proposer s'ils nous conviennent. Si le livre a du succès, tant mieux pour l'écrivain qui se trouve bénéficier de 200 francs à chaque tirage de 1.200. Si M. Flaubert, dont le livre est à sa 3^e édition, se fût adressé à nous de préférence à MM. Lévy, son livre lui aurait déjà produit un millier de francs ; dans l'espace des quatre années que MM. Lévy exploiteront pour 400 francs, il aurait pu lui rapporter chez nous, 2 à 3.000 francs ».

On ne voit pas très clair dans ces comptes d'éditeur — ou d'apothicaire. C'est que Poulet-Malassis ne dit pas ce que représente une édition. Si c'est 1.200 ex., la 3^e édition de *Madame Bovary* aurait rapporté à Flaubert 600 et non mille francs. De toute façon, nous sommes loin des chiffres fantastiques rêvés par Flaubert. Chez Poulet-Malassis, elle eût produit, à l'expiration du traité en 1861, 2 à 3.000 francs, soit cinq ou huit fois plus que ce que Michel Lévy l'avait payée. De ces

2 à 3.000 francs aux 50, 40 ou même 30.000 francs dont Flaubert se plaignait amèrement d'avoir été dépouillé par Lévy, quand, de son propre aveu, le roman n'en était encore qu'à la seconde édition, il y a un abîme. Mieux renseigné, il reconnut son erreur. Dans une lettre à son ami M^r Fovard, il écrit : « Michel Lévy lui-même a eu tant de remords relativement à la *Bovary* qu'il m'a donné, sans aucune réclamation de ma part, 500 francs, somme énorme par rapport au prix du livre ».

Par prix du livre, Flaubert, je pense, entendait : le prix de revient des premières éditions (1^{re}, 2^e et peut-être 3^e).

Revenu à la fois et de ses illusions et de ses préventions contre son éditeur, qui, somme toute lui avait payé ce que Poulet-Malassis lui eût offert, c'est à Lévy qu'il porta Salammbô.

Ce qui est surprenant c'est que de ce livre célèbre, grâce au procureur impérial Ernest Pinard, qui avait requis contre Madame Bovary devant la 6^e Chambre du Tribunal correctionnel de Paris, on n'ait écoulé, en l'espace de quatre ans, que 2.000 exemplaires. La France comptait pourtant alors 36.000 sujets — sans parler, disait Rochefort, les sujets de mécontentement. C'en était sûrement un pour les écrivains de n'être sinon appréciés, du moins lus que par une minorité dérisoirement infime de leurs concitoyens. A cette lointaine époque, où on ignorait le cinéma, la radio, la télévision et l'automobile, la lecture devait, semble-t-il, être une grande distraction pour le public et favoriser le commerce de l'édition, mais les cabinets de lecture causaient un préjudice énorme aux libraires.

« Voilà, concluait Flaubert. Je suis, il est vrai, comblé d'honneurs. On m'éreinte et l'on me vante, on me dénigre et on m'exalte. Mais je n'aurais pas été fâché d'avoir quelques monacos. Quelle joie c'eût été pour ton pauvre père s'il avait vécu, que de voir son neveu ainsi devenu un homme célèbre ! Dans le cours de tous mes tracas, j'y ai pensé sans cesse. Les articles de journaux l'auraient fait se pâmer d'aise ou d'indignation... »

Quant à sa mère à lui, Flaubert, elle ne se pâmait ni d'aise ni d'indignation. La malheureuse femme avait bien d'autres soucis en tête et n'était pas loin de regretter que Gustave n'eût pas suivi la carrière de son père.

« Elle ne te parle pas non plus autant qu'elle le voudrait de Dupont, écrivait Flaubert à sa cousine, sachant le mal que s'y donne Bonenfant, et pour ne pas vous ennuyer, mais je t'assure sans la moindre exagération que ces incertitudes d'argent continues lui rendent la vie désagréable. Elle ne sait jamais sur quoi compter et la moindre dette la tourmente. Afin de pouvoir payer comptant, elle s'impose de grandes privations. Je souligne le mot et je le répète. Ainsi elle va vendre sa voiture. M^{lle} Juliette s'en va au mois de l'bre et elle ne reprendra pas d'institutrice. Je sais bien qu'il y a un peu d'excès dans ses inquiétudes mais où veux-tu qu'elle trouve de l'argent quand ses fermiers ne lui en donnent pas (compare d'ailleurs sa position présente à celle d'autrefois !) Elle passerait encore par dessus les retards si au moins elle savait à quoi s'en tenir ; si elle avait la certitude d'être payée à une époque fixe. Dupont, m'a-t-elle dit, lui doit environ 6 mille francs. Les termes s'accroissent les uns par dessus les autres. Cela n'en finit pas. Il faudrait qu'il s'acquitte une fois pour toutes afin de se mettre au pair. Autrement il n'en sortira pas. Je crois que Bonenfant ferait bien d'aviser à le remplacer. C'est le parti le plus sage. Enfin, je t'assure, ma chère Olympe, que par contre-coup je suis très malheureux de tout cela. Je commence toujours par trouver que ma mère n'a pas le sens commun et qu'elle

exagère et se tourmente sans motif, puis quand elle m'a exposé les faits, je trouve qu'elle a parfaitement raison — et je ne sais pas (avec les charges qu'elle a) comment elle fait pour parvenir à nouer les deux d'entendre continuellement geindre après l'argent et d'autant plus excédé que ces gémisséments sont justes. Cela fait un point noir dans notre vie et nous donne quotidiennement un tas de petits désagréments que l'on pourrait éviter. Il faut, en un mot, que Dupont en finisse. Je l'avouerais d'ailleurs que la manière agréable dont j'ai été floué par mon éditeur m'a rendu peu tendre. Chacun tire à soi dans ce bas monde. Tant pis pour les faibles. L'anthropophagie est la base des sociétés. Bref, il me paraît très naturel de ne pas vivre dans la misère, quand on a des rentes. J'appelle vivre dans la misère avoir l'esprit continuellement tendu vers l'économie. Cela s'ajoute aux embêtements de l'existence. C'est insupportable !

» Je t'écris tout cela en cachette. Tu en feras ton profit. Je t'ai dit toute la vérité et rien de plus. Ma mère ne serait peut-être pas contente si elle savait que je t'ai exposé le fond du sac. Je compte sur la vieille affection que tu lui portes pour tâcher d'alléger ces ennuis qui sont devenus un tourment permanent ».

La figure de M^{me} Flaubert est restée jusqu'ici dans l'ombre. Il ne serait que juste qu'on l'en fit sortir, ne fût-ce que pour montrer qu'elle se sacrifia jusqu'à la fin de ses jours, se saignait aux quatre veines pour que son fils pût écrire des livres, fit le joli cœur à Paris, fréquentât chez la princesse Mathilde et chez la demi-mondaine Jeanne de Tourbey, vécut enfin sa vie, sans la gagner.

* * *

Il est bon de faire remarquer qu'il eût dû la gagner avec sa plume et ce n'est pas à l'honneur de son pays, qui se glorifie aujourd'hui de lui, de ne lui avoir pas procuré de son vivant la fortune qu'une foule de gens, éditeurs, publicateurs, professeurs, scoliastes et autres parasites ont gagné sur son dos. Telle était sa gêne en 1879, que Maupassant écrivait à M^{me} de Commanville :

« Il est vrai que le ministre a l'intention d'offrir une pension à votre oncle que j'ai fini par décider à l'accepter. Le secret lui sera gardé. Surtout qu'il ignore que je vous en ai parlé. Les fonds seront libres dans peu de temps et il recevra une lettre du chef du Cabinet... »

Flaubert eut honte de cette aumône. Il se ravisa et Maupassant mandait à sa nièce :

Ce mardi.

Madame,

Je viens de recevoir une lettre de votre oncle qui ne veut plus entendre parler de pension et qui me supplie de ne dire à personne au monde qu'il a été sur le point d'en accepter une.

D'où vient ce changement ? Que s'est-il passé ? Je ne le prévois pas et je lui écris de nouveau pour tâcher de le savoir. Pour lui complaire, je vous serais infiniment obligé de ne point lui dire que je vous ai parlé de cette affaire.

Croyez, je vous prie, Madame, à mes sentiments les plus dévoués.

Guy de MAUPASSANT.

(Extrait de « Quo Vadis », juillet-août-septembre 1954).

Homais Junior

Dans une variante qui figure au bas de la page 250 de la Nouvelle version que M. J. Pommier et M^{lle} G. Leleu ont donnée de Madame Bovary, Homais se présente au médecin, le soir de son arrivée à Yonville, comme « Homais junior », soulignant ainsi, non sans quelque anglomanie, qu'il est le fils, non le père de famille.

Ce détail, retranché par Flaubert du texte définitif, semblerait offrir un argument aux partisans de l'identification d'Yonville l'Abbaye avec Ry, Jouanne (Alfred-Adolphe) étant, en effet, fils de Désiré Guillaume, autrement dit de Jouanne Senior ; mais à la condition, bien entendu, de fondre dans le même personnage le Père et le Fils, le premier prêtant son physique épais et apoplectique ; le second, son anticléricalisme et sa faconde.

Toutefois, nous reconnaitrons volontiers que cette précision, soulignée d'un trait dans le texte, peut aussi bien s'appliquer a priori, si on la considère isolément, soit au fils puîné de Désiré Guillaume, prénommé Auguste et mort en 1852, dans sa 22^e année, comme l'indique sa tombe au cimetière de Vandrimare (Eure), soit à un confrère des Jouanne, à savoir Loïsnel (Louis-Edouard), de Neufchâtel, qui lui aussi succéda à son père en 1814 ; et qui, à certains égards, si l'on en croit Félix Clérembray, pourrait passer pour un prototype de M. Homais. C'est pourquoi, par impartialité et par prudence, nous laissons cette petite question pendante... provisoirement.

Gaston BOSQUET.

Le prétendu suicide de Louis-Gabriel Campion

Les biographes de Flaubert et critiques de son œuvre affirment que Louis-Gabriel Campion — le prototype, paraît-il, de Rodolphe Boulanger (de la Huchette), l'un des deux amants de Madame Bovary (l'autre étant Léon Dupuis, clerc de notaire) — s'est suicidé à Paris, en plein boulevard, revenant d'Amérique, et « perdu par les créatures ».

La vérité est quelque peu différente. Louis-Gabriel Campion est mort à la suite d'une maladie incurable et dans la misère il est vrai, au bout de quelques jours d'hospitalisation à l'Hôpital de la Charité, à Paris.

Voici d'ailleurs l'avis de décès qui nous a été communiqué et que nous publions volontiers.

Recto. — CAMPION

D 45

Administration Générale de l'Assistance publique à Paris
Désignation de l'Établissement : CHARITÉ

M.

Paris, le 6 janvier 1868.

J'ai l'honneur de vous informer que M. Campion Louis-Gabriel est décédé à La Charité le 5 janvier 1868, à 6 heures du soir.

Je vous prie de faire connaître de suite vos intentions relativement à la sépulture du corps, qui doit être enlevé dans les vingt-quatre heures, et d'apporter en même temps les pièces nécessaires (acte de naissance ou de mariage) pour rédiger régulièrement l'acte de décès.

J'ai l'honneur de vous saluer.

Le Directeur de l'Établissement.

Verso. — Monsieur **CAMPION** Louis-Gabriel

à ses parents ou amis
Cours du Dragon - I
Paris.

Cachet : Paris 5 2° 6 janv 68 rue Bonaparte
Sa sœur : 45, avenue de l'Arbourdonnaye (1).

Aillaud.

6° Arrondissement
M. Campion Louis-Gabriel
N° d'ordre 33 - 8 janvier 1868.

Une vocation de M^e Bottais

On sait que M^e Bottais, qui termina sa carrière de notaire à Formerie (Oise) et fut clerc de notaire à l'étude Leclerc (de Ry), passa à tort ou à raison, pour être le prototype du clerc de notaire Léon Dupuis dans Madame Bovary.

M. Vérard, le président du Comité Bovary de Ry, nous transmet cette lettre écrite en 1921 par M. Bellou, conseiller général et maire de Formerie, au journal Le Messager, de Darnétal, dont le canton comprenait la commune de Ry.

Rappelons que M^e Leclerc fut notaire à Ry de 1836 à 1869.

Monsieur,

Je suis tout à votre disposition pour vous donner des renseignements sur M^e Bottais, qui fut notaire à Formerie de 1843 à 1884. Il mourut subitement à Beauvais le 23 octobre 1888, en revenant de l'inhumation de M^e Isoré, notaire à Noailles.

J'étais l'ami de M. Bottais, et plusieurs fois par semaine nous faisons de bonnes parties de dominos, de dames et de cartes. Lorsque les époux Bottais recevaient chez eux leurs amis, on jouait toujours au 31, jeu de cartes que Bottais avait appris avec M^{me} Delamare, lorsqu'il était clerc à Ry. Ce jeu, inconnu à Formerie, n'était joué que chez les Bottais, puis chez leurs amis.

Vous trouverez dans les journaux de Beauvais le récit de sa mort. M. Bottais était atteint d'angine de poitrine. En revenant de Noailles, il s'arrêta à Beauvais, quand à l'entrée de la rue Saint-Pantaléon, il s'affaissa subitement devant la porte de M^e Reculet. Le docteur Gérard, qui reconduisait quelqu'un à sa porte, le vit tomber et le prit pour un ivrogne. M. Mercier, avoué, qui passait à ce moment, le reconnut, et on le transporta chez M^e Reculet.

Son corps fut ramené à Formerie, où ses obsèques eurent lieu le 26 octobre. A la sortie de l'église, M^e Reculet, aux lieu et place de M^e Lefebvre, syndic des notaires, et moi, prononcèrent des discours. Il fut ramené à Beauvais pour y être inhumé. Après une présentation à la chapelle du cimetière et un discours de M^e Paille, avoué, il fut inhumé le samedi 27 octobre, avec sa femme, Esther Court, dans le caveau de la famille Court, situé le 4^e ou 5^e après le logement du gardien, dans les concessions perpétuelles adossées à la route de Calais.

De temps à autre on causait de M^{me} Delamare, dont Bottais, parfaite-

(1) Orthographe respectée.

ment dépeint par Flaubert, avait conservé un bon souvenir, de Campion, et de Jouanne, le pharmacien avec lequel j'ai plusieurs fois correspondu à propos d'une eau dont il était le préparateur.

1921.

Le Certificat d'exemption de Service militaire d'Achille Cléophas Flaubert

Notre Société a reçu, par l'intermédiaire de notre ami M. Gaston Bosquet, et remis au Musée de l'Hôtel-Dieu de Rouen (chambre natale de Gustave Flaubert) les photocopies du certificat d'exemption de service militaire d'A.-Cl. Flaubert, père de l'écrivain, document dont nous avons parlé dans le dernier numéro (n° 6) du Bulletin de la Société.

A ce sujet, qu'il nous soit permis de signaler que le docteur René Hélot avait publié dans la *Revue Médicale de Normandie*, année 1904, page 475, une intéressante étude sur ce document.

Une Lettre d'Achille Flaubert

A. F. (1)

M. Gaston Bosquet, professeur au Collège Jules Ferry à Versailles, nous envoie la copie d'une lettre d'Achille Flaubert, frère de Gustave, à un destinataire inconnu (le docteur Cloquet ?) et dont il a l'original :

Cher et excellent Maître,

Un mot de ma mère qui nous parvient ce matin nous apprend que Gustave a été repris de ses accidents d'autrefois, et qu'en tombant il s'est blessé à la face. Tout cela me paraît assez singulier et quelle est la vérité ? Est-il bien réel que les accidents épileptiformes soient revenus ? Ce serait désolant après une guérison apparente aussi prolongée. Gustave, d'ailleurs, fait tout ce qu'il peut, par sa manière de vivre, pour les faire disparaître : il fait de la nuit le jour, des excès de travail, une surexcitation continuelle. Quelle que soit enfin la nature de l'accident qu'il a éprouvé, dites-le moi et quand il sera guéri ou remis, sermonez-le d'importance à ce sujet ; il vous aime beaucoup et a comme nous tous grande confiance en vous. Peut-être vous écouterait-il avec profit pour lui ?

Soyez assez bon pour me répondre à ce sujet et me dire aussi ce que vous pensez de ma mère. Mille pardons, mon cher Maître, de vous importuner ainsi ; mais vous êtes si bon pour nous que je n'ai pas hésité à m'adresser à vous pour avoir des renseignements que vous seul pouvez me donner.

Présentez mes hommages respectueux à Madame et croyez-moi, mon très cher Maître, votre bien dévoué et reconnaissant élève.

17 janvier 1860.

A. FLAUBERT.

(1) Petit cachet en relief, Initiales gothiques.

Autour de Madame Bovary

Les récentes recherches aux « sources » de **Madame Bovary**, depuis l'article de M. René Herval (Bulletin n° 5) et la mise au point de M. Jean Pommier (Bulletin n° 6) ont amené beaucoup d'eau, voire même d'encre, au moulin flaubertiste. Les commentaires sont abondants.

I. Article de M. René Herval dans *Etudes Normandes*, n° 45, paru en avril 1955.

Excellent et copieux article de M. René Herval, président des Ecrivains Normands, sur l'impossibilité d'admettre davantage la thèse Maxime Du Camp, Georges Dubosc, docteur Brunon (Yonville-l'Abbaye — Ry). On sait avec quelle minutie, M. Herval avait déjà indiqué (voir sa conférence aux *Amis de Flaubert* le 20 décembre 1953 et son article dans le Bulletin n° 5 des Amis des Flaubert) ce que Forges avait été dans l'élaboration du roman. Le critique reprend ici sa thèse, mais en l'amplifiant et en l'étayant de nombreuses photographies.

II. Article de M^{lle} Gabrielle Leleu dans *Annales de Normandie*, 5^e année, n° 2, mai 1955.

M^{lle} Leleu, qui a déjà publié plusieurs ouvrages sur **Madame Bovary** et sur les manuscrits et brouillons du roman et s'est spécialisée dans les critiques de sources, étudie à son tour l'article de M. René Herval, paru dans les *Etudes Normandes*. Il s'agit là d'une critique... de critique, ce qui complique la besogne de M^{lle} Leleu, tout en lui permettant de distribuer à la fois le blâme et l'encouragement. Article important, documenté, mais dont la conclusion, un peu équivoque, déconcerte.

III. Article dans *Le Figaro Littéraire* du samedi 4 juin 1955, où M. André Billy, de l'Académie Goncourt et un de nos fidèles adhérents, retrace en traits spirituels la dualité Forges-Ry et conclut en émettant la thèse (la seule qui, selon nous, soit solide) que Flaubert a puisé ça et là les éléments de son roman.

IV. Article dans *France-Soir* du vendredi 17 juin 1955, où notre ami M. Vérard, qui se dévoue tant pour la cause de Flaubert à Ry, situe dans ce charmant village les épisodes du roman. Il communique le texte des statuts de l'Union Fraternelle (Société de Secours Mutuels), fondée par M. Jouanne en 1855 et dont il affirme que Flaubert s'est servi pour illustrer les phrases de M. Homais.

V. Articles dans *Arts*, semaines du 29 juin au 5 juillet 1955 et du 6 au 12 juillet 1955. Deux articles détaillés de MM. José-André Lacour et Gerty Colin, qui ont effectué le pèlerinage Ry-Forge et en sont revenus avec une abondante documentation. Les arguments sont précisés en raisonnements qui ne manquent pas de valeur et sont étayés de nombreuses photographies. Les reporters concluent ainsi : « C'est à Flaubert qu'il nous faut revenir. Il se sentirait peut-être plus à l'aise devant M. Herval qui, en fin de compte, convient que la célèbre héroïne doit être sortie, toute armée de ses grâces morbides, du cerveau et de la sensibilité du romancier ».

Correspondance de Gustave Flaubert à Madame BRAINNE

(Suite)

*Pour les lettres numérotées de 1 à 12 inclus, voir le Bulletin n° 4.
Pour les lettres numérotées de 13 à 36 inclus, voir le Bulletin n° 5.
Pour les lettres numérotées de 37 à 45 inclus, voir le Bulletin n° 6.*

46

Croisset, 27 Juillet (Samedi 1877).

Anniversaire des Glorieuses !

Eh bien ! on oublie complètement « ce bon M. Flaubert ! » pas de lettre, pas un mot depuis plus d'un mois ! je sais que vous n'êtes pas vous malade (Lapierre qui voit souvent Commanville le lui aurait dit). D'où vient donc votre silence, ma très chère belle ! — et le fils ? comment va-t-il et son examen ? mais vous, d'abord ? vite des nouvelles.

Que ferez-vous cet été ? où irez-vous ? car on doit aller quelque part.

Moi, j'irai peut-être à la fin d'août passer une semaine à S^t-Gratien, puis au mois de septembre je ferai dans les environs de Falaise et de Caen un petit voyage géologique et archéologique, pour « mes deux bonshommes », ce sera tout !

Je travaille comme un bœuf, mais l'affaire de Commanville, qui ne se remonte pas (les derniers 175 mille francs sont durs à décrocher !) m'énerve d'une façon indicible. S^t Polycarpe se sent vieillir, et n'est pas gai tous les jours.

Avez-vous pensé quelques fois au peu de distraction qu'il a, ce pauvre S^t Polycarpe. L'élément plaisir tient trop peu de place dans son existence ! c'est comme ça, hélas !

Je mène une vie de moine et d'ouvrier. Tous les jours se ressemblent et se passent à casser mes cailloux en haletant. J'en ai fini avec la médecine, je suis maintenant dans la géologie, et je vais même, de ce pas, écrire au bon Georges pour lui poser des questions.

Ma nièce se livre à une peinture frénétique. Elle fait le portrait du sieur Dujardin, le protégé de la rue de la Ferme « l'homme le plus distingué de Rouen ». Savez-vous qu'il se vante de ses *bonnes fortunes* près de nos bonnes ! (historique). Elles en sont même scandalisées.

A propos d'histoires féminines, celle de M^e Gras m'a épouvanté. Quel abominable être ! Pour moi, c'est un criminel plus grand que Lacenaire et que Tropman. Bonne histoire à faire lire aux jeunes gens pour les mettre en garde contre les liaisons dangereuses.

Le seul épisode de mon existence depuis notre dîner de S^t-Etienne a été hier un cadeau de Tourgueneff, une robe de chambre de Boukhara — telle que n'en a pas le Schah de Perse ! quelque chose de splendide. J'attends l'hiver avec impatience pour pouvoir m'en revêtir impunément, car elle est très chaude et j'étouffe dessous — Malgré cela je la porte. Quand je me vois au moment de crever, je la retire, puis je la re-mets. Elle me fait venir une foule d'idées... gracieuses, des imaginations orientales, enfin des tableaux comme on n'en trouve pas au Comité Taillet ! ce supplice de mon existence.

Je ne sais pas, mais j'imagine que vous êtes triste et que vous vous ennuyez ? Alors écrivez longuement à votre vieil ami qui vous aime et vous bécocte des pieds à la tête.

47

**

Croisset, Jeudi soir minuit.
3^e quinzaine d'Août 1877.

Ma chère Belle,

Voilà de la sympathie ! au moment où vous m'écrivez, je vous écrivais, réclamez près de votre portier, une lettre de votre Polycarpe qui doit être chez vous depuis cet après-midi.

Pauvre chère amie, comme vous êtes triste ! que puis-je faire pour remonter un peu le moral ? Quant à moi, personne ne me le remonte, beaucoup même le démontent ; ma vie est un perpétuel effort ! ceux même qui m'entourent n'en savent rien, on ne connaît personne, puisqu'on ne se connaît pas soi-même.

Vous avez raison. L'étude (dont vous m'envoyez une description effrayante) me ferait crever. Je ne sais plus supporter les grandes chaleurs. Pourquoi me soumet-on à un pareil traitement ? MM. les médecins sont d'un comique lugubre et quel aplomb ! je n'ai pas pour les gens de lettres une grande estime — mais j'en ai encore moins pour la caste médicale !! « Nourri dans le sérail, j'en connais les détours ».

Me Michelet vous distrait-elle un peu ? j'en doute, vous êtes aussi simple qu'elle est prétentieuse, n'importe ! étudiez-là, ce sera une occupation. Vous pouvez lui présenter mes respects, et lui dire que j'ai gardé de son mari un immense souvenir — ce qui est vrai —. Il était plus fort que Henri Martin, et même que M. Thiers.

Quand à votre fils, bah ! il sera reçu au mois d'octobre, qu'est-ce que ça fait. La destinée, puisque c'est un homme, lui réserve d'autres renforcements, hélas !

Comme nous sommes loin l'un de l'autre, à défaut de caresses, je vais vous faire des compliments, manière froide de se caresser, mais on fait ce qu'on peut. Et bien ! je vous trouve belle, bonne, intelligente, spirituelle, sensible. J'aime vos yeux, vos sourcils, votre bon rire, vos jolies jambes, votre main, vos épaules, votre manière de causer, votre façon de vous habiller — vos cheveux noirs ont l'air toujours mouillés comme ceux d'une Naiade sortant du bain. Le bas de votre robe, le bout de votre pied — tout, excepté *Nathalie*, personne gênante pendant les visites.

Pauvre chère belle, votre petit père Loulou voudrait bien faire joujou avec tite amie ! na ! riez donc un peu.

Si j'étais un Monsieur comme tout le monde, si j'avais de l'argent et du loisir, j'irais vous tenir compagnie à Plombières. Quel traitement ! mais ! un infini d'embêtement est contenu dans ce petit mot là : *mais*. Tantôt à cinq heures, quand on m'a remis votre lettre, je venais de me réveiller — et je vous sentais sans doute, car j'étais dans un état... très possible à décrire. Me fais-je comprendre ?

Mes deux mains dans les vôtres, et un baiser, un vrai à vous.

G^{re}.

Bien que je sois éreinté d'écrire, puisque je ne fais que ça toute la journée, si ma prose vient vous donner de temps (en temps) un moment agréable dites-le, je vous en enverrai. J'ai pitié de vous là-bas ; je vois cette bonne mine devenue mélancolique, et mon vieux cœur s'en afflige.

Croisset, Jeudi 23 Août 1877.

48

Ma chère belle,

Je sais par Lapierre, que j'ai vu hier, comment vous vous portez. Pas trop bien, il me semble ? puisque vous avez dû retarder votre traitement ? mon idée, à moi, est que les eaux dégraissantes de Carlsbad vous ont été funestes ? J'ai relativement au Banting des opinions arriérées, mais je crois rationnelles. Il faut vivre avec les défauts de son tempérament, on ne le change pas, on l'abîme. Voilà tout ce qui m'attriste dans votre état, c'est que vous devenez comme votre S^t Polycarpe, un être trop nerveux. Oh, je vous plains, ma pauvre chère belle puisqu'il se développe en vous une si grande faculté de souffrir ! C'est l'excès de la civilisation qui nous veut ça ! On est trop aiguisé, trop affiné, le moindre heurt vous ébrèche. Quand je médite sur mon honorable personne, je m'étonne qu'elle soit encore vivante ! tant elle a vibré et souffert, mais le « coffre » éthit bon comme on dit. Deux choses me soutiennent : l'amour de la littérature et la haine du Bourgeois, résumé, condensé, maintenant dans ce qu'on appelle le grand Parti de l'Ordre. Tout seul et dans le silence du cabinet je me monte le coco, en songeant à Mac Mahon, Fortou et Lizot, après cinq minutes de réflexion, j'en arrive au paroxysme de la Fureur, et ça me soulage. Je suis plus calme ensuite. Ne croyez pas que je plaisante le moins du monde, mais pourquoi cette indignation ? Je me le demande à moi-même. C'est sans doute que plus je vais, plus la sottise me blesse. Or, je ne connais rien dans l'histoire d'aussi *inepte* que les hommes du 16 mai. Leur stupidité me donne le vertige.

Le bon Georges qui a déjeuné chez moi ce matin m'a divertit avec le récit de la visite qu'a fait à l'Hôtel-Dieu de Paris, notre Bayard des temps modernes. Chaque parole émanée de cette mâchoire était une ânerie gigantesque et loyale, comme le héros. Croiriez-vous que le père Baudry tourne au Rouge ! Georges a été obligé de le calmer (historique) et l'autre Baudry, le jeune Alfred, est suspecté d'être communard par les cléricaux de Rouen.

En revanche, « Les trois Contes » de « ce bon M. Flaubert » sont recommandés sur le catalogue d'une librairie catholique, comme pouvant circuler « dans les familles ». Quand je vous dis que je retourne au Père de l'Eglise !

Dans ces derniers temps, j'ai beaucoup fréquenté la bonne ville de Rouen où j'ai fait des séances au Muséum et à la Bibliothèque. Chaque fois, j'en suis revenu en déliquescence, résultat de la vue de mes compatriotes ! Tant de laideur physique recouvrant si peu de beautés morales est un spectacle trop pénible, et sur le bateau de La Bouille, la Société « l'élite » qu'on y trouve m'achève. Enfin, Dieu merci, c'est terminé.

Je m'en vais passer quelques jours à Paris, puis une quinzaine chez la bonne Princesse, après quoi, je repasserai par Croisset pour refaire ma malle et j'irai à Seez, Falaise, Bayeux, etc., me livrer aux mêmes courses généalogiques et archéologiques que feront les deux bonshommes de mon roman. Bref, je ne serai guère revenu ici avant la fin de septembre.

Ma nièce est arrivée ce soir aux Eaux-Bonnes, d'où elle vient de m'envoyer un télégramme.

Lapierre m'a dit que votre cher fioux allait bien, et vous, pauvre amie, quels sont vos plans ? Comment vivez-vous là-bas, y faites-vous les délices de la « Table d'hôte » ? Que ne faites-vous les miennes !

Embrassez l'autre ange pour moi et qu'elle vous le rende.

Du fond de l'âme tout à vous.

Votre S^t Polycarpe.

Ecrivez moi à Paris jusqu'au 12 septembre (f. S^t-Honoré, 240).

49

Ma chère belle,

En arrivant dans mon domicile, je trouve une lettre de vous, renvoyée de Croisset. Elle m'apprend que vous devez être à Paris, depuis mercredi soir. Il faut que je fasse plusieurs courses, puis que je reparte pour St-Gratien.

Mais je reviendrai lundi matin probablement : je me présenterai chez vous de très bonne heure, vers dix heures et demie, ne m'attendez pas à déjeuner.

A la fin de la semaine prochaine, je prendrai mon vol vers la Basse-Normandie.

Ma nièce qui est aux Eaux-Bonnes, m'envoie d'excellentes nouvelles de votre fils.

Je vous embrasse bien tendrement.

Votre vieux Polycarpe.

Paris, Vendredi matin 31 Août 1877.



50

5 Octobre 1877, Vendredi, Croisset.

Pauvre chère belle,

Comment allez-vous ? Votre splendide personne est-elle toujours souffrante ? Je suis ici depuis hier au soir et ma première action est de vous demander de vos nouvelles. Voilà plus de 15 jours que je me trimballe par les routes de la Basse-Normandie où j'ai eu un grand froid mais beau temps. J'y ai fait tout ce que j'avais à faire et maintenant, il s'agit de se remettre à une pioche frénétique. Je suis gêné par l'indignation que me procure l'Ordre moral, et moi qui me croyais un sceptique ! Comme je me flattais ! J'ai trouvé sur ma route toutes nos campagnes dans les mêmes dispositions. Notre sauveur, l'homme illustre par les piles qu'il a reçues, y est généralement détesté.

A Falaise, Me Léprieux, que j'ai rencontrée dans une auberge, m'a enlevé (à mon âge c'est flatteur) oui — enlevé et j'ai passé vingt quatre heures au château de Rabodanges, lequel est splendide. Ces deux dames paraissent vous chérir, est-ce sincère ? Ou était-ce un moyen de me plaire, en tout cas, elles ont réussi, car j'ai trouvé leur hospitalité charmante. Me Pérot *donne au rouge* ! Elle écume contre le Bayard des temps modernes ! C'est drôle, mais c'est réussi.

Un de ces jours, j'irai voir l'autre ange. Mais le bon Lapierre doit être maintenant dans tout le feu de la période électorale ? et je préfère le laisser tranquille.

Vite, une longue lettre !

Ne viendrez-vous pas à Rouen pour la foire Saint-Romain ? c'est sacré.

Les affaires de Commanville me semblent prendre une bonne tournure ! mais tout dépend de la politique ! quelle scie !

Je vous embrasse à pleins bras, sur les deux joues, sur les deux beaux yeux, sur... sur... etc...

Tout à vous

l'excessif

St Polycarpe

ce bon M. FLAUBERT.

Pauvre chère belle,

Votre dernière lettre n'est pas fôlatre et je sais par les Lapierre (qui viennent dîner ici, après demain) que vous êtes toujours malade et alitée. Quand donc se passeront « vos délicatesses intérieures » comme vous dites ! Si j'étais à Paris, je vous ferais de longues visites, au pied de votre lit, et je tâcherais de vous remonter par de joyeux propos. Mais à distance, que puis-je faire ? rien, que vous plaindre et vous écrire ! Ah ! que ça m'embête de vous savoir perpétuellement souffrante ! c'est une mauvaise habitude qu'il faut perdre. Vous soignent-on bien, au moins ? Sait-on au juste ce que vous avez. Le bon Georges va revenir dans quelques jours. J'ai la plus grande confiance en lui. Je vous prie de lui demander un médecin qui ne vous trompera pas et ne se trompera pas. L'état d'affaïssement intellectuel dont vous vous plaignez me paraît une imagination de votre part, du moins à lire votre lettre, on n'en croit rien.

Oui, ma Louloute, quand je serai de retour, j'irai dîner chez vous souvent, très souvent, et ne vous mettez pas d'avance en rêverie de cuisine, la meilleure chose que vous puissiez m'offrir c'est la vue de votre figure. Vos regards me sont des douceurs, toute votre personne est un régal.

Maudite phrase de la Préface ! m'est-elle assez reprochée, celle-là. Mais vous n'avez pas voulu *comprendre* ma vie, si austère et si farouche ! Les nécessités de la Littérature vont me forcer dans quelques jours à aller voir les falaises du Havre, vers le milieu de novembre ma nièce et son mari s'en retournent au faubourg St-Honoré, où j'irai les rejoindre à la fin décembre. Voilà le programme.

Présentement, nous avons vu la pauvre mère Heuzé. Je la trouve plus raisonnable que je ne l'aurais cru.

Eh bien, ce pauvre Duval est enfoncé ? Je le regrette car c'est un bien bon garçon. Depuis les élections « cet excellent M. Flaubert » se calme et il a tort de se calmer — car notre « loyal soldat » n'en a pas fini. J'ai peur que ce robuste imbécile ne nous prépare des troubles. Vous savez que je rêve d'envoyer Lizot en Californie, avec un Rabelais dans sa poche, pour le punir d'avoir interdit des conférences sur ce bonhomme — demandez à votre fils s'il ne partage pas mon opinion. Mais vous me dites qu'il tourne au savant, ce ne sera donc pas un homme de lettres !

Je vous félicite de votre santé, chère amie

Depuis plus de six mois personne ne m'a donné la moindre nouvelle de Me Pasca ! Que devient-elle ? embrassez-la de ma part. Ce tableau me plaît et vous me dites « de penser à vous pendant deux minutes ». Il me faut plus de temps que ça pour faire le tour de cette idée. Je m'appuie dessus, au contraire ! et j'y reste, ruminant à part moi le souvenir de vos yeux, de vos épaules — et du bon rire si franc et de cet aimable esprit qu'on aime, pauvre chère malade, pauvre amie qui broie un noir infernal, toute seule dans sa couchette.

Votre St Polycarpe bûche comme un énergumène, étant perdu, présentement dans la géologie — qu'il s'agit de présenter au lecteur d'une manière farce ; dans une quinzaine, je serai arrivé au tiers de ce gigantesque bouquin ! Moi aussi, j'ai des défaillances ! et des accablancements, pires que les vôtres, peut-être, et puis je me redresse et ainsi de suite.

Allons, Adieu, écrivez-moi et aimez toujours.

Votre G^o

qui vous serre à pleins bras sur son cœur.

52

(Croisset), Lundi 3 h. (12 Novembre 1877).

Mais ma chère amie, je ne croyais pas mal faire, en ne vous répondant pas immédiatement ?

Si vous saviez comme je travaille, vous auriez pitié de moi ! Votre excès est engagé dans un livre abominable qui lui demandera encore trois mois pour le moins. Quand arrive le milieu de la nuit, je n'ai plus la force de tenir une plume, ni de lire une syllabe.

Aujourd'hui, cependant, relâche ! Je vais dîner chez la petite sœur, puis nous devons aller tous à la Foire Saint-Romain. Il faut d'abord que je vous félicite pour la réception du bachelier. C'est un gros caillou de moins dans son escarpin ! Maintenant, que va-t-il faire ?

Je suis bien content que vous preniez l'avis du bon Georges. Votre maladie m'embête, au-delà de toute expression. Je n'aime pas à vous savoir malade et souffrance, pauvre chère belle.

Que vous dirai-je encore ? Je n'ai que cela à vous dire, et que je pense à vous, surabondamment. Merci pour votre dernière lettre, envoyez-moi z'en de pareilles le plus fréquemment qu'il vous sera possible, ne m'épargnez point cette douceur.

Dans huit jours, les Commanville s'en retournent à Paris, je vais rester seul ici, jusqu'au jour de l'an, sans autre société que Julio — dont la tendresse est quelque fois gênante.

Ma fureur contre le 16 Mai commence à se calmer parce que tout a une fin. Mais je ne crois pas tout fini et je ne partage pas l'espoir des bons républicains — qui me semblent bien modérés, et bien naïfs. Avec un idiot comme notre « Bayard », il faut s'attendre à toutes les surprises. L'indignation que la Bêtise humaine me procure, m'excite et me soutient. En d'autres jours j'en suis écrasé, on m'accuse d'être sceptique ! Que ne le suis-je davantage !

Allons adieu, je vous bécotte partout où vous me permettez de poser mes lèvres.

du fond de l'être

Votre

G^{ve} FLAUBERT.

**

53

(Paris), Dimanche après-midi (17 Février 1878).

Ma chère belle,

Je voulais vous aller voir hier, mais les obsèques de Claude Bernard m'ont retenu trop longtemps.

Quand partez-vous ? Combien de temps serez-vous partie ? Je tombe de fatigue, résultat de mes nombreux dérangements, ineptes ! Je voudrais vous voir ! mais quand ?

Voici votre invitation pour les Charpentier. J'irai chez eux vendredi prochain. Tâchez d'y être, reculez votre départ.

N. B. — Dites à Georges de venir me trouver ce soir. J'ai quelque chose à lui communiquer.

Tout à vous, avec mille tendresses de votre vieux et sensible

Polycarpe.

Etudes sur Flaubert et sur son œuvre

Flaubert et les Réalistes

dans *Visages Français*, d'Edmond Jaloux

Edmond Jaloux, qui fut membre de l'Académie Française et restera comme l'un de nos meilleurs littérateurs, a écrit dans son ouvrage *Visages Français*, paru au début de 1954 et dont la préface est en elle-même un chef-d'œuvre d'analyse et d'observation, un remarquable chapitre sur l'œuvre de Flaubert, son accession à l'école réaliste et particulièrement sur l'*Education Sentimentale*.

Ed. Jaloux fait d'abord une revue rétrospective de la littérature en cette période de 1830, où le romantisme hugolien était à l'apogée et après l'éclosion duquel (lassé sans doute de ces ambitions demesurées, de ces brutales prises d'assaut de l'Olympe et des Tuileries qui ont abouti aux révolutions de 1830 et de 1848, écrit justement le critique), le réalisme devait presque nécessairement naître. Les premiers réalistes, Balzac, Champfleury, Durauty, Courbet, ouvraient — l'avènement scientifique de 1850 aidant — la voie à Flaubert. Avec ce grand écrivain devait venir également la pléiade de romanciers naturalistes : de Goncourt, Daudet, Feydeau, les sept de Médan, Maupassant, Huysmans, Zola.

Edmond Jaloux donne ensuite ses impressions sur l'*Education Sentimentale*. Elles sont précises, imagées et vivantes. Il retrace à son tour la genèse du célèbre roman : M^{me} Schlésinger à Trouville, l'amour de Frédéric Moreau pour M^{me} Arnoux et la dernière rencontre d'entre eux que le critique place à juste titre comme « une des cimes du roman français ». En conclusion, Ed. Jaloux écrit à son tour de très belles pages sur ce roman, remarquant à juste titre encore, qu'il est un tableau fidèle des mœurs et de la vie sociale en France de 1840 à 1870 et qu'il contient des descriptions paysagistes d'un incomparable éclat. (La description des Champs-Élysées en 1840 est citée en exemple).

Ces *Visages Français* sont un hommage à Gustave Flaubert, qu'on lit avec autant d'intérêt que de recueillement.



Refuges de la lecture - Gustave Flaubert

Par Georges DUHAMEL

Il n'est jamais trop tard pour parler de bons livres. Aussi est-ce un agréable devoir pour nous que de dire tout le bien que nous pensons du livre de Georges Duhamel, intitulé *Refuges de la Lecture*, publié en 1944, et du chapitre consacré à Gustave Flaubert.

Georges Duhamel ne cache point son admiration pour Flaubert qui, selon lui, a été « son premier maître ». Comme nous le comprenons et

l'approuvons ! Il vante en premier lieu la **Correspondance** de Flaubert où « là, tout est naturel et jailli », malgré les fautes de syntaxe et parfois d'orthographe. Flaubert écrit G. Duhamel, « était un écrivain spontané, libre, généreux ». Il était aussi d'une probité scrupuleuse, ne manquant jamais une description, chaque fois qu'il annonçait l'événement devant s'y dérouler.

Le grand écrivain moderne s'applique ensuite à considérer l'œuvre de Flaubert sous tous ses aspects : histoire, roman, théâtre. On sent qu'il est en admiration devant la phrase de Flaubert — la fameuse phrase ternaire (« elle saluait, rougissait, ne savait que répondre... ») et devant la richesse parfois musicale de cette phrase. Tel mot, tel adjectif, tel adverbe ne correspond pas parfois exactement à la réalité des faits. (Ex. dans **Hérodias** : « Comme elle était très lourde, ils la portaient alternativement », l'écrivain eût dû écrire, à tour de rôle, mais cela eut été moins orchestral). Mais que de richesse en l'image !

« Peu d'écrivains français ont soulevé, de par le monde, une telle passion critique, une plus dévorante curiosité », conclut Georges Duhamel. Pour les nombreux amis de Flaubert, quelle route merveilleuse que celle qui s'ouvre à eux, sur les pas du grand romancier.

**

La Pensée circulaire de Flaubert

Par Georges **POULET**

M. Georges Poulet vient de publier dans la *Nouvelle Revue Française* (juillet 1955), une très curieuse étude sur la *Pensée circulaire de Flaubert*. Il y a là des réflexions de premier ordre sur la méthode flaubertienne dans sa pensée et dans son style, méthode qui, comme l'écrit justement M. Poulet, « consiste donc à présenter comme objet de contemplation un être qui, à son tour, a pour objet de contemplation la réalité émouvante ». Cette remarque liminaire est d'autant plus pertinente et précise que Flaubert ne cessait de proclamer que « *Le Bovary, c'est moi!* » C'est bien, en effet, lui qui se plaçait au centre de son roman, lui qui décrivait les fadeurs de sa propre existence, lui qui, dans le sillage d'Emma, parcourait la campagne cauchoise, les bois, les forêts et les étangs du Pays de Bray. « Le milieu flaubertien, écrit encore la critique, traversé en deux sens différents par un mouvement successivement contractif et expansif, apparaît comme un espace ambiant qui s'étend de la circonférence au centre et du centre à la circonférence ».

Cette ambiance circulaire baigne, il y a lieu de le reconnaître, la plupart des romans de Flaubert. Il y a même en eux, parfois, une sensation d'étouffement et de contrainte qui n'est peut-être, après tout que le réflexe de cet étouffement physique (Flaubert avait des crises comitiales, exactement les nerfs noués, qui l'étouffaient), dont l'écrivain souffrit toute sa vie et qui ne furent peut-être pas étrangères à sa mort. Emma est emmurée à Tostes et à Yonville ; les mercenaires de Salammbô le sont au défilé de la Hache, Saint Antoine est enserré par un cercle de luxe et de feu, Bouvard et Pécuchet n'achèvent point la vie étroite. Au centre des romans de Flaubert, il y a, conclut l'auteur de l'article, un centre lumineux où l'ensemble des chosens converge. De nombreuses citations prises dans les phrases flaubertiennes corroborent cette étude dont nous nous plaisons à redire tout l'intérêt.

Une Lettre inédite de Flaubert à Bouilhet

Revue de l'Histoire - Littérature de la France, Janvier-Mars 1955

Avec quelques précautions liminaires, la Revue de l'Histoire Littéraire de la France, — que nous tenons à remercier vivement de la bienveillance qu'elle témoigne à notre Bulletin — a publié une lettre évidemment bouffonne, voire un tantinet obscène, adressée par Flaubert, alors qu'il était à Vichy, à Bouilhet, le 10 juillet 1863, et alors aussi que le thermomètre enregistrait 36 degrés de chaleur ! L'ermite de Croisset donne à Monseigneur des conseils sur Faustine, la pièce que Bouilhet fit représenter à Paris, en février 1864. Puis Flaubert parle du Château des Cœurs, cette féerie qui donna tant de soucis au romancier et n'eut jamais les honneurs de la scène. Il est, en compagnie de Jules Lecomte et de Lambert Bey, et déclare avoir lu *La Vie de Jésus*, de Renan, « ouvrage qui, entre nous, excite peu mon admiration ».

La lettre, pleine de documentation et de truculence, méritait d'être publiée.

**

Les Cahiers naturalistes n° 1

La Société Littéraire des Amis d'Emile Zola, qui vient de se rénouer sous l'impulsion du D^r Jacques-Emile Zola, de J.-Cl. Le Blond-Zola et de Pierre Cogny, vient de publier son premier fascicule des Cahiers Naturalistes. Ce premier numéro est excellent et fort bien présenté. Voici d'abord le discours de Jean Guéhenno, Grand-Prix de la Ville de Paris, lors du pèlerinage annuel de Médan, le 3 octobre 1954, et le discours qui le suivit d'Armand Lanoux. Voici ensuite une remarquable évocation de Denise Zola, la fille du grand romancier, devenue M^{me} Maurice Le Blond et décédée prématurément en 1942. Georges-Gustave Toudouze, le fils du romancier naturaliste (1847-1904), donne le récit de ses différentes entrevues avec Emile Zola, commentant l'admiration si vive et si naturelle qu'il eut pour le grand écrivain, et avec quelle émotion, alors qu'il était en Grèce, et en 1902, il apprit la mort soudaine de Zola.

Le numéro de cette Revue contient encore une excellente étude de Marcel Girard sur Emile Zola et le Critique Universitaire, une courte analyse par Pierre Cogny sur un Inédit de Zola (*Les Esclaves Ivres*), de bons comptes rendus bibliographiques et des Ephémérides, zolistes qui seront précieusement pour les biographes du célèbre romancier.

Les Cahiers veulent bien, en terminant, mentionner l'existence de notre Société des Amis de Flaubert. Nous l'en remercions bien vivement en mentionnant à notre tour l'existence, rénovée, de la Société Littéraire des Amis d'Emile Zola.

LA VIE DE NOTRE SOCIÉTÉ

DIMANCHE 20 MARS 1955

Conférence par M. Jean-Hervé DONNARD sur L'ÉDUCATION SENTIMENTALE

Le dimanche 20 mars 1955, la Société des Amis de Flaubert a entendu une remarquable conférence de M. Jean-Hervé Donnard sur l'Éducation Sentimentale et la genèse littéraire du célèbre roman. Il nous a apporté la certitude, une fois encore et comme les précédents conférenciers, que Gustave Flaubert n'est pas près de cesser de passionner les érudits de France.

Présentant le conférencier, M. le Proviseur Bréant rappelle les succès scolaires remportés dans notre vieux lycée par Flaubert et Bouilhet, mais aussi dans le même temps par un certain Frédéric Pécuchet, d'Yvetot, Prix d'honneur de mathématiques spéciales.

M. Jean-Hervé Donnard s'est attaché à mettre en lumière la nouveauté de l'Éducation Sentimentale de 1869, par rapport aux précédents romans de Flaubert. Les thèmes de Madame Bovary, ceux de la première Éducation s'y retrouvent. Et M^{me} Jeanne-Marie Durry nous montrait récemment que Flaubert a fait passer dans son grand livre le frémissement de sa sensibilité et l'essentiel de son être.

M. Jean-Hervé Donnard ouvre devant nous d'autres perspectives, celles qui donnent à l'Éducation Sentimentale ses assises sociologiques. Pour traduire le climat de l'époque qu'il voulait décrire, celle de la Révolution de 1848, Flaubert a eu recours à d'abondantes lectures. Les pionniers du socialisme d'alors, Saint-Simon, Proudhon le retiennent. En face du capitalisme triomphant, il vise à peindre la résistance populaire, les idées au nom desquelles on mettra en cause l'ordre établi. Ces idées, il les incarne en des personnages, restant lui-même observateur immobile au milieu des contradictions, incarnées en un Deslauriers, un Dambreuse ; il a peint les contradictions qui furent celles de son temps. Il a su les décrire de telle manière qu'aujourd'hui elles conservent leur vérité et leur vie.

Non pas qu'il ait su discerner les valeurs propres du socialisme, qu'il lui eût fallu atteindre à travers la phraséologie et la philosophie fumeuses des Saint-Simoniens. Cette phraséologie, cette philosophie, on devine combien elles devaient mettre en boule Flaubert. Il eût fallu, derrière cette forme, saisir une pensée en laquelle s'affirmait une exigence de justice, la recherche d'un équilibre économique où toutes les valeurs seraient reconnues. Le généreux Flaubert, bourgeois qui honnissait les bourgeois, n'a pas senti se préparer l'avènement d'un renouvellement du monde, ni même les possibilités de cet avènement. Il renvoie dos à dos les antagonistes, dans une conclusion d'un sombre pessimisme.

Mais M. Jean-Hervé Donnard, qui en a fait un inventaire minutieux, développa devant nous la richesse de la documentation que Flaubert accumula pour replacer ses personnages dans le contexte de leur époque. Précieux travail, de l'intérêt le plus vif. Durant le temps qu'il parla — qui parut court — ses auditeurs remontèrent à la lettre des sources du roman aux sources de la réalité.

M. Jacques Toutain remercia M. Jean-Hervé Donnard de son remar-

quable exposé qui fournit une contribution de premier ordre aux recherches sur les sources flaubertiennes.

(« Paris-Normandie », 22-3-1955).



Dimanche 8 Mai 1955

La Société des Amis de Flaubert célèbre le 75^e anniversaire de la mort de Gustave Flaubert

La Société des Amis de Flaubert a commémoré avec beaucoup de succès à Rouen et à Croisset, au cours de deux cérémonies, le dimanche 8 mai 1955, le 75^e anniversaire de la mort de Gustave Flaubert, décédé à Croisset le 8 mai 1880. Ces deux cérémonies n'ont manqué ni de charme, ni d'intérêt.

La première se déroula en fin de matinée, au rez-de-chaussée du pavillon natal, à l'Hôtel-Dieu. Accueilli par M. Jacques Toutain, président de la Société, et par M. René-Marie Martin, conservateur du musée de l'Hôtel-Dieu, le D^r Galérant prononça une bien jolie conférence. Le thème en était : le père et le grand-père de Gustave Flaubert.

Le grand-père, Nicolas Flaubert, exerçait la profession de vétérinaire. C'était sous la révolution. A Nogent, il passait pour habile, eut quelques ennuis avec le tribunal de Fouquier-Tinville, échappa de peu à la guillotine et rentré chez lui, après avoir été condamné à la « déportation », confia son fils Achille-Cléophas au collège de Sens.

En sortant de Sens, Achille-Cléophas entra à l'école de Médecine de Paris que dirigeait Thouret, le frère du conventionnel rouennais. Qui le poussa dans cette destinée ? Pas son père apparemment, qui avait désiré le faire admettre à Polytechnique.

Achille-Cléophas fit donc sa médecine.

Gustave brossant dans *Madame Bovary* le portrait de son père sous les traits du « D^r Larivière », écrit que ce dernier faisait partie de cette pléiade de praticiens sortie « du tablier de Bichat ».

Le docteur Galérant note que le docteur Achille-Cléophas Flaubert, alias Larivière, n'avait pu avoir Bichat pour maître. Attendu que Bichat est mort en 1802 à l'âge de 31 ans et qu'aussi bien il était physiologiste et non chirurgien. En réalité, il était plutôt le disciple de Broussais qui préconisait la diète et la saignée.

D'après le D^r Galérant, ce serait Dupuytren qui aurait conseillé à Achille-Cléophas Flaubert de venir à Rouen, où le D^r Laumonier, médecin-chef de l'Hôtel-Dieu avait besoin d'un aide.

En 1810, déjà expérimenté, Achille-Cléophas retourna à Paris, passa sa thèse et réintégra Rouen. Il s'installa 8, rue du Petit-Salut, dans une maison détruite pendant les bombardements, bien connue des peintres qui avaient rendu célèbre son escalier renaissance.

C'est dans cet immeuble que naquit le fils aîné du chirurgien, Achille. En 1815, le D^r Flaubert, bonapartiste notoire, échappant à de noires intrigues politiques, fut nommé médecin-chef, quelques jours avant Waterloo. Le vieux D^r Laumonier était en effet malade, usé, impotent.

C'est à cette promotion que Gustave Flaubert dut de naître à l'Hôtel-Dieu où son père était venu habiter.

Achille-Cléophas Flaubert fut un chirurgien exceptionnel. A cette époque, l'anesthésie, seulement pratiquée à partir de 1840, n'existait pas. Il fallait faire très vite pour couper un bras ou une jambe. Souvent les patients mouraient sous le choc. Le seul moyen de lutter contre l'intensité de la douleur était de faire très vite. Le D^r Lerefait a confié

à l'un de ses parents qui le rapporta au D^r Galérant, que la dextérité d'Achille, fils d'Achille-Cléophas Flaubert était non moins inouïe. Il affirmait avoir vu le D^r Flaubert opérer un malade qui fumait la pipe : « Entre deux bouffées, la jambe tomba ».

Cependant Achille-Cléophas Flaubert mourut le 15 janvier 1846, au cours d'une opération effectuée par son fils virtuose.

Quelques jours plus tard, dans le même pavillon de l'Hôtel-Dieu, le même Achille Flaubert accouchait sa sœur. Hélas ! la malheureuse fut emportée des suites d'une fièvre puerpérale.

On imagine tout l'attrait de la conférence du D^r Galérant, présentée sobrement et avec un humour discret. M. Jacques Toutain le remercia chaleureusement. Puis il remit à M. René-Marie Martin deux copies du diplôme d'exemption d'Achille-Cléophas Flaubert. Le rédacteur de ce certificat écrivit d'ailleurs « Cléopâtre » au lieu de Cléophas. Puis on se sépara non sans avoir visité la chambre natale, objet de tous les soins de M. Martin.

L'après-midi, par un temps magnifique, M^e Bernard Tissot, adjoint aux Beaux-Arts, présida la seconde réunion littéraire comme il avait présidé la première. M. Toutain créa l'ambiance avec beaucoup d'érudition, rappelant ce qu'avait été la propriété des Flaubert et se félicitant de la parfaite conservation de ce qui en subsiste.

M^e Bernard Tissot, dans sa réponse, devait indiquer que la ville se préoccupe actuellement de remettre en place la statue de Flaubert, de Beunstamm, ou plus exactement une copie de celle qui fut fondue par les Allemands. Ce bronze se trouvait rue Thiers, le long du musée Le Secq-des-Tournelles. Toutefois, M^e Tissot interroge les Rouennais et leur demande s'il faut restaurer la statue au même endroit, ou en choisir un autre. Pourquoi pas la place Cauchoise ?

M. Toutain clôtura cette journée Flaubert en lisant d'émouvantes pages écrites par Caroline Franklin-Grout, la nièce de Gustave Flaubert.

Puis il dit avec infiniment d'enthousiasme et de sensibilité, une lettre d'amour de Flaubert. Le matin, à l'Hôtel-Dieu, A.-P. Pani avait lu avec vigueur la page de *Madame Bovary* où il est question du « Docteur Larivière ».

Paris-Normandie, 9-5-55.



Jeudi 19 Mai 1955

Visite au Pavillon de Croisset et au Musée Flaubert

Un groupe d'excursionnistes de Bièvres (Seine-et-Oise), sous les auspices du Touring-Club de France, est venu le jeudi 19 mai 1955 visiter le Pavillon de Croisset et le Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen. Ils ont été accueillis et guidés dans les salles par les délégués de notre Société.



Dimanche 3 Juillet 1955

La Société des Amis de Flaubert fait un périple régional

Gustave Flaubert, en écrivant « Madame Bovary » ne se doutait certainement pas que cent ans après, les éléments de ce prestigieux roman seraient l'objet de recherches passionnées. Ne se contentant point de vérifier les manuscrits et les brouillons, les Amis de Flaubert ont organisé, dimanche 3 juillet, un voyage en autocar dans notre région, voyage qui a pris l'allure d'un remarquable périple.

Partis dès le matin, après un bref salut au pavillon de Croisset, la caravane s'est tout d'abord rendue à Déville, à l'emplacement où fut

jadis la propriété Flaubert (laquelle fut vendue en 1844) pour y reconstruire, reçue par M. Georges Lanfry, les vestiges de cette propriété dont il reste le balcon de pierre, la rampe en fer forgé et la cour intérieure. Une demi-heure après les flaubertistes étaient à Tôtes (où Flaubert situe la première partie du roman) pour y admirer l'auberge du Cygne dont le cachet est demeuré si vivant, la place de la Mairie avec ses halles et ce charmant village où Emma Bovary connut ses premières rêveries. A Saint-Maclou-de-Folleville, ce fut la visite à la jolie ferme que possédait A.-Cl. Flaubert, père de l'écrivain, revendue par lui en 1839, et sur le sol de laquelle Gustave prit peut-être une partie des éléments de la description de la ferme du père Rouault, où Charles Bovary fait la connaissance d'Emma. A 11 heures, la Société était reçue au château de Grigneuseville par le comte et la comtesse de Toulouse-Lautrec, villégiature charmante au milieu de ses grands hêtres et tout embuée encore du souvenir d'Augusta de Cabuel, comtesse de Grigneuseville, pour laquelle Flaubert eut une profonde sympathie, et qui fut une des plus grandes dames et correspondancières du siècle passé.

A Forges-les-Eaux, ce fut à travers les rues ensoleillées de la jolie localité, un rappel de l'excursion que fit, l'an dernier, la Société Flaubert. Tour à tour, on se rendit au Mont-des-Leux, à la maison Beaufrils (où les Flaubert séjournèrent en 1848), sur la place de l'ancienne église et à la Vaine-Pâturage. On parvint ensuite par la riante vallée de l'Andelle, au Héron, où se dressait jadis le fastueux château de la famille de Pomereu, château malheureusement aujourd'hui détruit, mais que rappelle sans le moindre doute possible, celui de la Vaubyessard où la tendre Emma connut ses premiers émois.

Du Héron, ce fut ensuite la poussée vers Ry, ce charmant village qui conserve par ses maisons bien alignées au long de son unique grande rue, une ambiance toute romantique. Les flaubertistes furent reçus à la mairie par M. Alix, maire de Ry, et par M. Vêrard, président du Comité Bovary. La visite fut effectuée avec autant de courtoisie que de perfection, rien ne décelant (si la chose eut pu exister d'ailleurs, ce qui n'est certainement pas) le moindre antagonisme entre le Crevon et l'Andelle.

Douze heures après leur départ, les flaubertistes, montés cette fois dans un véhicule plus rapide que l'« Hirondelle », revenaient à Rouen, l'esprit encore tout chargé de tant de visions rapides mais utiles, parmi lesquelles celle du grand romancier geignant il y a cent ans, à Croisset, sur son « infernal bouquin », n'était pas la moins attachante.

L'excursion était conduite par M. Jacques Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert ; M. René Herval, président des Ecrivains Normands ; elle comprenait un nombre important de voyageurs parmi lesquels M. Robert Eude, de l'Académie de Rouen ; M. André Dubuc, président de la Société Libre d'Emulation ; M. Tilmans, l'artiste peintre, et la plupart des membres du Comité des Amis de Flaubert.



Samedi 9 Juillet 1955

**Remise au Musée Flaubert de l'Hôtel-Dieu de Rouen
d'une toile de M^{me} Paule Delaine représentant le
Pavillon de Croisset**

L'Hôtel-Dieu de Rouen, où naquit Gustave Flaubert, garde pieusement son souvenir. Un Musée Flaubert et d'Histoire de la Médecine, dont M. René-Marie Martin est le distingué conservateur, occupe neuf salles de la maison où naquit le père de *Madame Bovary*.

Ce musée qui s'enorgueillit de posséder environ mille pièces, vient de s'enrichir d'une œuvre nouvelle : une huile de M^{me} Paule Delaine, représentant le pavillon Croisset, que son auteur a généreusement offerte pour que le lieu où mourut Flaubert fut évoqué là où il naquit.

Une cérémonie très simple, mais très suivie s'est déroulée, à cette occasion, le samedi 9 juillet 1955, à 14 h. 30, au Musée Flaubert. Devant l'œuvre de M^{me} Paule Delaine, M. René-Marie Martin prit la parole pour dire sa gratitude à la donatrice, souligner les mérites de cette belle toile et remercier aussi M. Cultru, directeur du Centre Hospitalier, de sa sollicitude pour le Musée Gustave Flaubert.

A son tour, M. Jacques Toutain-Revel, président des Amis de Flaubert, exprima sa reconnaissance à M^{me} Paule Delaine et souhaita que ce don contribue à intéresser au grand écrivain une élite sans cesse accrue.

Des fleurs furent offertes à M^{me} Paule Delaine.

Celle-ci, invitée à expliquer dans quels sentiments elle avait peint la toile que tous admiraient, expliqua comment elle avait été émue par l'atmosphère romantique d'un jour d'hiver estompant les couleurs, à Croisset. Et comment elle avait rendu cette tristesse poignante.

Assistaient à cette cérémonie : MM. Alexandre et Lemonnier-Leblanc, conseillers généraux ; Ricaud, premier président de la Cour d'Appel ; Fouyé, conseiller à la Cour ; Maurice Pellet et Robert Eude, de l'Académie de Rouen ; Gorge, président des Amis des Musées ; Cultru, directeur du Centre Hospitalier Régional ; M^{lle} Elisabeth Chirol, adjointe à M. le conservateur du Musée des Beaux-Arts ; le sculpteur Richard Dufour ; Pierre Pani, Senilh, Creignou, des Amis de Flaubert, etc.

Paris-Normandie, 11-7-1955.

**

Samedi 23 Juillet

L'Association Normande à Rouen

L'Association Normande, cette puissante Société, fondée en 1842 par le grand historien Arcis (ou Arcisse) de Caumont, qui a son siège à Caen, mais rayonne sur les cinq départements normands, a tenu ses assises régionales à Rouen, du mercredi 20 juillet au dimanche 25 juillet dernier.

Groupés derrière leur très actif président le D^r Gosselin, un organisateur de grande classe et d'un exceptionnel dévouement, les Normands, au nombre d'une centaine, ont parcouru en tous sens pendant cinq jours le département de la Seine-Maritime, franchi deux fois le fleuve, roulé en auto-car dans tout le Pays de Caux, tout le Pays de Bray, les environs de Rouen, les forêts domaniales, les plages du littoral, visité plus de vingt châteaux et manoirs où ils furent magnifiquement reçus, parcouru les rues de Rouen éclairées le soir, entendu le carillon de la Cathédrale, et deux conférences de M. Maurice Durand sur la Louisiane, Cavalier de la Salle et le Canada, et de M. René Herval, sur *Madame Bovary*. Allant à Duclair, et bien que la chose ne fut pas prévue, les voyageurs se sont arrêtés quelques instants au Pavillon de Croisset (ils avaient vu trois jours avant la maison de Corneille à Petit-Couronne), où ils ont visité le jardin et le site.

Les aimables et infatigables Normands avaient bien voulu comprendre parmi leurs voyageurs, MM. Toutain-Revel, président de notre Société, et René Herval, président des Ecrivains Normands.

Il est à souhaiter que d'autres échanges culturels aient lieu entre Haute et Basse-Normandie, afin que tous les Normands se retrouvent dans la même ambiance et dans la même foi envers notre belle province.

LÉGION D'HONNEUR

M. Mac-Grath, Secrétaire général du département de la Seine-Maritime, qui vient d'être nommé Préfet des Basses-Alpes, un de nos fidèles adhérents et écrivain de talent, vient de recevoir la Légion d'honneur. (Décret du 4 mai 1955. J.O. du 14 mai 1955). Nous lui adressons nos vifs compliments.

BIBLIOGRAPHIE

GUSTAVE FLAUBERT : Bouvard and Pécuchet. Transl. by T. W. Earp and G. W. Stonier with an introd. by Lionel Trilling. Norfolk, Conn., New Directions, 1954.

GUSTAVE FLAUBERT : The dictionary of accepted ideas. Transl. with an introduction and notes by Jacques Barzun, Norfolk, Conn., New Directions, 1954.

Lettre (inérite) de Gustave Flaubert (à Olympe Bonenfant, 14 juin 1857). Quo Vadis, juillet-septembre 1954.

BURNS (C. A.) : The manuscripts of Flaubert's. Trois contes. F. S. October 1954.

DUMESNIL (René) : Le Romancier et ses modèles. L'énigme de Madame Bovary. *Le Monde*, 20 juillet 1954.

MASON (Germaine-M. S.) : Les deux clairs de lune de Madame Bovary, F. S. July 1954.

RAT (Maurice) : Avant d' « être Flaubert », Emma Bovary fut bien, pour une part, M^{me} Schlesinger et M^{me} Pradier. *Figaro Littéraire*, 25 septembre 1954.

TRILLING (Lionel) : Sur Bouvard et Pécuchet. *Preuves*, novembre 1954.

DUPUY (Aimé) : En marge de Salammbô. Le Voyage de Flaubert en Algérie-Tunisie (avril-juin 1858). A. G. Nizet, 1954.

BART (B. F.) : Aesthetic distance in Madame Bovary. P. M. L. A., décembre 1954.

BILLY (André) : Flaubert a-t-il oublié d'enterrer le Père Bovary F. L., 27 novembre 1954.

CAYE (Marc) : A la recherche de Monsieur Homais — sur les travaux récents. *Revue d'Histoire de la Pharmacie*. Décembre 1954.

RAT (Maurice) : Comment Flaubert, à la Marsa, découvrit la Fille d'Hamilcar. (D'après A. Dupuy). *Figaro Littéraire*, 8 janvier 1955.

RICHARD (Jean-Pierre) : La Création de la forme chez Flaubert. *Littérature et Sensation*. Ed. du Seuil, 1954.